

Dire et faire, par Camille Bias

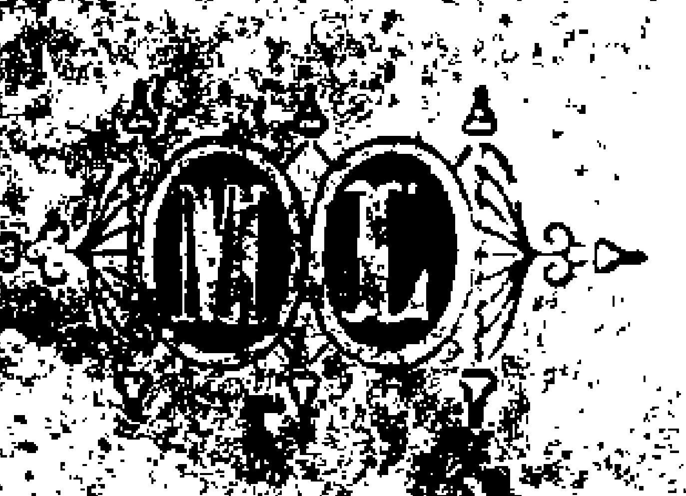


Bias, Camille. Auteur du texte. Dire et faire, par Camille Bias. 1864.

DIRE ET FAIRE

PAR

CAMILLE BIAS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

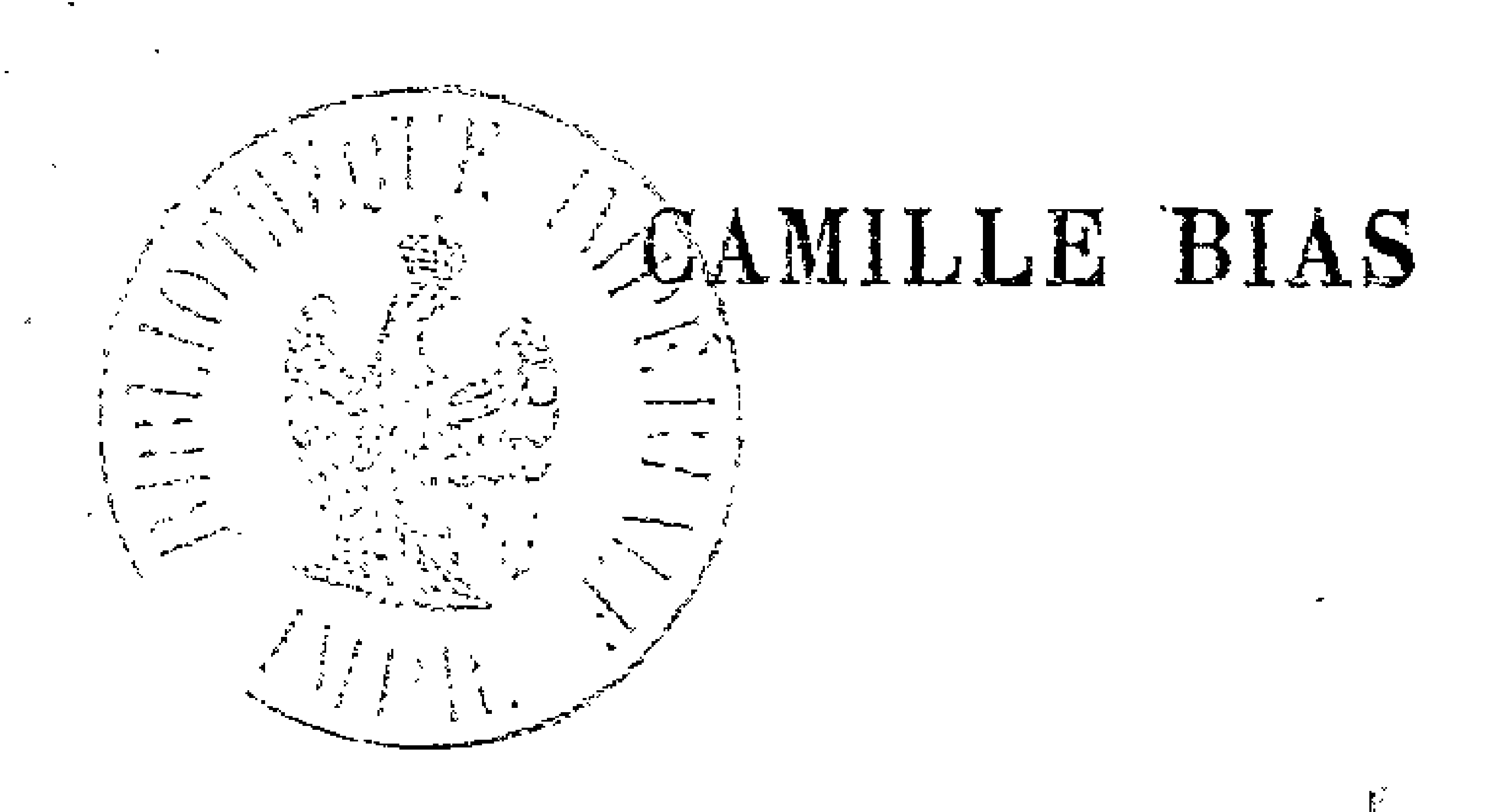
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

DIRE ET FAIRE

DIRE ET FAIRE

PAR



CAMILLE BIAS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

DIRE ET FAIRE

I

Quand une jeune fille quitte le pensionnat pour rentrer dans sa famille, la chambre à coucher est une de ses plus grandes préoccupations; elle choisit toujours avec un tact exquis la couleur des tentures : l'une préfère le bleu, l'autre le rose; celle-ci veut une chambre virginale toute blanche : on en voit, c'est plus rare, adopter pour couleur le jaune ou le rouge. Mais ne nous étonnons point, aucune d'elles ne se trompe; et telle qui nous paraîtra manquer de goût au premier abord sait bien que ces tons éclatants conviennent au velouté de ses yeux, aux reflets bleus de sa noire chevelure, aux teintes sombres de son front brun. Qui le lui a dit? Personne. Il y a un instinct éminemment développé chez la femme, c'est celui de l'ordre et de l'har-

monie en toutes choses ; c'est ce qui la rend en général plus propre que l'homme aux soins de l'intérieur. C'est aussi ce qui la fait souvent coquette à son insu, jusqu'à ce qu'elle le soit par raisonnement ou par habitude. Il n'y a peut-être que les mères qui possèdent à un plus haut degré que les jeunes filles l'instinct de l'harmonie physique. Une mère passionnée peut faire d'une fille laide une femme passable, jolie quelquefois : elle sait l'entourer de tant de riens qui la parent, elle jette autour d'elle un parfum d'amour et de dévouement dont les rayonnements ont une affinité si puissante ; elle sait si bien appeler de son regard un plus joli regard, de son sourire un plus gracieux sourire, qu'elle parvient souvent à opérer non une métamorphose, mais une transfiguration.

La chambre à coucher où nous pénétrons à cette heure ne doit pas aux soins délicats d'une mère ses frais rideaux bleus, ses stores aux légers festons, son doux parfum de violette, son meuble de tapisserie et ces mille choses de valeur inappréciable sorties des doigts de fée d'une pensionnaire nouvellement rendue à la vie de famille.

Juliette Lambert est la charmante enfant de dix-sept ans qui occupe cette chambre, en y répandant comme un parfum d'innocence et de bonheur. Ses parents, anciens marchands, sont aujourd'hui des bourgeois aisés qui se posent en aristocrates et montrent un superbe dédain pour tout ce qui est commerce ou profession manuelle. Marier leur fille est leur grande affaire du moment. Juliette, sans être d'une beauté remarquable, n'est pas laide, et l'orne-

ment fascinateur d'une jolie dot ajoute étrangement à ses charmes : aussi, quoiqu'elle sorte à peine du couvent, plusieurs prétendants ont déjà demandé sa main, qu'elle a très-nettement refusée, ne se sentant pas disposée encore à donner son cœur, et supposant, l'ingénue, que l'une ne saurait s'accorder sans l'autre. M. et madame Lambert sont d'accord en ce point, qu'ils ne contrarieront pas l'inclination de leur fille ; à moins que, restriction unique, elle s'abaisse jamais à vouloir unir les rentes de son bon bourgeois de père aux écus, fût-ce même aux millions, d'un boutiquier.

Du reste, Juliette est absolument libre en toutes choses ; elle règle seule, depuis sa sortie du cloître, ses travaux et ses plaisirs ; tout ce qu'elle dit est bien, tout ce qu'elle fait est approuvé ; sa mère l'idolâtre, son père craint avant tout la discussion, et pour l'éviter laisse agir sa femme et sa fille comme il leur plaît à toutes les deux. C'est Juliette qui a orné sa chambre à coucher, c'est Juliette qui choisit ses toilettes ; madame Lambert ouvre sa bourse, l'enfant inexpérimentée y puise et ne compte pas. Il est vrai que souvent elle met à profit cette liberté pour faire le bien ; les mendiants sont toujours certains de son aumône, et quelques misères vraies la bénissent en secret.

Quant aux occupations de la jeune fille, elles ne sont nullement sérieuses : une tapisserie, une broderie, une lecture amusante ou religieuse, tels sont ses passe-temps habituels ; le soir, son père et sa mère font invariablement leur partie de piquet ; elle lit, ou va passer la soirée chez une amie de pension, Noémi de Villers, d'un an plus

âgée qu'elle, et dont la famille aristocrate et dévote ne *fréquente* guère plus les Lambert que ceux-ci ne *fréquentent* l'épicier, leur voisin. Juliette, il faut bien le dire cependant, est accueillie par les nobles parents de sa compagne, avec courtoisie par le père, avec empressement par la mère : c'est que Juliette a été jusque-là d'une dévotion exemplaire, et rien n'égale aux yeux de madame de Villers la pratique exacte des devoirs religieux. Noémi, au grand désespoir de sa mère, s'ennuie à l'église, abrége le plus possible ses prières du matin et du soir, refuse d'aller à vêpres et trouve insipides les livres de dévotion. Coquette sans réflexion, mondaine pour le plaisir qu'elle rencontre au dehors, insouciante et rieuse à l'excès, on la juge légère lorsqu'elle n'est qu'enfant pour son âge ; sa mère elle-même s'est laissée prendre à ce piége d'une adolescence un peu trop prolongée, et compte sur Juliette pour corriger par l'exemple les défauts de sa fille. Du reste, les deux compagnes s'entendent à merveille, leur liaison est exempte de querelles, de taquineries, de jalousies, ce piége où se laisse prendre trop souvent, hélas! l'amitié des femmes.

Cependant, lorsque Juliette, rentrée dans sa chambre son livre de messe à la main, eut déposé sur son couvre-pied de damas bleu son manteau de velours et son chapeau bleu de ciel (elle semblait vouée à cette couleur); lorsqu'elle eut lissé ses cheveux blonds un peu dérangés par la coiffure, rajusté ses manches et son col chiffonnés sous la pelisse, elle s'assit, soupira, et, son petit menton rose appuyé dans sa main blanche, resta rêveuse.

Le souci a-t-il donc effleuré déjà cette vie d'enfant? Une ombre a-t-elle soudainement terni la limpide pureté de cette

âme? Non, car un léger bâillement succède bientôt à un deuxième soupir plus prolongé que le premier; et ce n'est pas là un signe de douleur ou de regret, mais tout simplement une preuve d'ennui.

La pieuse Juliette cependant revient de la messe où elle a prié Dieu; sa main au retour a distribué des aumônes; on ne s'ennuie pas quand le cœur est satisfait. D'où vient sa lassitude? Elle-même n'eût pu le dire. Son regard erre vaguement sur les divers objets religieux qui ornent sa chambre et ne s'arrête à aucun.

La jeune fille aimait s'entourer de tous ces superstitieux symboles qui font des catholiques les païens de la foi nouvelle. Outre les statuettes de sainte Julie sa patronne, de la Vierge et d'autres saints célèbres, on voyait dans des cadres de différentes grandeurs diverses reliques plus ou moins authentiques qui, toutes, avaient accompli quelque miracle plus ou moins fameux. Des médailles et des chapelets attachés aux rubans de plusieurs confréries ornaient le dessus de la cheminée; à la tête du lit, un groupe de deux anges en marbre blanc soutenait un bénitier dans lequel, le matin et le soir, Juliette trempait le bout de ses petits ongles coquettement taillés. Du reste, tout était frais et jeune dans ce sanctuaire de jeune fille, dans cette chapelle de vierge, bleue et blanche comme celle de la célèbre Immaculée. Un léger parfum de violettes répandu partout portait à la rêverie; un demi-jour heureusement ménagé inspirait le recueillement. Cette chambre tenait à la fois du boudoir d'une coquette et de la cellule d'une sainte; au milieu de ces contrastes, on s'arrêtait indécis entre les

voluptés et les renoncements, entre le monde et le cloître, entre Satan et Dieu.

Les regards errants de Juliette rencontrent sous sa main une *Imitation de Jésus-Christ;* elle croit à une inspiration sans doute, car elle ouvre avec une rapidité avide ce volume où tant de belles pensées sont répandues comme des fleurs pour en cacher les dangers. Elle tressaille en ouvrant le livre à la page 227, où se trouve cette prière :

« *Seigneur, mon Dieu! ne vous éloignez point de moi!* « *Mon Dieu! soyez attentif à me secourir, parce qu'il* « *s'est élevé contre moi une foule de diverses pensées, et* « *que mon âme est affligée par de grandes craintes!* »

Ce qu'a éprouvé Juliette est un de ces désirs vagues, indéfinissables, un de ces malaises indescriptibles inséparable de ses dix-sept ans et de son ignorance, inséparable surtout d'une nature mélancolique, d'une imagination exaltée. Elle prend ce besoin de l'âme, de l'esprit et du corps à la fois pour une tentation du démon ; convaincue davantage par la lecture du verset qui confirme ses craintes, elle cherche dans la prière le remède au mal. La prière ne lui donne point ce qu'elle aurait trouvé dans une simple occupation.

Plus agitée après ce malencontreux essai, elle se promène longtemps dans sa chambre et retombe, comme elle était d'abord, triste et ennuyée sur sa chaise.

— Mon Dieu! murmure-t-elle, sans se douter qu'elle pense tout haut, que vais-je donc faire jusqu'aux vêpres?

— C'est bien simple, répond une voix qui n'a rien de céleste; allons nous promener, cela te distraira.

Juliette se retourne un peu confuse. Noémi de Villers lui saute au cou.

C'était un charmant petit lutin que Noémi de Villers; noire de cheveux, noire de peau, mais fraîche comme une rose purpurine, gracieuse et souple comme une bayadère, souriante à la manière des enfants, et douée d'un regard brun qui disait tant de choses sous des cils brillants et des sourcils fortement arqués, qu'au premier abord on restait étonné de tous ces reflets qu'effaçait instantanément le plus rieur et le plus espiègle de tous les sourires. Il y avait pourtant de l'énergie dans cet insouciant visage; on sentait que cette pétulance venait de l'âge plus que de la nature, que ce besoin de mouvement était un surcroît de vie qui manquait, pour se répandre, d'espace et de liberté. Une mère de la roture eût été heureuse peut-être d'avoir donné le jour à cette terrible enfant; mais une mère aristocrate comme madame de Villers lui trouvait trop peu de dignité, trop peu de dévotion, trop peu de vanité surtout. Elle ne voyait pas que ses efforts étaient vains pour comprimer cette forte nature, et qu'il fallait pour vivre à cette âme d'élite une autre nourriture que la routine et les préjugés.

— Tu t'ennuyais, Juliette? demanda-t-elle.

— Non, répondit sa compagne, fâchée de s'être laissée surprendre dans sa faiblesse; mais ne pouvant travailler le dimanche et n'ayant aucun livre nouveau, j'étais embarrassée de mon temps jusqu'à vêpres.

— C'est pourquoi sans doute ton bon ange m'a envoyée vers toi. La solitude est un danger, ma chère; c'est quand nous sommes seuls que le démon nous tente.

— Ne ris pas de ces choses, Noémi.

— Regarde-moi donc, je te prie. Ne suis-je pas sérieuse?.. Ah! mais, dis-moi, est-ce que cela t'amuse d'aller à vêpres?

— Cela ne me déplaît pas, et c'est un devoir que je tiens à remplir.

— Tant pis.

— Pourquoi?

— Parce que mon père, ayant mis la voiture à ma disposition, ma mère permet que j'aille à la campagne avec Rosette, à la condition que tu nous accompagnes. Est-ce qu'une bonne partie de plaisir aux fermes de Saint-Germain ne te tente pas?

— Non, répondit, avec un peu de sécheresse peut-être, mademoiselle Lambert. Va seule à Saint-Germain, ma chère Noémi, je préfère rester.

— Crois-tu donc que ma mère le permette? La présence de ma femme de chambre ne suffit pas, ma chère; il faut que tu m'accompagnes ou que je reste : tels sont les ordres que j'ai reçus.

— C'est autre chose; je ne voudrais pas te priver d'un plaisir, reprit Juliette, flattée de la confiance qu'elle a inspirée. Mais promets-moi que nous serons revenues pour l'office.

— Comment donc, fit Noémi avec une gaieté un peu railleuse; tu donneras toi-même, si tu le veux, les ordres au cocher. Demande vite la permission à tes parents et partons; la voiture est en bas.

— C'est inutile; ils ne me refusent jamais rien.

La jeune fille reprenait son manteau et son chapeau.

— Avoue que c'est commode des parents comme les

tiens, dit Noémi en aidant à boutonner les gants de sa compagne.

— L'obéissance est une vertu qui nous procure des occasions de mérite, répondit sentencieusement Juliette en précédant Noémi chez sa mère.

— J'enlève votre sainte fille! s'écria celle-ci. Vous ne serez pas inquiète, madame Lambert?

— Inquiète avec vous, mademoiselle! Mais je laisserais ma Juliette aller au bout du monde en votre compagnie.

Tout ce que put faire Noémi fut d'atteindre la voiture sans laisser échapper le fou rire qui l'oppressait. L'équipage était déjà sorti de la ville, lorsqu'elle put dire à sa compagne :

— Que penses-tu de nos deux mères et de leur confiance réciproque, Juliette?

— Je pense que tu dois à la mienne ce que je dois à madame de Villers, puisqu'une surveillance mutuelle nous est recommandée à chacune.

M. et madame Lambert étaient restés plongés dans une extase d'orgueil difficile à décrire, en voyant leur fille emportée par l'équipage de la noble maison. Une heure plus tard, tous les deux étaient encore à leur fenêtre, qu'une visite les força de quitter.

— Où donc est Juliette? demanda un ami.

— Aux fermes de Saint-Germain, avec mademoiselle de Villers, répondit la mère.

— Partie en équipage, reprit le père.

— Avec laquais et cocher, s'il vous plaît.

— Et femme de chambre pour servir ces demoiselles.

Ceci fut répété à tous ceux qui entrèrent ce jour-là chez les Lambert.

Un petit cousin, marchand bonnetier qu'on supportait avec peine, se permit une observation.

— Croyez-vous, dit-il, que vous n'avez pas tort de laisser aller votre fille dans cette maison?

— Pourquoi donc cela? demanda avec aigreur madame Lambert.

— Dame, elle peut y puiser des idées qu'elle n'a pas, devenir hautaine, orgueilleuse comme le sont ces gens.

— Ma fille! interrompit avec éclat madame Lambert. Ne savez-vous pas que ma fille est une sainte?

— Oui, dit le cousin. C'est même pour ça qu'on l'admet, dit-on, dans la compagnie de mademoiselle de Villers. Mais avouez, cousine, que vous êtes assez riche pour ne pas faire de votre fille une dame de compagnie.

Évidemment la chronique de la petite ville avait bavardé sur la liaison des deux jeunes filles. Madame Lambert indignée s'écria :

— Ce sont les envieux, les jaloux, les méchants qui supposent de pareilles choses. Ma fille est reçue par la famille de Villers parce qu'elle les vaut bien, ma foi...

— Reçue en petit comité, reprit l'incorrigible cousin. L'a-t-on invitée à un repas ou à une soirée quelquefois?

Il s'en fallut de peu qu'on ne jetât à la porte le trop clairvoyant bonnetier; mais la querelle fut interrompue par l'arrivée d'un domestique de la maison de Villers qui apportait une lettre. Madame Lambert la prit des mains de son mari, et lut tout haut palpitante de joie et d'orgueil :

« Pardon, cher père; pardon, chère mère, si je ne « rentre pas pour dîner avec vous; je n'ai pu résister aux « prières de Noémi et de ses parents. M. Charles de Vil- « lers est arrivé tout à l'heure; il y a une fête de famille, « on veut que j'en fasse partie. Noémi est si bonne, je n'ai « pu refuser. »

— Eh bien? fit madame Lambert.

— Eh bien? répéta M. Lambert.

— A revoir! dit le bonnetier.

Et il se retira, persuadé avec raison qu'il lutterait en vain contre cette vanité triomphante.

II

L'équipage de la maison de Villers n'avait ramené les jeunes filles qu'à cinq heures; toutes les deux avaient l'air confus et baissaient les yeux devant l'irritation de la mère de Noémi. Rosette, la femme de chambre de confiance, raconta avec regret comment un ressort de la voiture s'était brisé, comment elle avait craint une chute dangereuse pour ces demoiselles, comment enfin elle avait exigé, malgré le raccommodage du ressort, que le cocher ramenât la voiture au pas jusqu'à la ville. Juliette confirma ce récit, auquel il fallut bien ajouter foi par conséquent; mais si la pieuse dame eût regardé attentivement sa fille, elle eût vu trembler ses cils sous l'éclair de malice qui s'échappait des son regard baissé, et eût surpris sur sa lèvre un imperceptible sourire de méphistophélès qui parvient à entraîner l'ange dans le péché.

Lorsque le sermon fut terminé, Noémi emmena Juliette dans sa chambre; là, elle laissa échapper un de ces éclats de rire qui semblaient un besoin de sa nature, tant ils étaient fréquents et tant elle souffrait de s'en priver.

— Qu'as-tu donc? demanda sa compagne étonnée.

— Me pardonneras-tu si je t'avoue la vérité?

Les deux amies avaient passé une journée agréable, une journée de liberté au grand air. Quoi de plus attrayant à leur âge? Toutes les deux, en vraies petites bourgeoises, avaient mangé le pain noir et bu le lait chaud chez le père Guillaume, fermier de M. de Villers; elles avaient serré la main du brave homme, embrassé sa femme, fait sauter ses petits enfants; rien n'avait troublé leurs plaisirs, car l'aristocratie nobiliaire et l'aristocratie bourgeoise, personnifiées dans ces dames de Villers et Lambert, étaient absentes. C'était un dimanche de carême qui faisait déjà oublier l'hiver; les oiseaux gazouillaient à l'unisson avec les jeunes filles; la violette, cette petite fleur favorite de Juliette, embaumait les chemins; les gazons étaient verts, de ce vert tendre qu'ils ne retrouvent plus de l'année; quelques insectes voletaient çà et là et semblaient annoncer par leurs bourdonnements une continuité de beaux jours. Juliette n'était pas assez exclusivement dévote pour s'attrister de l'accident qui la privait d'aller à vêpres ce jour-là; elle en avait ri avec sa compagne, et s'enivrait sans souci de ces voluptés printanières que la nature prodigue à ceux qui savent l'aimer. Il lui semblait que toutes ses pensées montaient comme autant de prières vers le ciel; quand sa compagne s'éloignait un peu, elle avait comme

des vertiges de joie, ses genoux fléchissaient, et du fond de son âme elle criait merci à Dieu.

C'est que la jouissance a, comme la douleur, des limites que ne peut dépasser notre humaine faiblesse; l'homme qui se sent défaillir de trop de joie ou de trop de souffrance a recours à la Divinité.

Or, Juliette était heureuse; que pouvait avoir Noémi à se faire pardonner, puisqu'elle était la cause de ce bonheur ?

Peut-être l'imprudente allait-elle le dire et troubler ainsi la joie qu'elle avait su donner à sa compagne, lorsqu'un bruit soudain lui fit ouvrir sa fenêtre. Elle jeta un cri et disparut comme l'éclair, après avoir répondu à Juliette qui l'interrogeait :

— Mon frère! Charles! mon frère!

Mademoiselle Lambert avait trop de discrétion pour se mêler aux premiers épanchements qu'une arrivée si imprévue devait exciter. Quand toute la famille fut rentrée, elle descendit doucement et traversa la cour en cherchant à se dérober aux regards qui pouvaient la surprendre. Mais un coin de rideau soulevé la trahit; Noémi, l'enfant terrible, l'aperçut et l'appela. La jeune fille, naturellement timide, peu faite au monde, entra dans le salon, rouge comme une cerise et tremblante comme une pensionnaire prise en défaut.

— Cher frère, je te présente ma meilleure amie, Juliette Lambert; embrasse-la vite, pour la punir d'avoir fui un instant notre bonheur.

En tout autre moment, cette inconséquence, qui avait fait sourire le père de Noémi, lui eût valu une sévère répri-

mande de sa mère ; mais le bonheur de revoir son fils qu'elle n'attendait pas rendait indulgente madame de Villers.

Après quelques-unes de ces banalités insignifiantes qui suivent les présentations, Juliette voulut de nouveau se retirer. Noémi fit à son frère un imperceptible signe que celui-ci comprit :

— Vous nous restez ce soir, n'est-ce pas, mademoiselle ? La meilleure amie de ma sœur doit être de la famille ; notre fête de réunion serait incomplète sans elle.

Juliette balbutia un remercîment.

— Mon frère le désire, dit Noémi en regardant malicieusement sa mère.

— Et moi, je vous en prie, mademoiselle, ajouta M. de Villers, qui avait pour sa fille le même faible que sa femme montrait pour son fils.

— C'est donc décidé, dit d'un ton protecteur la maîtresse de la maison ; faites prévenir vos parents, chère petite.

Noémi ne se possédait pas de joie ; c'était la première fois que ses nobles parents admettaient sa compagne à leur table ; elle comptait bien que ce ne serait pas la dernière.

Ceci était de la haute politique ; la jeune fille avait un projet et s'était promis de le mener à bonne fin : elle faisait en riant de la diplomatie. Les gens les plus sérieux ne sont pas toujours ceux qui ont l'air de trop penser ; il y a quelquefois plus d'observation dans un sourire que dans les rides d'un front soucieux.

Charles de Villers était blond et pâle ; la nature a souvent de ces caprices. Elle avait doué la sœur de toutes les apparences de la force et de la vivacité ; le frère paraissait

faible et mélancolique. Son sourire était doux, ses yeux bleus, au milieu d'une conversation, erraient dans le vague; son front large et découvert annonçait la profondeur de la pensée; mais sa physionomie ne décelait aucun signe de résolution. Un grand air de distinction était son plus grand charme, et cette qualité extérieure séduisait plus que personne madame de Villers sa mère.

Le dîner fut gai, à la grande satisfaction de Noémi, qui jouissait rarement de ce bonheur; Charles de Villers faisait à peu près seul tous les frais de la conversation. On l'interrogeait avec curiosité, on l'écoutait avec plaisir; il parlait avec esprit et entraînement. Il fit de Paris qu'il aimait, et de la vie parisienne dont il n'était point las encore, une peinture peut-être un peu flattée qui ravit les deux jeunes filles.

— Que je voudrais habiter Paris! s'écria Noémi.

Juliette, plus réservée, se contenta de le penser; mais son regard avait parfois des éclairs étranges, et sa poitrine se soulevait rapidement sous le désir qu'elle n'avouait pas.

— Ma fille, dit madame de Villers, le séjour de Paris est dangereux pour l'âme.

— Mais notre bien-aimé Charles n'y a pas perdu la sienne; il est toujours aussi bon fils, aussi bon frère qu'autrefois.

La noble dame soupira : elle avait interrogé son fils, qui our la revoir plus tôt était parti le matin sans entendre la ıesse.

Un soupir de Juliette répondit à ce soupir; elle se rapelait que M. le curé avait aussi un jour devant elle damné

les Parisiens presque en totalité, et elle prenait la résolution de n'épouser jamais qu'un homme de la province. Était-ce bien là en effet un moyen de gagner le Paradis?

Le soir, on reçut quelques visites; c'étaient des familles nobles des environs qui venaient ainsi à jour fixe passer la soirée chez les de Villers, ne pouvant salir leur blason dans les réunions roturières de la contrée; puis le curé du pays et celui d'un village voisin, homme simple, pour ne pas dire vulgaire, mais que son habit ennoblissait assez pour qu'on le reçût dans la réunion intime de ce petit monde aristocrate. Il y avait aussi le médecin de la famille, vieux célibataire qui avait consacré sa vie à la santé de ses malades, et ses travaux à l'humanité entière.

Le retour de Charles fut d'abord le sujet de toutes les conversations; puis l'on parla et reparla encore de Paris.

— Beau séjour! dit le curé; beau séjour, mais dangereux!

A ce mot, Juliette eut le frisson comme si le danger eût existé pour elle à cent cinquante lieues de distance. Le désir de Noémi au contraire n'en était que plus aiguillonné.

— Pourquoi dangereux? demanda le docteur. J'ai habité Paris, et j'y ai rencontré autant de sainteté, de dévouement, de charité que partout ailleurs. Paris est à tort un épouvantail pour ceux qui ne le connaissent pas.

— Je vous ferai observer, reprit le curé, directeur des deux jeunes filles, que le dévouement et la charité ne constituent pas toujours la sainteté : ces vertus, privées de la pensée chrétienne, ne sont que des élans du cœur sans mérites pour le ciel.

Madame de Villers approuva, son fils sourit ainsi que son mari, Noémi but un verre d'eau pour calmer son envie de prendre la parole.

— J'avoue, reprit le docteur, que je suis peu expert en matière de théologie, mais quand la charité envoie à mes malades des secours que je ne puis leur donner, je ne me demande jamais s'ils viennent d'une bonne âme ou d'une âme chrétienne, et j'aime à croire qu'ils montent également vers Dieu avec les bénédictions du pauvre qui les reçoit.

Les deux jeunes filles regardèrent le curé, l'une avec un malicieux sourire, l'autre avec un serrement de cœur inexprimable; Juliette n'eût voulu à aucun prix le trouver en défaut... de raisonnement.

Rien n'irrite les dévots catholiques comme une polémique sérieuse ou non, qui touche à leur croyance en quoi que ce soit. Ne serait-ce point parce qu'ils sentent la faiblesse de leurs arguments, et croient suppléer par la colère et l'insulte à la logique qui leur manque?

Madame de Villers s'était mordu les lèvres; elle dit avec sécheresse au médecin :

— Vous avez fait de longues études, n'est-ce pas, docteur, pour apprendre à reconnaître les diverses maladies de vos sujets ?

— Sans doute, madame.

— Et une longue expérience pratique vous a appris mieux encore ce qui est bon ou mauvais à vos malades ?

— Je ne dis pas non.

— Ne trouveriez-vous pas étrange que moi, par exemple, qui suis en médecine d'une ignorance complète, je vinsse

vous dire : Docteur, vous traitez mal cette fièvre ou ce rhumatisme, c'est ainsi qu'il faut faire?

— Peut-être.

— Vos observations à M. le curé au sujet de la charité ne vous mettent-elles pas à peu près dans le même cas?

— Non, madame; car j'ai commencé par avouer mon ignorance, et j'ai simplement et humblement réclamé une explication à laquelle je serai trop heureux de me rendre, si l'on me prouve que j'ai tort.

Mais l'on avait dressé les tables de jeu, et ces messieurs étaient déjà loin de la discussion.

— Quel malheur! pensa Juliette; M. le curé, qui prêche si bien, aurait trouvé de si belles choses à répondre.

Et dans son âme, sans se l'avouer, elle gardait rancune au docteur d'avoir eu le dernier mot.

On se rangea en petits groupes pour jouer ou causer; le plus intéressant était sans contredit celui que formaient dans l'ombre les deux gracieuses jeunes filles, Charles de Villers et le docteur.

— J'ai entendu parler de vos succès, jeune homme, dit celui-ci, et je vous félicite sincèrement.

— Merci... Mais pas si haut, docteur; ma mère s'habituera difficilement à voir son blason profané par ma plume; elle ne tolère mon penchant pour la littérature qu'à la condition de m'en cacher.

— Nous avons cependant des blasons célèbres auxquels la plume n'a fait qu'ajouter une gloire de plus.

— C'est vrai, et à Paris l'on trouverait ce préjugé ridicule; mais dans nos provinces éloignées du centre, l'homme de lettres est resté pour beaucoup de gens, pour

les aristocrates illettrés surtout, une espèce de saltimbanque dont la planche de parade est la boutique du libraire; ou tout au moins un libertin, un débauché, un athée surtout, et c'est là ce qui épouvante le plus ma mère.

— Madame de Villers n'a pas à se plaindre cependant si elle lit vos œuvres; j'ai étudié attentivement quelques-uns de vos articles de journalisme, ils sont empreints de la pensée religieuse, et la plus sévère morale n'y trouverait rien à reprendre.

Le jeune homme rougit; il se demandait s'il devait recevoir comme éloge ou comme raillerie les paroles du docteur. Noémi le regardait avec enthousiasme, Juliette avec stupéfaction.

— Vous possédez un joli talent d'écrivain, reprit le médecin qui vit son embarras, et si vous savez le diriger, vous ferez de belles choses... Vous passerez quelques jours à Pondevaux, n'est-il pas vrai?

— Je l'espère.

— Et moi, je le veux! s'écria Noémi en l'embrassant.

— Eh bien, venez me voir, nous causerons de vos travaux; cela vous aidera un peu à supporter l'ennui de votre séjour ici.

— Docteur, demanda Noémi, ne pourriez-vous dire à monsieur mon père et à madame ma mère qu'une promenade à travers champs est indispensable à ma santé pendant quelque temps? Une ordonnance, c'est chose sacrée; entre un défenseur comme Charles et une sainte comme Juliette, on ne pourra trouver d'inconvénient à l'exécution de la vôtre.

A ce mot de sainte, le jeune homme regarda Juliette qui rougit.

— Nous verrons, dit le docteur.

— Mais, petite sœur, tes joues sont fraîches comme des pommes d'api. Ne vaut-il pas mieux demander simplement à aller nous promener ensemble.

— On pourrait me le refuser; non, non, cher frère; j'aurai demain une migraine en règle, il n'y a rien de plus sûr que cela.

Juliette était bien un peu scandalisée de voir ses amis s'entendre pour mentir; mais en présence de Charles, elle n'osait dire sa pensée.

— En attendant ta migraine, petite sœur, dis-moi donc où en est la musique? Tu promettais beaucoup il y a deux ans.

— C'est difficile de te répondre. Écoute-moi, et juge.

Joueurs et causeurs furent subitement interrompus par le tapage de gammes brillantes se succédant avec force et rapidité, pendant que la jeune fille cherchait sans doute quelle exécution elle allait soumettre au jugement de son frère. Elle causait, riait et, de tous, semblait la plus étrangère à ce qu'elle faisait.

Tout à coup cependant elle s'arrêta, et après quelques préludes joua l'invitation à la valse de Weber.

Noémi avait l'exécution facile et brillante; elle possédait surtout une puissance de doigté qui n'excluait chez elle aucune des délicatesses de l'harmonie; elle jouait avec son âme; sa musique parlait, impressionnait, ravissait; les plus insensibles écoutaient avec délices : les tables de jeu étaient désertes; on avait formé un cercle autour du piano; madame de Villers elle-même subissait l'émotion générale.

Quand Noémi eut touché la dernière note, elle se retourna en riant comme pour railler les impressions qu'elle avait fait naître. On se demandait si l'artiste était insensible à son propre talent; on s'étonnait de la voir si insouciante et si calme. Son frère seul, qui avait pu lire dans les rapides frémissements de son visage les ardentes impressions de son âme, restait rêveur.

Le docteur, lui, les avait devinées.

— Pauvre madame de Villers, pensait-il, un fils littérateur, une fille artiste, c'est n'avoir pas de chance en vérité; tant de gloire éclipsera le blason. Allons, la noblesse s'en va.

Noémi se leva et tendit tristement la main à son frère.

— Tu n'es pas content, Charles? demanda-t-elle.

— Et comment ne le serais-je pas? tu as dépassé toutes mes espérances. Je m'étonne seulement que ton talent ait pu se développer ainsi, sans aide, sans conseil, car je compte pour rien les leçons de la bonne sœur Thérèse.

La jeune fille avait repris son insoucieuse gaieté aux premières paroles de son frère.

— Juliette, dit-elle, viens ici; nous chanterons ensemble ce duo qui ravissait tant madame la supérieure quand nous étions au couvent.

Mademoiselle Lambert se rendit simplement à l'invitation de sa compagne, quoique son visage laissât deviner un peu d'agitation.

Sa voix était faible, mais juste, agréable, et son amie l'accompagna de manière à en faire valoir toutes les qualités, qu'un peu de tremblement involontaire eût voilées. Le contraste de ces deux accents, l'un puissant, étendu,

railleur; l'autre suave, harmonieux et frais comme une idylle, était d'un effet merveilleux. Noémi parlait pour le temps, Juliette pour l'amitié; toutes les deux personnifiaient à ravir ces deux divinités.

Noémi exigea que sa compagne la remplaçât au piano.

— Après toi, dit Juliette, c'est méchant.

Elle s'exécuta de bonne grâce cependant, et joua, aussi bien que sa timidité le lui permit, une rêverie de Rosellen. Noémi termina la soirée par *la Violette* de Herz. On se sépara gaîment.

— Madame, dit le curé à madame de Villers qui l'accompagnait, surveillez bien votre fille. La passion la plus innocente peut devenir dangereuse par l'excès.

Le docteur se chargea de reconduire Juliette chez ses parents.

— Pauvre Noémi! dit-il à la jeune fille, j'ai bien peur pour son avenir.

— Pourquoi donc? demanda Juliette.

— Elle vit dans un milieu qui n'est pas le sien. Éminemment artiste, avide de liberté, ses instincts la poussent vers l'inconnu parce qu'on les comprime au lieu de les diriger. Mais le jour où la passion lui révélera sa force...

— Vous m'effrayez, docteur. Qu'arrivera-t-il donc?

— Lorsqu'on ne laisse point d'air à une liqueur en fermentation, le verre qui la contient finit par se briser.

— Je crois, dit naïvement Juliette, qu'il faudrait à Noémi un peu plus de piété.

Le docteur ne put répondre; on arrivait chez M. Lambert.

Heureuse et sainte Juliette! personne ne s'inquiétait

pour elle au moins ; tous savaient son esprit en paix, son âme recueillie en Dieu, et sa vertu à l'abri sous l'égide de son scapulaire. Heureuse Juliette !

III

M. et madame Lambert reçurent leur fille à bras ouverts ; elle avait grandi de vingt coudées à leurs yeux.

— Qu'as-tu fait ? qu'a-t-on dit ? l'as-tu-vu ? est-il aimable ? t'a-t-il parlé ? est-il beau garçon ? s'est-il occupé de toi ?...

— Mais, qui donc ? fit enfin Juliette.

— Qui ! répéta sa mère stupéfaite. M. Charles de Villers donc ! Ne nous as-tu pas écrit qu'il est arrivé ?

— C'est vrai ; mais j'ai eu à peine le temps de le regarder.

— Comment ! de cinq heures à minuit ?

— Si j'avais pu prévoir tes questions, chère mère, je me serais mise en mesure d'y répondre. Mais je t'avoue que j'ai fort peu remarqué M. Charles.

— Il n'y a que toi au monde pour être insouciante à ce point. Mais je suis bien sûre qu'il n'en a pas fait autant, lui, n'est-ce pas, monsieur Lambert ? Il doit bien savoir à cette heure si notre fille est blonde ou brune.

— Oh ! non pas, ma mère, reprit Juliette en souriant ; car votre fille, que je sache, n'est ni l'une, ni l'autre. Ses cheveux sont trop foncés pour qu'on les dise blonds, trop clairs pour paraître noirs ; ta question pourrait donc em-

barrasser grandement ce pauvre M. Charles, qui est pourtant un garçon d'esprit.

— Ah ! tu as remarqué au moins qu'il a de l'esprit.

— Je l'ai entendu dire par le docteur Masson. Bonsoir, mère. Je te promets qu'à la première occasion je regarderai mieux M. Charles.

Pourquoi Juliette passa-t-elle une partie de la nuit à rêver, à lire, à prier? pourquoi le sommeil s'obstina-t-il à fuir sa couche? pourquoi prit-elle une de ces grandes résolutions qui règlent à jamais la destinée, à moins que le jour ne les fasse évanouir en fumée? Ce sera peut-être difficile à dire; nous essayerons cependant de pénétrer les mystérieuses pensées qui bouleversèrent cette âme pendant une nuit d'orage et de lutte.

D'abord ce fut le chaos; et la jeune fille, inhabituée aux ténèbres de l'âme, demandait à Dieu avec crainte et douleur de l'éclairer sur l'état de la sienne. Elle entendait le bourdonnement confus de toutes ces voix qui avaient parlé autour d'elle; celle de Charles de Villers, faisant de Paris une peinture ravissante, s'élevait plus fort que les autres; vainement elle se répétait que c'était là le séjour du danger et de la tentation, ses désirs l'y reportaient sans cesse, comme Satan portait Jésus sur la montagne pour lui offrir des richesses inconnues, des trésors lointains. Puis, la noire beauté de Noémi lui apparaissait avec son éclat fascinateur, recueillant les suffrages de ce monde parisien que par son frère elle connaîtrait peut-être un jour. Elle avait comme un pressentiment de l'avenir de sa compagne; elle sentait autour d'elle l'agitation et le bruit; elle frissonnait à la pensée de son talent, des périls où il l'entraînerait, de

la gloire dont il l'enivrerait, gloire d'artiste parfois si fatale. Son cœur se serrait. Elle s'agenouilla et pria Dieu pour son amie.

N'avait-elle pas plus besoin alors de prier pour elle-même? La beauté de Noémi, son talent, l'aurore lointaine de sa gloire future, tout cela pouvait-il se comparer aux légers avantages que possédait mademoiselle Lambert, et le sentiment exagéré de sa nullité n'était-il pas pour elle autrement douloureux que les craintes de son amitié?

C'est un des grands défauts de l'éducation catholique de tendre toujours à exalter l'imagination; un autre non moins déplorable chez les jeunes filles qui sortent du cloître, c'est un profond orgueil, d'autant plus difficile à déraciner que leurs sentiments d'humilité sont plus apparents, j'oserai dire plus passionnés (Je ne parle pas ici de ces natures molles ou légères qui ne reçoivent aucune impression).

Juliette, habituée à occuper toujours la première place dans sa pension, ne pouvait, sans souffrir, accepter la seconde dans la société. Mais se le fût-elle avoué? Jamais. Ne faisait-elle pas chaque jour des actes de sainte humilité?

Le respect humain, cette vertu des faibles qui ne connaissent pas d'autre force, est pour l'élève du cloître le plus dangereux de tous les écueils; on l'a prévenue qu'elle aurait à lutter contre lui sans cesse; elle le voit partout: dans la raison qui la conseille, comme dans la raillerie qui la blesse. L'attitude la plus humble cache la plus grande force de résistance; les yeux les plus constamment baissés dérobent des éclairs d'irritation, quelquefois de rage; l'estime des honnêtes gens est comptée pour rien, s'ils ne sont

pas dévots ; la jeune fille la plus modeste se croit humblement de beaucoup au-dessus d'un sage qui ne pratique pas. Et c'est logique, puisqu'elle est beaucoup plus près que lui de la porte du ciel. La pensionnaire la plus douce, la plus simple, la plus aimante dans ses relations habituelles, devient sèche et acariâtre si l'on combat ses croyances, si l'on rit de ses superstitieuses pratiques. Le catholique ne se trompe pas. Dieu est avec lui, cela doit lui suffire ; la foi l'éclaire, il peut traverser le monde les yeux fermés. N'est-il pas bien difficile que la jeune fille, bercée dans ces croyances où on l'affermit, où on l'étourdit plutôt, en lui montrant en perspective la lutte qui plaît à sa jeunesse, en lui donnant pour modèle le Christ auquel on l'identifie par l'amour, pour récompense le ciel, séjour de toutes les joies, de toutes les voluptés ; n'est-il pas bien difficile, dis-je, que la jeune fille consente même à écouter la moindre réflexion qui tende à raisonner sa foi ?

Si plus tard le doute arrive, on lui a dit : pratiquez et croyez, elle pratique et prie davantage ; elle parvient quelquefois à se faire une telle habitude de la pratique de la prière, qu'elle ne peut plus s'en passer. Alors, son âme est en paix ; elle marche au paradis sans plus regarder en arrière ni pour elle ni pour les autres. Quand, au contraire, par suite de révolutions quelconques, de secousses violentes, de souffrances profondes ou de jouissances trop grandes la foi première est partie, il ne reste rien à l'âme autrefois dévote ; pour elle surtout l'incrédulité existe ; comme elle a affirmé l'existence de Dieu, elle la nie ; car pour le catholique le doute est tout ce qu'il y a de plus triste, de plus humiliant ; habitué dès l'enfance à fermer les yeux,

il ne sait pas chercher; il croirait, à le faire, déshonorer sa foi. C'est pourquoi l'éducation du cloître est si fatale aux gens doués de grandes idées ou de grandes passions, ne leur laissant pas de milieu entre le fanastisme et l'incrédulité.

Juliette et Noémi, toutes les deux intelligentes, mais différemment passionnées, avaient subi cette influence d'une manière différente. Noémi, ardente et forte, luttait franchement avec son esprit, avec son cœur, avec toutes ses facultés, non contre ses croyances, mais contre sa raison qui leur était antipathique. Entraînée par sa nature fougueuse, mais heureusement retenue par une lucidité d'esprit qui lui faisait distinguer d'un seul coup d'œil le bon du mauvais, le vrai du faux, elle pouvait faire le mal sans doute, mais non sans le savoir; par entraînement peut-être, mais jamais sans une certaine volonté de le faire. Sincère dans ses résolutions, franche dans l'aveu de ses impressions, elle n'avait jamais pu se soumettre à ces subtilités, accommodements faciles avec le ciel, qu'on n'avait pas manqué de lui enseigner, la voyant insoumise, mais qui répugnaient à sa raison droite, à son esprit hardi. Elle croyait sincèrement au paradis et à l'enfer; elle avait le désir de gagner le premier; mais, dût-elle tomber dans l'autre, elle ne voulait point marcher par des chemins détournés.

Juliette avait la foi, une foi ardente, exclusive, passionnée, cette foi qui soulève les montagnes : cette foi de luttes et d'extases, de voluptés et de douleurs, d'amour et de désespoirs qui peut faire une sainte Thérèse ou une Brinvilliers, jamais une Maintenon.

Elle ne manquait pas de raison, mais sa raison, comme

son cœur, comme ses penchants, devait se soumettre à sa foi. Elle aimait le Christ d'un amour exalté; passionnée pour le martyre de celui qui avait tant aimé, comme toute âme aimante et jeune se passionne pour celui qui souffre et qui aime, elle avait des désirs qui la transportaient sur ses traces jusqu'au Calvaire.

Cependant, elle tombait parfois de l'extase dans le découragement, de l'enthousiasme dans l'inertie. C'est en vain qu'elle avait recours alors à ses consolateurs habituels : la prière, le confessionnal, la lecture pieuse; rien ne la tirait de son engourdissement, rien ne secouait sa léthargie.

C'est qu'en Juliette il y avait ce qui se rencontre plus souvent qu'on ne le croit, une chose presque toujours fatale parce qu'elle n'est jamais comprise par ceux qui dirigent les premiers développements de l'âme et de l'esprit : deux natures parfaitement distinctes; l'une calme, raisonnable, patiente, aimant le repos ou le travail paisible; l'autre exaltée, enthousiaste, inconstante, irritable, cherchant la lutte et l'activité. Ces deux natures bien dirigées, agissant chacune réciproquement en raison inverse de ses penchants, se fussent confondues et l'eussent rendue capable de grands choses. Abandonnées à elles-mêmes, ne pouvant se comprendre, elles étaient constamment en lutte, se heurtant, se blessant, jetant sans cesse la jeune fille d'un extrême dans l'autre, sans qu'elle pût se rendre compte de ces changements que son orgueil lui faisait garder secrets.

Celui qui eût regardé attentivement Juliette Lambert eût deviné ces deux natures : ses cheveux à peu près

blonds contrastaient avec la fermeté de tons de sa peau presque brune; l'incarnat de ses lèvres un peu fortes faisait mieux ressortir ses petites dents blanches et serrées; ses yeux bleus étaient ombragés de cils noirs dorés à l'extrémité comme pour rappeler la teinte des cheveux; ses sourcils également noirs jetaient de l'ombre sur un front large et plus blanc que le reste du visage; le nez assez petit étonnait par deux narines larges que la moindre émotion dilatait et resserrait, rapidement comme si elles eussent été l'organe le plus impressionnable de la sensibilité chez Juliette. Tout en elle enfin était contraste; sa physionomie calme et douce avait parfois d'étranges expressions; son regard, céleste au repos et limpide comme l'azur dont il avait la couleur, prenait dans l'agitation des teintes sombres et lançait des rayons noirs. Beaucoup de gens, après l'avoir vue plusieurs fois, ne pouvaient dire encore si elle était blonde ou brune; si ses yeux étaient noirs ou bleus. Sa taille fine et flexible avait un peu de nonchalance; son cou se penchait avec langueur; mais aussi parfois tout cela se relevait vigoureusement; sa tête, rejetée en arrière, devenait fière, presque dédaigneuse, sa pose énergique, son geste rapide. Il fallait la connaître intimement pour saisir tous ces contrastes, car elle était timide; et c'est là un défaut qui serait précieux s'il ne nuisait souvent aux charmes de l'esprit, et même à ceux du visage.

La beauté de Juliette, car elle avait une beauté, ne frappait pas, mais elle attachait. Au premier abord, ce visage un peu pâle n'intéressait nullement; mais peu à peu on se sentait attiré vers cette jeune fille, sans se rendre

compte du charme qu'on subissait. Et ces contrastes incessants, physiques et moraux, qui faisaient d'elle une femme à part, ne laissant prise ni à l'habitude, ni à la satiété, devaient lui assurer la constance de ceux qu'elle s'était une fois attachés.

Cette nuit donc, Juliette Lambert était en proie à une de ces agitations profondes, causées par la lutte de ses deux natures, et qu'elle supposait être, la simple enfant, des tentations de l'esprit malin ; elle baisa pieusement ses reliques et ses médailles miraculeuses, récita dévotement le chapelet, promit un pèlerinage à Notre-Dame de Lachaux, tout fut inutile. Noémi de Villers était toujours là devant elle, resplendissante de son auréole de beauté et de gloire ; et Juliette, après plusieurs heures de lutte, fut obligée de s'avouer qu'elle voudrait bien être Noémi.

Cette découverte fut un véritable désespoir. Elle, la pieuse et sainte enfant, dont les délices jusque-là avaient été la pratique de ses devoirs, elle s'abandonnait à l'envie, à un misérable désir d'être belle et de recueillir des louanges. Et cela parce qu'un jour, un seul, elle avait vu de près ce monde qu'elle se promit sur l'heure de ne plus revoir.

Malgré cette résolution, le repos ne vint pas. Juliette le chercha de nouveau dans la lecture ; l'*Imitation de Jésus-Christ* était son sauveur dans ces sortes de crises morales ; elle l'ouvrait au hasard et croyait naïvement que Dieu lui-même dirigeait son doigt. Sa foi s'affermit en lisant ce qui suit :

« *Celui qui aime véritablement Jésus-Christ ne s'a-*
« *baisse pas à chercher les consolations et les douceurs*

« *sensibles de cette vie ; mais il embrasse plutôt pour* « *l'amour de Jésus-Christ les exercices pieux, les tra-* « *vaux pénibles.* »

Je n'aime donc pas Jésus-Christ, moi se dit Juliette, puisque mes désirs appellent les joies du monde, même au prix du péché ?

Elle médita longtemps sur les vanités humaines, sur les périls auxquels elle allait être exposée dans le monde. Et elle sentit un si grand tumulte dans son esprit, une si grande faiblesse dans son âme, qu'elle prit immédiatement un parti extrême : celui de se retirer dans un cloître.

Un instant, elle s'exalte par cette pensée ; puis elle songe à la douleur que cette résolution va causer à ses parents. Une larme roule sur sa joue ; mais la lutte lui plaît, elle éprouve le besoin du sacrifice, elle se prépare au combat par la prière. Vers le matin, accablée de fatigue, elle s'endort.

Quel sera son réveil ? Dieu seul pourrait le dire.

IV

Au réveil, le démon était là, le démon caché sous les traits charmants de Noémi de Villers, qui se jeta dans la chambre de sa compagne avec assez de bruit pour l'effrayer en la réveillant.

— Encore au lit, paresseuse ! Tu fais donc de bien beaux rêves que le soleil même ne puisse t'y arracher.

— Ah ! tu m'as fait peur, Noémi. Quelle heure est-il donc ?

— Huit heures.

— Moi qui m'étais promis d'aller à la messe de sept heures tous les matins !

— Tu vois que ta résolution ne plaît pas au bon Dieu, puisqu'il prolonge ton sommeil.

— Ah ! c'est que je me suis endormie si tard.

— Reste donc au lit, alors ; nous causerons tout aussi bien.

— Comment madame de Villers a-t-elle pu te laisser sortir si matin ?

Juliette retrouvait peu à peu ses souvenirs de la nuit.

— Ma mère se lève tard, et Rosette ne lui dira pas que je suis venue ; la bonne fille ne nous refuse rien, à mon frère et à moi.

— Si ta mère t'appelle, il faudra qu'elle fasse un mensonge ?

— Elle le fera.

— Et tu l'exposes ainsi au péché sans scrupule ?

Noémi ne répondit d'abord que par un sourire.

— J'avais à te parler, dit-elle ensuite ; il fallait bien trouver un moyen de venir ici. Du reste, il est possible que ma mère ne s'inquiète pas de moi avant l'heure du déjeuner.

— Qu'as-tu donc à me dire de si pressé ?

— Comment trouves-tu mon frère ? demanda sans préambule l'impétueuse jeune fille.

— Attends que je le connaisse mieux, répondit Juliette en rougissant : car toute jeune fille rougit, lorsqu'on lui demande son avis sur un homme, alors même que jamais elle n'a songé à lui.

— Est-ce qu'il t'a déplu ? fit Noémi avec inquiétude.

— Mais non ; pourquoi m'aurait-il déplu ?

— Il est aimable, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il a de l'esprit ?

— Je le pense.

— Il est beau garçon ?

— Je suis de ton avis.

— Alors pourquoi ne pas répondre cela tout de suite ? et puis il paraît qu'il a un joli talent de journaliste.

— Le docteur Masson en parlait hier soir. Qu'est-ce donc que ce talent, Noémi ?

— Ma chère, c'est écrire de belles et bonnes choses dans ces grands journaux que ton père et le mien reçoivent tous les jours. Il paraît que Charles a écrit quelques articles remarquables dont plusieurs auteurs célèbres ont fait l'éloge. Il est appelé, dit-on, à une grande gloire, à une belle fortune.

— Tes parents doivent être bien heureux !

— Médiocrement, ma mère surtout. Elle trouve que travailler c'est déroger ; et ce pauvre frère, il faut bien le dire, travaille beaucoup. Si nos parents ne mettent pas d'obstacles à son avenir, il se fera un nom célèbre. Comprends-tu que ma mère redoute la gloire comme le feu ? Si nos ancêtres cependant n'avaient pas recherché la gloire, madame de Villers ne s'enorgueillirait pas aujourd'hui de ce nom qu'ils nous ont laissé...

— Elle craint peut-être que le succès fasse oublier à son fils ses devoirs de chrétien ?

— Ah ! je ne dis pas non. Mais vois-tu, Juliette, le

génie, c'est Dieu qui le donne, et ne pas se servir des dons de Dieu, c'est les mépriser et l'offenser. On résiste en vain à une vocation sérieuse; c'est pourquoi, à la place de Charles, sûre de mon talent, sûre de l'avenir, je dirais à mon père, respectueusement, mais avec fermeté : ma vocation est là; génie oblige plus que noblesse, puisqu'il émane de Dieu et que les titres ne nous viennent après tout que des caprices des hommes. Je marcherai donc s'il le faut malgré vous où le devoir m'appelle.

— Le premier des devoirs est l'obéissance.

— Ah! ma pauvre Juliette, si l'obéissance était le mobile du monde, où en serait l'humanité? Sont-ce les vieilles idées qui font les choses nouvelles? Les vieillards aiment en général assez peu le changement, et tel qui a fait de grandes découvertes, de grands travaux utiles, serait resté, s'il eût obéi, oublié au coin du feu, et par conséquent inutile aux autres et à lui-même.

— Tu t'exagères, Noémi, l'inutilité d'une vie simple et inconnue.

— Je sais que dans toutes les positions le bien est possible. Mais ce que peut l'écrivain, nul ne le peut comme lui.

— S'il n'est pas inspiré par la religion, il se trompera.

— Ce que je puis t'affirmer, Juliette, c'est que mon frère sera toujours guidé par son cœur et ne fera jamais taire sa conscience. Le séjour de Paris l'a-t-il changé? est-il plus mauvais? nous aime-t-il moins qu'avant de nous quitter?

— Oh! non; il paraît être un excellent frère.

— Et il sera de même un mari parfait.

— Il ne songe pas encore à le devenir, je suppose ?

— Tu pourrais te tromper.

— Ah ! fit Juliette indifférente.

— Écoute, reprit Noémi, je ne sais rien cacher, je ne sais rien attendre ; il faut que je dise tout de suite la vérité : Juliette, je voudrais bien que tu fusses ma sœur !

Mademoiselle Lambert resta un instant sans parole.

— Ta sœur ! dit-elle ensuite comme s'éveillant d'un rêve.

— Oui, ma sœur, la femme de mon frère, si tu aimes mieux. Je vous aime bien tous les deux, vous êtes beaux, vous êtes jeunes, vous êtes bons ; il a un noble cœur, le tien est sensible et délicat ; il a été élevé dans des principes religieux, tu es pieuse. Nos parents, j'en suis sûre, ne mettront pas d'obstacle à cette union ; les tiens seront flattés de te voir baronne, les miens enchantés de ta dot ; tu vois que je suis franche. Et puis, ma mère croira son fils sauvé, si un ange comme toi veille sur lui au milieu des dangers e la capitale.

Noémi eût pu parler longtemps encore, Juliette ne 'écoutait plus ; pâle, le regard fixe, elle songeait ; quelques ouvements de ses lèvres décelaient l'agitation intérieure e son âme.

— Est-ce que ma demande te fâche ? demanda Noémi.

— Au contraire, elle me prouve ton affection ; mais je e me marierai jamais.

— Jamais ! C'est un terme un peu long pour tes dix-t ans.

— Cette nuit même j'ai pris la résolution de me faire eligieuse.

— Dans un mauvais rêve ? dit Noémi en riant.

— Avant de m'endormir, répondit sérieusement Juliette.

Noémi se leva gaiement.

— Je te quitte, amie, car ma mère pourrait s'apercevoir enfin de mon absence. Viendras-tu ce soir ?

— Je ne sais... je...

Mademoiselle Lambert qui s'attendait à une lutte était tout interdite. Noémi l'embrassa et disparut en lui criant :

— Nous t'attendrons.

V

Noémi trouva son frère chez elle.

— D'où viens-tu donc si matin ? lui demanda-t-il.

— De voir Juliette. Mais n'en parle pas, au moins ; i me faudrait entendre sans bâiller un sermon d'une heure.

— Folle ! dit Charles en l'embrassant. Quand donc seras tu raisonnable ?

— Je n'ai pas mérité ce reproche, monsieur, car tout la nuit j'ai songé à votre avenir, et depuis ce matin j m'occupe de vous comme si j'étais votre mère.

— En vérité, je suis un ingrat, dit en riant le jeun homme. Et pourrais-je savoir en quoi mon avenir préoccupe tant l'esprit de ma petite sœur ?

— Comment trouves-tu Juliette ?

Cette même question avait été posée de la même manière à mademoiselle Lambert.

— C'est là ta réponse ?

— Comment trouves-tu Juliette? répéta Noémi.

— Mais, assez gentille.

— Vraiment, monsieur, rien que cela? Moi, je la trouve jolie.

— C'est possible. Je l'ai peu regardée.

— Eh bien, tu seras tout surpris dans quelques jours de la trouver plus belle que moi.

— Oh! pour cela, je réponds du contraire.

— Tout le monde sera de ton avis la première fois qu'on nous verra toutes les deux; mais attends huit jours, observe et nous verrons.

— Tu y tiens donc bien?

— Beaucoup. C'est que ces beautés qu'on découvre lentement ont un grand avantage sur les autres.

— Et lequel?

— Celui de garder leur plus grand charme pour l'intérieur. Trop timides pour paraître ce qu'elles sont dans le monde, on les remarque peu, on ne les flatte point; le mari seul découvre ces beautés voilées, mystérieuses, et l'affection de sa femme est doublée par la reconnaissance.

— Et l'on ose dire que tu es une enfant, Noémi?

— Il faut te marier avec Juliette.

Le jeune homme se prit à rire.

— Déjà retombée, dit-il, de la raison dans l'enfance, de la sagesse dans le rêve!

— Juliette est la femme qui te convient sous tous les rapports; je la connais assez pour te parler de ses qualités; figure-toi, mon ami, une douceur inaltérable jointe à une intelligence hors ligne; une indulgente bonté qui la faisait chérir de toutes nos compagnes, alors même, chose rare,

qu'elle était supérieure à toutes ; un caractère à la fois aimant et calme, et avec tout cela, point de goût pour le monde, point de coquetterie...

— Sais-tu, Noémi, interrompit Charles en riant, que ta Juliette est d'une perfection désespérante ?

— Je sais que son mari sera heureux, et je veux te la donner pour femme.

— Tu disposes d'un bien qui ne t'appartient pas.

— Et puis, reprit la jeune fille, ne m'as-tu pas dit que ta position pécuniaire est pour toi une cause de bien des ennuis ? N'as-tu pas été obligé de contracter des dettes qui te sont un sujet d'inquiétude et de souci perpétuel ? Tout cela cesserait par ton mariage avec mademoiselle Lambert : sa dot fermerait les yeux de nos parents sur l'obscurité de son origine, et tes titres t'assurent le consentement des siens.

— Jamais un pareil motif ne me décidera à contracter un mariage.

— Je le comprends, et je t'approuverais s'il était le seul ; mais joint aux autres, il n'y gâte rien, je suppose.

— Je veux bien croire, petite sœur, que mademoiselle Lambert possède toutes les qualités physiques et morales que tu te plais à lui donner ; mais...

— Achève donc ; tu m'inquiètes et m'impatientes.

— Mais n'est-elle pas un peu trop dévote ?

— Laisse-la donc t'aimer pendant huit jours, et tu verras ce qui reste à la dévotion quand le cœur est pris par l'amour.

— Tu parles fort aisément de toutes ces choses, ma pauvre Noémi ; mais alors même que je partagerais tes

espérances et tes projets ; alors même que nos parents consentiraient à mon mariage avec mademoiselle Lambert, qui te dit que le plus grand obstacle ne viendra pas d'elle-même ?

— Je te réponds du contraire. Laisse-moi faire seulement, et tu ne retourneras pas à Paris sans être marié.

— Permets au moins que je la revoie.

— C'est trop juste, tu la verras ce soir.

— Folle ! qui me fais parler de ces choses comme si elles étaient sérieuses. Et ton avenir à toi, tu n'y songes donc pas ?

— Plus que tu ne crois, cher frère ; car dans mes projets d'union entre toi et Juliette, je me compte pour quelque chose. Paris est mon rêve, toutes mes aspirations m'y portent, dussé-je y perdre mon âme, comme disent ma mère et M. le curé, dussé-je y laisser la moitié de ma vie, je veux voir Paris. Quand tu seras marié avec Juliette, on ne pourra me refuser d'aller vous voir au moins une fois. Quand j'y serai, qui sait ?.... Tu vois que je suis plus égoïste que tu ne l'aurais cru. Mais, ajouta Noémi, ne vas-tu pas ce matin chez le docteur ?

— Oui, tout à l'heure.

— Rappelle-lui que je l'attends ce soir pour faire mon ordonnance ; je sens déjà venir le mal de tête dont je me plaindrai tantôt.

Charles de Villers songea plus qu'il ne le voulut peut-être aux folies de sa sœur ; le mariage en général ne l'effrayait pas ; mais le mariage avec une jolie femme dont le cœur et le caractère offraient toutes les garanties de bonheur désirables, dont l'intelligence et l'éducation lui promettaient un intérieur agréable, dont la dot lui assurait

une position indépendante, ce mariage lui souriait. Bien qu'il eût déclaré que l'intérêt n'aurait aucune influence sur sa détermination, la perspective du demi-million dont se vantait le papa Lambert ne lui déplaisait nullement dans la personne de sa fille.

S'il était en cela bien coupable, que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

VI

Il était sept heures du soir, Juliette Lambert n'avait point paru chez les de Villers; Noémi ne se possédait plus d'impatience; les malins sourires qu'échangeaient le docteur et son frère l'irritaient.

L'indisposition projetée lui servit de prétexte pour quitter le salon; et pendant que le médecin formulait l'ordonnance promise, elle courut chez sa compagne.

Quelle fut sa surprise de trouver seul M. Lambert, les deux coudes sur la table, et le front caché dans ses pauvres vieilles mains qu'un long travail avait grossies et ridées avant l'âge. La jeune fille crut d'abord que le vieillard dormait; mais celui-ci releva lentement la tête, et elle vit deux grosses larmes silencieuses couler sur ses joues pendant que sa main étendue montrait un siége sans qu'il pût dire une parole.

Cette muette douleur effraya Noémi.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, est-ce qu'il vous serait arrivé un malheur?

— Oh! oui, un grand malheur! répondit le vieillard.

Mais il ne put achever, et fondit en larmes.

— Parlez! parlez, je vous en prie, dit Noémi. Je meurs d'inquiétude.

Mais l'ancien marchand essayait en vain d'articuler une parole; sa poitrine ne laissait échapper que des sanglots. Heureusement pour la jeune fille, madame Lambert rentrait; une émotion profonde se lisait aussi sur son visage, mais il s'y mêlait de la colère.

— Ah! mademoiselle, s'écria-t-elle, l'auriez-vous cru? l'ingrate, elle veut nous quitter! elle veut partir! elle nous fera mourir de douleur, son père et moi, je le lui ai dit; ça lui est bien égal, allez. Elle n'a pas même versé une larme... Oh! non, ce n'est pas vrai; le bon Dieu ne demande pas de ces choses-là, n'est-ce pas? Et penser qu'hier je ne me doutais de rien... quand elle est revenue de chez vous, elle paraissait si gaie et si contente! ... On a bien raison de dire qu'on ne peut être heureux sur cette terre.

Au premier mot, Noémi avait deviné et n'écoutait plus. Elle s'approcha de M. Lambert, comprenant que cette douleur muette et suffocante avait plus besoin de consolation que le courroux expansif de madame Lambert.

— Calmez-vous, madame, dit-elle en prenant la main du vieillard, tout n'est pas désespéré encore. Où est Juliette?

— A l'église. Est-ce qu'elle peut être ailleurs maintenant? Elle a passé la journée en prière, elle n'a pas mangé. Ah! c'est affreux,.. ma fille religieuse! je ne m'habituerai jamais à cette idée-là.

— Si elle éprouve un si grand besoin de prières, c'est qu'elle lutte; sa résolution n'est pas bien arrêtée. Ras-

surez-vous, nous trouverons bien un moyen de la changer.

— C'est impossible. J'ai tout essayé : les prières, les menaces ; rien ne lui fait, je vous dis. Je viens de la voir à l'église ; elle est à genoux, là, sur la pierre, et ne pense pas plus à nous que si nous n'existions pas.

— Vous n'en savez rien. Peut-être à l'heure qu'il est demande-t-elle à Dieu un courage qu'il ne lui donnera pas, j'en suis sûre.

— Ah ! qu'il vous entende ! fit le vieillard.

— Si Juliette, reprit Noémi, avait seulement un soupçon de la douleur qu'elle vous cause, elle renoncerait à ce projet insensé.

— Elle le sait, mademoiselle, elle le sait ; mais elle n'a pas de cœur, pas d'entrailles, cette enfant-là.

— Voulez-vous me laisser faire ? demanda Noémi après un instant de réflexion, Juliette ne se fera pas religieuse.

— Je vous bénirai toute ma vie, dit M. Lambert.

— Mais pour cela il faut m'aider.

— Oh ! tout ce que vous voudrez.

— Ne dites pas à Juliette que vous m'avez vue, que je me suis occupée d'elle ; laissez-lui croire que je l'oublie, alors même qu'elle en montrerait du dépit. De plus, ne lui adressez aucun reproche, ne la contrariez pas, montrez-vous résignés, et attendez. Je réponds de tout.

On sonna ; c'était Juliette. Noémi se jeta dans une chambre voisine pour laisser entrer sa compagne.

La jeune fille était pâle ; ses yeux n'avaient pas de larmes, mais ils semblaient s'être creusés dans l'orbite ; ils brillaient d'une exaltation étrange ; ce n'était ni la résolution, ni le sacrifice qui les animait ainsi, mais

seulement la fièvre. Elle devait souffrir et lutter encore.

La physionomie de madame Lambert resta irritée ; les larmes du vieux marchand coulèrent de nouveau à la vue de sa fille à qui il tendit les bras. Juliette vint tomber à ses pieds.

— Pardon ! pardon, dit-elle. Ce n'est pas moi qui le veux, c'est Dieu qui m'appelle ; je dois suivre la grâce... Soumettez-vous, mon père, à la volonté de Dieu.

Le vieillard ne put que la serrer dans ses bras.

— La volonté de Dieu ! s'écria madame Lambert. Mais c'est un sacrilége, un blasphème, une infamie, cela ! La volonté de Dieu qu'une fille désobéisse à ses parents, qu'elle les abandonne au moment où ils vont avoir besoin d'elle, qu'elle les fasse mourir de désespoir ! c'est bien plutôt la volonté d'un mauvais esprit, d'un démon !... Et dire que nous l'aurons élevée, soignée, dorlotée jusqu'à présent pour l'enfermer dans un cloître et ne plus la voir qu'à travers une grille ! Dire que nous aurons amassé une fortune au prix de notre travail, de notre santé, de notre repos pour la voir passer aux robes noires ! Non, non, cela ne sera pas, j'arracherai plutôt les grilles ! je mettrai plutôt le feu au couvent.

Juliette s'était relevée, pâle toujours, mais calme et ferme ; son attitude, humble en apparence, était celle de la lutte ; son regard restait baissé, mais son front resplendissait d'orgueil : elle avait retrouvé la volonté de vaincre, cette volonté qu'une larme avait un instant ébranlée.

Madame Lambert, oubliant les recommandations de Noémi, s'exaltait en parlant au point de n'avoir plus cons-

cience de ce qu'elle disait. Elle congédia enfin sa fille avec un geste superbe de courroux.

— Allez, mademoiselle, lui dit-elle; réfléchissez encore aux conséquences de votre abominable ingratitude; et, si vous persistez dans votre projet, notre malédiction, sachez-le bien, vous accompagnera partout.

Juliette se retira beaucoup plusrésolue qu'elle ne l'était en rentrant. Noémi sortit de sa cachette.

— Madame Lambert, dit-elle, si votre fille se fait religieuse ce sera votre faute.

— Ma faute ! à moi ?... à moi qui en mourrai de chagrin ?

— Il vaudrait mieux vivre, et retenir Juliette auprès de vous.

— Vous voyez bien qu'elle est insensible.

— Bah ! j'ai trouvé son côté faible. Avant huit jours, si vous vouliez, elle aurait renoncé à ces folies ; mais vous gâtez tout avec vos reproches et vos lamentations.

— Est-ce donc possible qu'on voie de pareilles choses et qu'on se taise !

— Sans doute, si c'est le seul moyen d'en empêcher l'exécution. Laissez, je vous le répète, votre fille absolument libre ; dites-lui demain matin que vous avez réfléchi, que vous êtes résignés à la volonté de Dieu. Demandez-lui huit jours pour vous préparer à la séparation.

— Et si dans huit jours...

— Dans huit jours, cette soi-disant volonté de Dieu ne s'accomplira pas, je vous en réponds. Allons, est-ce convenu ? lui donnez-vous votre consentement demain matin?

— Puisque vous le voulez...

— Je ne reviendrai plus de tous ces jours, ne vous inquiétez pas. Bon courage !

VII

Juliette passa la nuit entière à prier, à baiser ses reliques, à serrer le Christ sur son cœur, à répéter le chapelet, à lire les chapitres les plus exaltés de l'Imitation ; ceux-là qui font de la mort le bien suprême, de la vie le plus humiliant esclavage ; ceux-là qui font avec un art qui n'appartient qu'à ce livre, du renoncement et de l'abnégation, un égoïsme sublime. A la messe de sept heures, elle communia pieusement, passa une partie de la matinée à genoux sur la dalle, puisant ainsi dans la prière l'exaltation, cette immense force des faibles. Quelle fut sa surprise de trouver en se relevant son père et sa mère agenouillés près de là. Elle crut à une nouvelle lutte et jeta les yeux sur le Christ; car elle pensait vraiment, dans la sincérité de son âme, marcher sur les traces de Jésus par le sacrifice.

Hélas ! qu'est donc le sacrifice inutile, sinon un acte insensé d'orgueil ?

Mais M. et madame Lambert rentrèrent en silence, se mirent à table avec Juliette ; et le vieillard, le premier, s'adressa à sa fille pour la prier de ne pas s'affliger davantage.

— Nous sommes résolus à ne te contrarier en rien, ajouta-t-il ; nous ne te demandons que huit jours pour nous préparer à une séparation qui nous sera pénible, tu dois le comprendre.

La première impression de Juliette fut l'étonnement ; la seconde, la joie. Elle remercia ses parents de leur miséricordieuse bonté, leur promit les bénédictions de Dieu en cette vie et en l'autre.

— *Amen,* dit tout bas madame Lambert, qui se levait à chaque instant dans la crainte de parler.

Ce fut avec une effusion de reconnaissance impossible à dire que Juliette remercia Dieu de ce changement inattendu. Ses prières étaient exaucées au delà de ses vœux, l'obstination de sa mère était vaincue, son vieux père se résignait plus aisément qu'elle n'avait osé l'espérer ; rien ne s'opposait plus à sa retraite dans le cloître.

Mais la lutte nourrit l'enthousiasme, les larmes entretiennent l'exaltation, l'opposition irrite l'orgueil. Le premier jour, Juliette fit part de sa résolution à la supérieure de son couvent ; elle fut louée, félicitée, proclamée sainte et bénie du ciel ; le deuxième, elle se recueillit dans la solitude et pria avec ardeur ; le troisième, elle pria encore, mais elle eut quelques distractions : elle songea à Noémi et l'accusa d'indifférence et de légèreté. Le résultat de ces réflexions fut celui-ci : il n'y a rien de vrai et de stable en ce monde, je fais bien de quitter le monde. Le quatrième fut plus triste : aucun incident n'en troubla l'uniformité. Le cinquième, l'esprit de la jeune fille, longtemps trop tendu, subit une réaction complète contre laquelle elle lutta en vain : c'était le découragement, la fatigue, l'inertie. Elle ne voulut pas se l'avouer et se dit malade.

Madame Lambert fit prévenir Noémi ; celle-ci accourut,

— Eh bien ?

— Ah ! je désespère ! toujours la même résolution ; elle est malade, mais elle ira bien, dit-elle, dès qu'elle aura ce qu'elle désire.

— Je monte auprès d'elle.

Juliette rougit en apercevant sa compagne.

— Ah ! tu ne m'as donc pas oubliée ! demanda-t-elle.

— Non, mais connaissant ton projet, je renonçais avec peine à des rêves d'avenir qui m'avaient rendue heureuse ; je me savais incapable de te voir et de me taire, j'ai voulu attendre que mon irritation fût calmée. Maintenant que je me sens raisonnable, je reviens, sûre au moins de ne pas te déplaire ou te fâcher.

— Quoi ! toi aussi, Noémi, tu m'approuves ?

— T'approuver n'est pas l'expression exacte de ma pensée ; sans approuver ta résolution, je ne veux pas la combattre, car, il faut bien le dire, chacun est le meilleur juge dans ses propres affaires.

— Que tu es bonne, Noémi !... je n'espérais pas cela de toi...

La tête de Juliette retomba sur son oreiller. Sans qu'elle s'en rendît compte, cette résignation de ses parents et de ses amis lui semblait bien toucher de près l'indifférence, et son découragement en augmentait. Une discussion, un semblant d'opposition seulement eût, en irritant sa fierté, relevé son courage ; mais devant cette approbation universelle, où était le sacrifice ? que devenait l'abnégation ?

— Tu dois t'ennuyer ? demenda Noémi.

— On ne s'ennuie pas avec Dieu ; quand je suis seule, je prie.

— C'est égal, si je t'envoyais quelques livres intéressants?

— Merci ; je ne les lirais pas.

— Oh ! sois tranquille, ce seront des livres pieux.

— Comme tu voudras, alors.

Lorsque Noémi descendit de chez sa compagne, elle dit en riant aux Lambert qui l'attendaient impatiemment :

— Ou je me trompe fort, ou votre fille n'endossera pas l'habit noir. C'est grand dommage ; elle serait intéressante là-dessous.

— Peuh ! fit madame Lambert.

Le vieillard sourit avec confiance au sourire irrésistible de la jeune fille.

VIII

Pendant cette conversation des deux amies, Charles de Villers se présentait chez le docteur Masson, qui courut au-devant de lui dès qu'il l'aperçut.

— Allons donc, jeune homme : il faut qu'on vous envoie chercher si l'on veut vous voir, à ce qu'il paraît.

Charles rougit légèrement.

— Pardon, docteur ; je vous sais si occupé que je craignais d'abuser de votre obligeance en vous priant de me lire sitôt.

— Ce n'est pas tout à fait là votre pensée, monsieur le journaliste ; vous saviez fort bien que je n'attendrais pas une heure pour vous lire. Est-ce que je ne vous ai pas connu et soigné tout petit enfant ? Est-ce que je n'ai pas le premier prédit votre avenir ?

— Ajoutez, reprit le jeune homme, que vous avez aidé mes premiers pas dans la carrière littéraire, et que le peu que je vaux je le dois à vos conseils. Eh bien, je l'avouerai, docteur, je crains un peu votre jugement.

— Eh! qu'est-il donc auprès de celui du monde littéraire parisien, qui vous a déjà jugé, applaudi, couronné?

— En face de lui, j'ai eu confiance en moi; en face de vous, docteur, je me sens faible et je tremble. Il a pu juger l'écrivain, mais vous jugerez l'homme; et c'est votre conscience qui va me répondre, je le sais.

— Que vous importe, si la vôtre a toujours dirigé votre plume?

Ils entrèrent dans le cabinet de travail du docteur; quand ils furent assis, celui-ci regarda profondément le jeune homme:

— D'abord, lui demanda-t-il, êtes-vous entièrement satisfait de tout ce que vous avez écrit?

— J'ai du moins fait tout ce que j'ai pu pour cela.

— Votre sujet était plus sérieux peut-être que vous ne l'aviez supposé; la femme est de mode en ce moment parmi les gens de lettres; chacun veut la peindre, l'orner, la décorer à sa manière, ou la barbouiller de noir, ce qui ne lui va pas plus mal que les enluminures au milieu desquelles on nous la représente sans cesse. Les uns l'exaltent jusqu'à la déifier, et en font une espèce de statuette de cire, ou de cristal, que le moindre choc peut briser, que la moindre chaleur peut amollir, et qu'il faut, par conséquent, conserver avec soin sous un globe de verre, ou sur un lit de mousse toujours fraîche. Les autres en font une machine propre à faire des enfants, rien de plus; ceux-là ne sont pas plus

insensés que les premiers. D'autres enfin proclament à son de trompe l'abolition de l'esclavage féminin, crient de toutes leurs forces à l'émancipation, et formeraient volontiers un bataillon de hussardes qui serait sans contredit le plus beau de notre armée, sinon le plus discipliné. Vous n'êtes tombé, je dois l'avouer, ni dans l'un, ni dans l'autre de ces extrêmes; votre livre fait bien la femme ce qu'elle doit être : la compagne intelligente, éclairée et active de l'homme; mais il pèche par l'hésitation. Vous n'êtes pas convaincu de ce que vous écrivez, ou vous avez peur de le dire.

Un sourire bienveillant rendait plus douce la franchise du docteur. Charles allait répondre lorsqu'on frappa. C'était Noémi, rayonnante et malicieuse, sa jolie tête passée à travers la porte entr'ouverte.

— Je vous dérange? demanda-t-elle.

— Nullement. Entrez donc.

— C'est que ma pauvre Juliette est malade; et...

— Et il faut que j'aille la voir? interrompit le médecin.

— Non : ma science vaut bien la vôtre pour la guérir. Mais je lui ai promis quelques livres intéressants et j'ai recours à vous, docteur, pour remplir ma promesse.

— Est-ce que mademoiselle Lambert s'occupe de médecine? demanda Charles en riant.

— Non, monsieur le railleur; mais le docteur a une bibliothèque complète à l'usage des jeunes filles, des enfants et de tous ses malades en convalescence. Vous connaissez Juliette, docteur, choisissez-moi quelque chose qui lui convienne.

— On vient de me rapporter ces quelques volumes; ils

ont beaucoup intéressé une de mes jeunes malades; prenez-les, là-bas, sur cette table, et emportez-les s'ils vous font plaisir.

La jeune fille les prit sans même les regarder: ce n'était qu'un prétexte pour retourner auprès de son amie.

— Merci, docteur.

Quand elle fut sortie :

— Où en sont les jolis projets de votre sœur?

— Je n'en sais vraiment rien. Noémi prétend que j'ai inspiré à sa compagne une affection subite, et elle en donne pour preuve sa vocation inattendue pour le cloître, qu'elle considère comme fort peu sérieuse du reste.

— Ceci pourrait bien être assez juste.

— Si j'étais vaniteux, je l'accepterais.

— Est-ce que ce mariage vous sourit?

— Ni plus ni moins qu'un autre.

— Mademoiselle Lambert est dans une belle position de ortune.

— Oui; et la fortune en ménage ne nuit pas au bonheur; 'iche, on peut faire beaucoup plus pour sa femme.

— Vous ne voulez pas cependant que la fortune lui aide n quoi que ce soit à trouver un mari; vous vous prononez avec force contre les mariages d'argent ?

— Aussi n'épouserai-je mademoiselle Lambert qu'aunt qu'elle me plaira et que je ne lui déplairai point.

— Comment vous arrangerez-vous de sa dévotion?

— Noémi assure que l'amour en viendra bien à bout. u reste, un peu de religion ne nuit pas à une jeune femme; ne voudrais pas non plus que la mienne se donnât en ectacle et se posât en athlète vis-à-vis le préjugé. Le

monde juge mal les femmes esprits forts, souvent à tort, j'en conviens; mais la calomnie est une souffrance pour les âmes délicates et sensibles; j'aimerais l'épargner à ma femme.

Le docteur sourit avec malice.

— Et à vous par contre-coup. Voulez-vous que je vous dise ma pensée?

— Je vous en prie, docteur.

— Vous auriez dû attendre dix ans pour écrire votre livre sur l'émancipation de la femme.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous vous êtes laissé entraîner par une idée nouvelle, mais sans conviction; parce que vous êtes trop attaché au préjugé pour vous élever contre lui; parce que vous n'auriez pas le courage de l'exemple; parce que dire est bien, mais faire est beaucoup mieux; parce qu'enfin le premier sans le second est plus dangereux qu'utile, dangereux surtout pour vous-même.

On appela le docteur pour un cas pressé; il ne put ce jour-là s'expliquer davantage.

IX

Dès qu'elle eut déposé dans la chambre de Juliette les livres du docteur Masson, Noémi se retira, ne voulant pas, disait-elle, troubler la retraite de sa compagne.

Mademoiselle Lambert était involontairement, mais sérieusement froissée; le vide se faisait autour d'elle sans

qu'elle l'eût demandé; l'isolement qu'elle n'avait pas prévu lui serrait le cœur; elle remerciait Dieu de lui faciliter ainsi le renoncement, et le renoncement facile était pour elle sans charmes; elle voulait bien sacrifier ses affections, mais pour cela il fallait être aimée; elle voulait des émotions, douloureuses ou non; le vide de l'âme était pour elle pire que la mort, c'était le néant. Elle ne savait pas, comme Noémi, chercher au dehors ce que lui refusait l'intérieur; s'attacher à des riens pour en faire quelque chose.

On ne lui avait pas appris à s'occuper. L'ennui, il faut bien l'appeler par son nom, l'ennui la torturait; car, l'enthousiasme passé, il ne lui restait plus rien à penser, plus rien à faire.

Elle ouvrit ses tiroirs, en tira quelques chiffons, quelques bijoux; la vue de ces frivolités lui rendit un instant le courage, car elles lui inspirèrent un regret, si léger qu'il fût.

— Allons, dit-elle avec un soupir qu'elle laissa échapper parce que personne ne pouvait l'entendre, distribuons ces souvenirs à mes compagnes; elles ne m'oublieront pas.

La pieuse enfant ne songea point que cette peur de l'oubli était encore un attachement à la créature.

Noémi de Villers eut en partage le plus beau bracelet de Juliette; elle obtint aussi plus qu'un soupir : une larme tomba sur le petit papier où son amie écrivit son nom.

Que de pensées, que d'illusions, que de secrets renfermait cette larme! S'adressait-elle à Noémi seulement? N'était-ce pas aussi à son frère. Non que mademoiselle Lambert l'eût aimé, mais parce qu'il personnifiait tous les

rêves inavoués de la jeune fille : un mariage convenable avec un homme accompli, les joies du monde, la vie de Paris, les plaisirs, les succès peut-être, car elle sentait sa valeur; l'orgueilleuse joie de ses parents, le bonheur de leur vieillesse, les douceurs de la famille, et peut-être aussi les ravissements de l'amour; toutes ces choses inconnues passaient devant la jeune fille dans un mirage lointain qui lui montrait l'avenir, et qu'elle s'obstinait à regarder dans le passé.

C'est qu'après le mirage de lumière apparaissait à la fanatique enfant le mirage de ténèbres: le danger, la tentation, l'enfer.

Et puis, l'avenir se déroulait sans un point noir, c'est pourquoi elle le repoussait; sûre de souffrir dans le monde, elle eût accepté le monde et la vie ordinaire. Il est des natures chez lesquelles la puissance de jouir ne se développe que par la souffrance, l'énergie que par le combat; je dirai plus, la vertu que par la passion.

Juliette était de celles-là: elle ne jouissait de rien, parce qu'elle n'avait pas souffert; sa force, qui pouvait prendre en certaines circonstances la vigueur énergique de l'audace, devenait de la fatigue par l'inertie. Ignorante d'esprit, jeune par le développement des sens, elle ne pouvait savoir ce qu'est la vertu.

C'est que l'homme vertueux est loin d'être celui qui ne sent pas. La vertu, c'est la souffrance, c'est la lutte, c'est le combat; il y a la vertu qui triomphe et la vertu qui succombe; mais celle-là même est encore vertu, si dans la chute elle reste dévouée, si le repentir qui la suit n'est pas stérile, si l'abnégation la purifie par l'amour, non l'amour

d'un seul ou de quelques-uns ; mais l'amour de l'humanité entière, baptême capable de laver toutes les tâches, d'effacer tous les remords, de combattre toutes les passions, de régénérer un monde.

Ah ! si Juliette eût connu alors cet amour qui enfante le bien sans s'inquiéter de la douleur, elle ne se serait pas renfermée dans un renoncement inutile à tous, fatal à elle-même, douloureux à ceux qui l'aimaient.

Elle avait à peine achevé sa petite distribution de souvenirs, que son regard tomba sur les livres apportés par Noémi. Elle s'assit et en lut les titres.

Les deux premiers furent rejetés avec indifférence ; le troisième parut l'étonner.

— Qu'est-ce donc que cela ? fit-elle tout haut. Voilà un bizarre sujet : *l'Émancipation de la femme*. Oh ! ce doit être un mauvais livre.

Elle le referma.

— Comment le docteur Masson a-t-il pu m'envoyer un mauvais livre ? Non, cela n'est pas possible ; c'est une méchante pensée que j'ai eue là, je la regrette.

Pour se prouver à elle-même sans doute la réalité de ses regrets, mademoiselle Lambert rouvrit le volume au hasard ; elle y lut cette phrase :

« *Quelque chose qu'il lui arrive, quelque chose qu'elle* « *fasse, la femme n'a d'autre chemin à suivre pour arriver au bonheur que celui de la vertu.* »

— Ah ! comme je m'étais trompée !.. ce livre est très-moral. Et moi qui accusais déjà ce pauvre docteur.

On vint prévenir Juliette que le dîner était servi ; elle descendit un peu moins triste, se promettant de lire pen-

dant sa veille le livre moral du docteur. M. et madame Lambert, heureux de voir leur fille plus gaie, plus naturelle que les jours précédents, s'abandonnèrent à l'espérance donnée par Noémi quelques heures plus tôt.

La vérité est que Juliette se sentait contente de savoir à quoi employer son temps. Elle redoutait des heures pareilles à celles qu'elle venait de passer; et, dès qu'elle fut seule dans sa chambre, elle prit le livre.

Combien de temps dura sa lecture? C'était un simple volume in-octavo, et pourtant le jour vint sans que la jeune fille l'eût quitté, sans qu'elle en eût levé les yeux.

Mademoiselle Lambert ne vit, ni sa lampe qui s'éteignait en jetant dans sa petite chambre son asphyxiante odeur d'huile, ni les premiers rayons du soleil répandant à flots autour d'elle leurs couleurs rose et or, emblèmes de joie et de jeunesse. Elle était bien loin du monde et de toutes choses; elle venait de lire des vérités si nouvelles, si inattendues, que son esprit en restait frappé de vertige, comme les yeux de celui qui a vécu longtemps dans les ténèbres et qui se trouve tout à coup transporté au grand jour. Des flots trop ardents de lumière rendaient plus complet encore l'aveuglement de son âme; elle avait vu s'ouvrir des horizons infinis, mais ils lui semblaient entourés d'un brouillard impénétrable, parce que son regard se fermait à l'éclat des rayons qu'ils réfléchissaient.

D'abord effrayée de l'entraînement qu'elle subissait, Juliette voulut s'y soustraire en fermant le livre fascinateur; mais il n'était plus temps. Sa curiosité était éveillée, sa foi atteinte, son raisonnement évoqué par des questions d'une haute sagesse, sa doctrine attaquée par des pro-

blèmes qu'elle voulait résoudre à tout prix. Car le doute la torturait déjà de ses ricanements moqueurs, et ce qu'elle craignait le plus au monde, c'était le doute. Or, pour distinguer le vrai du faux, l'erreur de la vérité, il fallait aller jusqu'au bout. C'est ce que fit Juliette une fois d'abord, puis deux, puis trois. Mais, hélas! peine perdue, persévérance inutile; elle doutait encore.

La cloche de la messe la surprit à sept heures du matin, et la rappela à elle-même. Elle laissa tomber le livre tentateur; le bruit qu'il fit en roulant sur le parquet lui sembla un ricanement de l'enfer.

— Oh! le démon, dit-elle; c'est le démon!

L'église ne calma point sa fièvre; elle n'y put prier. Le livre fatal s'était bien gravé dans son esprit, gravé de manière à ne pouvoir plus s'en effacer. Trois pensées surtout lui apparaissaient dans leur noble simplicité, leur vérité incontestable, leur invincible dignité:

« 1° *La femme est l'égale de l'homme; qu'elle se dé-*
« *barrasse de la chaîne impure que rivent autour d'elle*
« *la coquetterie et la dévotion, elle le mènera à l'égalité*
« *universelle par le chemin de la vertu.* »

— La vertu ne serait donc pas la dévotion? se demandait Juliette.

2° « *Le travail est la première condition de l'existence;*
« *la femme inactive est un membre inutile dans la so-*
« *ciété; toute chose inutile est méprisable; le superflu*
« *doit être le bien de tous.* »

— Je n'ai jamais rien fait, moi, se dit Juliette, et j'ai joui sans les avoir mértiées de toutes les douceurs de la vie.

Et après avoir cru toucher à la perfection, elle tombait

dans l'excès contraire et se jugeait indigne de vivre.

3° « *La prière est un acte stérile, n'étant pas directe-*
« *ment utile à l'humanité. Vous qui priez, dévouez-vous ;*
« *donnez à vos frères le temps que vous consacrez à Dieu,*
« *il n'en sera pas jaloux. Le plus saint des hommes*
« *est celui qui s'oublie le plus pour le bien de tous.* »

— C'est vrai, c'est bien vrai, disait la conscience de mademoiselle Lambert. Se retirer du monde pour sauver son âme, c'est encore de l'égoïsme. Celui qui s'oublie ne songe ni au châtiment ni à la récompense ; répandre le bonheur autour de soi, instruire ceux qui ignorent, consoler ceux qui souffrent ; c'est là qu'est le bien, c'est là qu'est le devoir ; et c'est au milieu du monde qu'on doit trouver à le faire.

Si tout le livre eût été écrit dans ce sens, la victoire était complète ; l'amour de l'humanité avait vaincu l'amour égoïste ; la jeune fille n'hésitait pas ; elle acceptait franchement une mission nouvelle pour laquelle sa vertu n'avait pas besoin de descendre du piédestal de son orgueil. Mais à côté de ces grandes vérités, on sentait poindre le doute de celui qui les avait écrites ; une pensée juste était dénaturée par une réticence craintive ; une affirmation courageuse manquait de preuves. L'auteur avait été inspiré par un sentiment de justice, mais il avait eu peur de son propre jugement ; il avait reculé devant la responsabilité d'un devoir consciencieusement accompli. Ce livre renfermait une semence précieuse, mais jetée pêle-mêle avec de mauvaises herbes qui devait l'étouffer à sa naissance. Il pouvait donner l'idée première, jeter le germe ; il ne devait ni produire, ni convaincre.

Cette lecture où l'on trouvait tant de bonnes choses mal définies, tant de belles pensées mal rendues, devenait pour Juliette plus dangereux que n'importe quel mauvais livre. C'est que mademoiselle Lambert, par suite d'une fausse éducation première, avait, il faut bien le dire, plus d'imagination que de jugement, plus d'exaltation que de force réelle; et ces natures enthousiastes sont incapables de suivre un droit chemin s'il ne leur est démontré de la manière la plus positive.

Que faire? La jeune fille croyait apercevoir la vertu au bout de deux chemins parfaitement opposés. Lequel choisir? Ses instincts la poussaient vers l'un, ses principes la retenaient dans l'autre; elle sentait que là nul ne pouvait la conseiller, qu'elle devrait se diriger elle-même.

Peut-être un sentiment d'orgueil, la pensée du libre arbitre la tira-t-elle d'une perplexité douloureuse. Pour la première fois, elle sentit que l'obéissance, pas plus que l'humilité chrétienne, n'est une vertu; elle comprit que la volonté est une puissance chez l'homme, qu'il ne peut rien sans elle, qu'il est le maître absolu de ses bonnes et de ses mauvaises actions, qu'il doit compte à tous de ses actes à cause de l'exemple, mais à lui seul de ses pensées.

Le choc était rude. S'il eût été complet, elle s'en serait relevée avec énergie; il ne fit que l'étourdir, elle en demeura longtemps vacillante et faible.

Au retour de la messe, Juliette était si pâle que ses parents s'en effrayèrent; elle se jeta épuisée sur son lit, où Noémi la trouva quelques instants plus tard.

— Tu souffres, Juliette?

— Oui; de la tête.

— Il me semble que tu as de la fièvre.

— Je le crois anssi.

— Si je faisais appeler le docteur Masson ?

Juliette ne répondit plus; une heure plus tard le médecin était assis auprès d'elle et étudiait son visage avec anxiété. M. et madame Lambert, debout, en face de lui, l'interrogeaient du regard. De vives couleurs avaient succédé à la pâleur de la jeune fille; ses yeux étaient brillants de fièvre, son sourire avait une expression étrange. M. Masson, habitué à soigner les âmes aussi bien, mieux peut-être que les corps, vit qu'il s'était passé chez la jeune fille quelque chose d'extraordinaire, mais il sentit en même temps qu'elle voulait garder son secret. Il se contenta donc de formuler une insignifiante ordonnance. Pendant qu'il l'écrivait, Juliette suivait sa main avec un sourire ironique, un regard ardent qu'il surprit.

La journée fut mauvaise. La malade eut des assoupissements, des rêves qui ressemblaient au délire; le docteur était inquiet, Noémi ne riait plus, madame Lambert promettait à Dieu de ne pas contrarier la vocation de sa fille s'il la laissait vivre; le silence de M. Lambert ressemblait à la résignation, c'était le désespoir.

On en fut quitte cependant pour une inquiétude de deux jours; le troisième, Juliette eut un long entretien avec le docteur, qui la raisonna doucement sur sa prétendue vocation religieuse; elle l'écouta sans lui faire d'opposition. Ce qui étonna tout le monde, c'est qu'elle ne demanda point le prêtre. Le soir, elle s'endormit plus calme; la fièvre la quittait peu à peu.

Son père et sa mère passaient la nuit auprès d'elle, ma-

dame Lambert jusque vers le matin, et M. Lambert pendant que sa femme se reposait toute la matinée.

Le jour commençait à poindre quand Juliette s'éveilla; reposée par un sommeil calme, elle se souleva sur son oreiller et vit son père assis dans un grand fauteuil en face de son lit. Le pauvre vieillard, fatigué d'insomnie, partageait le repos de son enfant. Les idées de la jeune fille étaient au reveil saines et calmes; elle considérait son père avec attendrissement; il lui semblait vieilli en quelques jours comme il n'avait pas vieilli depuis longtemps. Son cœur se serra à la pensée qu'elle était cause de cette douleur si profonde, et pourtant exempte de plainte et de murmure; deux larmes glissèrent en silence sur ses joues; le vieillard en eut l'instinct, ses yeux s'ouvrirent. Effrayé de l'émotion de sa fille, assise sur son lit, les bras tendus vers lui, il se leva.

— Mon Dieu! dit-il avec regret, j'ai dormi!

Juliette l'attira à elle.

— Comme je t'ai fait souffrir, mon père! Pardonne-moi.

Les sanglots qui oppressaient sa poitrine en sortirent.

— Non, mon enfant, répondit le vieillard.

Mais il ne put continuer. Le père et la fille confondirent leurs larmes; pour la première fois, peut-être, leurs âmes se comprirent et se connurent.

Juliette couvrait de baisers cette tête blanche que la veille elle voulait abandonner.

— Oh! mon enfant! ma fille chérie! murmurait l'ex-marchand, que le bonheur trouvait sans force, c'est trop de joie de te voir ainsi guérie!.. Mais je deviendrais fou de bonheur si tu voulais me promettre...

Juliette retint par un baiser le reste de la phrase sur les lèvres de son père. Elle avait compris.

— Je te le promets, dit-elle.

X

Tout était joie dans la maison Lambert; tout était bruit dans la petite ville de Pondeveaux : le mariage de M. Charles de Villers avec mademoiselle Juliette Lambert occupait toutes les cervelles et faisait marcher toutes les langues.

Comment donc s'était opéré tant de changement?

Un soir, Noémi était entrée chez Juliette :

— As-tu lu les livres du docteur Masson?

-- Non; ils sont encore où tu les as posés, je crois.

— Montre-les-moi donc.

— Les voici.

— Tu es sûre que je ne t'ai apporté que cela?

— Sans doute.

Juliette ne put s'empêcher de rougir à ce premier mensonge.

— Je les lui renverrai aujourd'hui, dit-elle.

— Figure-toi, reprit Noémi, que ce pauvre docteur a égaré un livre qui appartient à mon frère.

Juliette ramassa par terre une épingle.

— Et ton frère y tenait beaucoup à ce livre? Est-ce qu'il en serait l'auteur?

— Non; mais c'est l'œuvre d'un de ses amis intimes.

M. Masson, ne pouvant s'expliquer la disparition d'un livre dans son cabinet, a trouvé tout simple de m'en accuser.

Cette fois, ce fut son mouchoir que Juliette laissa tomber et ramassa lentement.

Noémi partie, mademoiselle Lambert se reprocha bien un peu d'avoir menti; mais ce livre était devenu son évangile, son guide, sa force; elle ne voulait, elle ne pouvait plus s'en séparer. Et puis, le rendre, c'était dévoiler le secret de sa conduite, de son inconstance; elle était trop fière pour le vouloir.

Chacun expliquait à sa manière son changement de résolution. Noémi l'attribuait à son adroite tactique, le docteur à ses conseils, l'ex-marchand et sa femme à leurs prières.

Et cependant, tout cela se serait brisé contre le faux raisonnement de la jeune fille, si un hasard, heureux ou non, ne lui avait jeté sous les yeux un livre, bon ou mauvais, nous le verrons plus tard.

Il s'en fallait de peu que M. Charles de Villers, aux insinuations de sa charmante sœur, ne fût persuadé que l'amour seul avait soufflé sur la vocation de mademoiselle Lambert.

— Elle t'aime, j'en suis sûre cette fois, lui avait dit un soir Noémi.

— D'où vient ta conviction ?

— Hier, tu parlais avec le docteur contre la dévotion exagérée des femmes, leurs superstitions, leur étroitesse d'esprit, Juliette vous écoutait...

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

— Ce matin, on ne voit dans sa chambre ni reliques, ni bénitier, ni chapelets... Eh bien, à ton tour, réponds : qu'est-ce que cela prouve ?

Ne sachant pas que la conversion de mademoiselle Lambert aux idées nouvelles appartînt au hasard, M. Charles de Villers fut excusable de l'attribuer à ses vingt-cinq ans et à ses charmes physiques et moraux.

L'homme le moins fat en eût fait autant à sa place.

A force de relire son petit volume, Juliette eut le désir d'en connaître l'auteur ; il était signé Stéphen***. Stéphen devint le nom masculin des prédilections de Juliette. Rencontrer M. Stéphen, le voir une fois seulement, l'entendre parler, ne fût-ce qu'un instant, tel fut bientôt le désir qui tourmenta mademoiselle Lambert. Mais Noémi ne lui a-t-elle pas dit que cet homme est l'ami de son frère ? Qu'il est heureux M. Charles d'avoir pour ami M. Stéphen ! On pourrait par lui obtenir des détails sur la vie de ce *grand homme*... Oui... mais les demander serait trahir le secret qu'on veut garder... et puis avouer le mensonge par lequel on a nié la possession du livre ; c'est donc impossible. Quel malheur !

Rien n'est impossible à qui sait vouloir ; le livre l'affirme, c'est donc une vérité. Un soir, Juliette dit à Noémi :

— Puisque tes parents et les miens consentent à mon union avec ton frère, je me marierai..... mais...

— Dis donc vite, fit Noémi au comble de ses vœux.

— Nous nous marierons le matin, sans fête, sans bruit, et nous partirons immédiatement pour Paris.

Un mois plus tard, mademoiselle Lambert avait nom madame la baronne de Villers, et s'arrachait des bras de ses parents en pleurs pour suivre son mari sur la route de la capitale.

— C'est égal, disait ce jour-là le cousin bonnetier, une

noce comme ça ne porte pas bonheur; ça ressemble à un enterrement.

— Vous ne pensiez pourtant pas que ça finirait ainsi, cousin? répondait madame Lambert, consolée par la vanité.

— Bah! on épouse la femme qui a l'air demoiselle et possède 200,000 francs de dot; mais on est honteux de la famille, et l'on se sauve d'elle le plus vite possible.

— C'est ma Juliette qui a voulu se marier et partir ainsi; elle a eu raison, c'est plus moral et de meilleur ton.

— Eh bien! votre Juliette n'aurait pas eu de ces idées-là si vous l'aviez mariée à mon Antoine, qui aura pour le moins autant d'écus que vous autres. Et à l'heure qu'il est, au lieu de rentrer chez soi et de pleurnicher, on dînerait, on danserait, on rirait, ma foi; et les épousés ne s'en trouveraient pas plus mal.

— Juliette, marchande bonnetière! est-ce que vous rêvez, mon pauvre cousin? Est-ce que notre fille était faite pour passer sa vie derrière un comptoir?.. ah! Jésus! quel meurtre! je serais morte plutôt que de la sacrifier ainsi!...

Le cousin haussa les épaules; madame Lambert se retourna vers son mari, morne et accablé dans son fauteuil.

— Monsieur Lambert, dit-elle avec une majestueuse emphase, ne vous laissez pas aller ainsi à une douleur indigne de votre sexe et de votre caractère. Nous irons avant peu rejoindre à Paris madame la baronne Juliette de Villers.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le salon est simple, mais d'un goût parfait ; le meuble de velours grenat, les tentures pareilles, ont des reflets sombres que n'égayent pas les bronzes remarquablement beaux cependant qui ornent la cheminée. On ne voit d'autre peinture que deux tableaux de notre premier peintre féminin Rosa Bonheur; le bruit des pas s'éteint dans d'épais tapis d'Aubusson ; un silence complet règne dans cette pièce, où un ordre trop parfait peut-être rappelle celui de la petite chambre bleue de Juliette Lambert à Pondevaux.

La jeune fille d'alors, aujourd'hui jeune femme, est assise devant un guéridon sur lequel sont ouverts trois ou quatre livres, dans lesquels elle puise tour à tour. L'étude ne semble pas cependant l'absorber tout entière ; parfois un triste sourire erre sur ses lèvres ; elle demeure pensive et rêveuse.

— Ah ! pardon ; je vous dérange, dit son mari en entrant, et s'asseyant pourtant auprès d'elle. Que lisiez-vous donc avec tant d'attention ?

— L'histoire des anciennes républiques. J'ai un si grand

désir d'arriver des connaissances comme les vôtres !

— A quoi bon, chère Juliette ? n'avez-vous pas assez de charmes déjà, pour ne point vous fatiguer à acquérir de nouveaux talents ?

En disant cela, le jeune homme prit la main de sa femme.

— Vous êtes un flatteur, monsieur, répondit celle-ci en souriant ; mais je sais bien, moi, que je suis loin d'être à votre hauteur par le savoir et l'intelligence ; et j'ai la prétention d'y arriver.

— Parlez-vous sérieusement, Juliette ?

— Très-sérieusement.

— Et à quoi vous serviront, bon Dieu ! des études sérieuses d'histoire, de philosophie ou de mathématiques ?

— A devenir votre égale.

— En vérité, chère enfant, vous êtes trop modeste. En quoi un peu de science me rend-elle supérieur à vous ? n'avez-vous pas plus de talents, d'esprit, de grâces que je n'ai de savoir ?

— Les grâces et l'esprit sont des qualités mondaines ; je veux en acquérir de plus solides.

— Vous êtes la seule femme qui raisonnniez ainsi.

— Et, comme tous les hommes, vous trouvez que je raisonne mal, parce que vous avez intérêt à laisser votre femme au-dessous de vous pour la dominer.

Charles haussa les épaules ; Juliette se mordit les lèvres.

— Vous feriez mieux, ce me semble, de vous occuper de quelque lecture amusante qui vous rendrait l'esprit plus gai.

— Ce qui serait avantageux en ce sens que je pourrais vous amuser.

— Ou, si vous le préférez, de ces petits travaux dans lesquels la femme excelle.

— Travaux inutiles qui nuisent aux travaux sérieux.

— Mais, encore une fois, qu'avez-vous besoin de travailler sérieusement ?

Juliette changea la conversation.

— J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère.

— Je venais ici vous faire la même communication.

Charles tira une lettre de sa poche.

— Lisez.

— C'est inutile. Vos parents se portent-ils bien ?

— Oui, répondit le jeune homme froissé, et ma mère me demande si vous êtes toujours la pieuse et sainte enfant, l'ange qui doit veiller sur moi au milieu des dangers de Paris.

— Vous lui répondrez affirmativement, dit Juliette qui cacha sa rougeur dans un éclat de rire.

Il y eut un silence pénible pour tous les deux ; Charles le rompit le premier.

— Et vos parents, Juliette, commencent-ils à se consoler de votre absence ?

— Ma mère demande que j'aille la voir bientôt.

— Eh bien, si vous le désirez...

— Vous m'en donnerez la permission ? demanda Juliette avec un peu d'ironie.

— Pourquoi vous refuserais-je une chose raisonnable et possible ?

— Je ne vous la demande pas, répondit sèchement la jeune femme.

Tous les deux gardèrent encore une fois le silence ;

Charles se promenait agité dans le salon ; Juliette était calme... en apparence. Tantôt, elle prenait un livre et faisait semblant d'y jeter les yeux ; tantôt elle examinait une gravure ; mais l'on sentait ses mouvements gênés, sa pensée anxieuse. Tout à coup, elle se prit à chanter doucement une triste romance, souvenir d'exilé qui regrette le pays natal ; elle s'approcha lentement du piano et s'accompagna, non en artiste de génie, comme eût fait Noémi sans doute ; mais avec sentiment, avec âme, et bientôt avec une émotion qui attira l'attention de son mari. Il s'arrêta derrière sa femme et demeura en silence à la regarder, à l'écouter. Juliette souffrait, car sa voix était faible, émue ; un léger tremblement ajoutait à l'expression de tristesse de son accent, aux douloureuses paroles de sa ballade, dont on entendit à peine les dernières paroles, noyées dans des larmes qui ne voulaient pas couler.

Charles de Villers, troublé lui-même par cette émotion profonde dont il ne comprenait pas le motif, s'agenouilla devant sa femme, entoura sa taille de ses deux bras serrés et laissa tomber sa tête sur le sein de Juliette.

— Pourquoi, dit-il, ne veux-tu pas m'aimer ?

Un naïf étonnement se peignit sur le visage de la jeune femme.

— Qui peut vous faire croire cela, Charles ? demanda-t-elle.

M. de Villers regretta aussitôt le doute qu'il avait exprimé.

— C'est vrai, reprit-il, je suis un fou ; pardonne-moi. Est-ce que mon affection me donnerait tant de bonheur si je n'étais certain de la tienne ?

Il attira Juliette auprès de lui, et lui dit de douces choses auquelles elle répondit dans toute la sincérité de son âme. Ce fut comme une recrudescence de la lune de miel. Mais ce qu'on appelle en général lune de miel avait-il existé pour nos deux jeunes gens? Connaissaient-ils ces premières joies enivrantes de l'hyménée, souvenir consolant, poésie aux ailes d'ange qui plane sur les douleurs et les désillusions de la vie comme un phare protecteur à travers le prisme des larmes, et se retrouve, aux jours de calme, éclairant le retour comme il a éclairé le départ? Non; Charles et Juliette n'avaient pas de ces souvenirs pour les défendre contre leurs défauts réciproques; l'un s'était marié, malgré ses déclamations contre le mariage d'argent, avec deux cent mille francs. Il est vrai qu'il prenait cette dot dans la main d'une jeune et charmante femme qu'il eût été difficile de ne pas aimer; mais pour la main vide, il eût hésité sans doute à engager ses vingt-cinq ans, dont il n'était point las encore.

Juliette avait eu, elle, deux motifs pour se marier : le premier était la recherche de M. Stéphen, l'auteur du livre sur l'émancipation de la femme; le deuxième, le désir de quitter sa petite ville où elle s'était fait une réputation de sainte, et où, par conséquent, la méchanceté aidant, sa nouvelle foi l'eût fait passer pour une girouette. Il est vrai aussi qu'un mari dans la personne de Charles de Villers n'était pas chose par trop désagréable; le cœur de mademoiselle Lambert pouvait battre pour lui sans trop d'efforts. Seulement, les idées de la jeune fille sur le mariage se trouvaient d'autant plus exagérées qu'elles étaient neuves; et la crainte de trouver un maître dans son mari lui faisait

voir des actes d'autorité dans le moindre désir exprimé par celui-ci avec une apparence de volonté. Elle se raidissait donc contre toute pensée de soumission, comme elle s'était raidie autrefois contre sa volonté propre; pour éviter l'esclavage dans son intérieur, elle s'y faisait despote, son orgueil était absolu comme s'il eût voulu se venger d'avoir longtemps paru humble. Sensible, elle refoulait ses larmes; enthousiaste, elle se couvrait d'un masque de froideur; confiante, elle se sentait fière de garder ses secrets; portée à suivre son premier mouvement qui venait toujours du cœur, elle s'arrêtait pour penser au moment d'agir. Alors même que parfois son âme débordait de courroux, alors surtout que la colère gonflait son cœur, sa voix restait calme et son visage impassible.

Des sentiments ainsi comprimés sans cesse, des pensées constamment refoulées par un esprit tendu sans relâche, des efforts continuels pour paraître ce qu'elle n'était pas, devaient amener peu à peu cette nature déjà en lutte avec elle-même au paroxysme de l'exaltation.

Au milieu de tout cela, madame la baronne de Villers rêvait la perfection, rêve tout catholique auquel son orgueil n'avait pu renoncer, résultat inévitable de son éducation première, que le combat entretenait sans lui ouvrir d'issue parce qu'elle y marchait sans lumière. Ambitieuse aussi de toutes les supériorités, elle consacrait à l'étude presque tous ses loisirs; son mari l'y arrachait avec peine pour la conduire au spectacle ou en soirée.

Mais à force de se contraindre, elle souffrait; à force de souffrir, son imagination prenait des couleurs sombres, son esprit devenait railleur, sa conversation ironique, son

cœur, oui son cœur sceptique. Elle doutait du beau et du bien; elle doutait de l'amour et de toutes les affections qu'elle avait rêvées; elle se demandait si le mal n'est pas une conséquence naturelle de notre organisation, la vertu un rêve, une poésie vide de sens, la conscience une aberration; elle tombait dans le découragement comme aux jours de sa foi chrétienne.

M. Stéphen n'avait pas été plus puissant que son confesseur à lui donner la paix de l'âme. M. Stéphen était donc, lui aussi, dans l'erreur? Non. C'est qu'elle ne l'a pas compris; son intelligence n'est pas à la hauteur de ces grandes conceptions; elle trouvera l'auteur du livre et lui demandera la lumière qui lui manque encore. Mais en attendant elle met en pratique sa théorie, et la paix de son ménage n'en va guère mieux que la paix de son âme.

M. Charles de Villers ne partage pas tout à fait les idées de sa femme sur l'émancipation; il voudrait qu'elle allât au moins à la messe le dimanche, habitude dont on a si bien bercé son enfance qu'il la juge, sinon indispensable, du moins louable.

— Si c'est bien, pourquoi n'y allez-vous pas? lui demande Juliette.

Question assez embarrassante, même pour un journaliste. De là discussion ironique d'une part, violente de l'autre, dans laquelle chacun exagère sa manière de voir et de penser, au lieu de se faire quelque légère et mutuelle concession au moyen de laquelle tous les deux pourraient s'entendre.

Toutes les discussions morales, phylosophiques, religieuses ou politiques ont cela de remarquable, qu'elles

laissent chacun des adversaires plus convaincu de la justice de sa cause; il en fut ainsi pour Charles et Juliette : tous les deux, voulant avoir raison, dépassaient leur but. Ils le sentaient quand venait le temps de la réflexion; mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre le courage de la franchise.

Au milieu de cette agitation intérieure, M. et madame de Villers n'avaient pu vivre ensemble pendant plusieurs mois sans découvrir les qualités réelles, solides qui pouvaient les attacher sérieusement l'un à l'autre. Une secrète estime dont ils ne se firent point l'aveu était le lien qui pouvait les réunir. De plus, la beauté de Juliette, cette beauté intelligente, mystérieuse, intime, que Noémi avait si bien dépeinte s'était dévoilée aux yeux de son mari, et changé en passion son affection naissante; les changements incessants de cette physionomie, tantôt muette comme le marbre, tantôt ardente comme la flamme, tantôt douce et mélancolique comme la résignation, tantôt âpre et ironique comme le génie du mal, reflétant toutes les impressions d'une âme que dominait toujours cependant la vertu, irritaient le désir sans amoindrir l'estime, sans diminuer le sentiment. Il y avait des heures où Charles de Villers eût adoré sa femme; il y avait des instants où il croyait, où il voulait plutôt la haïr. Impertinent parfois dans une discussion, il se fût traîné à ses genoux pour implorer le pardon qu'on lui refusait. Tout cela n'était pas digne; Juliette en souffrait. Parfois maîtresse, parfois esclave, elle dépassait son but ou ne l'atteignait pas; le problème de l'égalité des sexes lui semblait chaque jour plus difficile à résoudre.

Où donc se cachait M. Stéphen?

Juliette l'avait cherché partout : dans le monde, dans la société intime de son mari, chez les libraires où elle avait vu annoncé le livre en question.

Mais l'ami de Charles n'avait point paru depuis son mariage, et les libraires qui vendaient le livre ignoraient l'adresse de l'auteur. Le désir de Juliette augmentait en raison des obstacles.

II

Madame Lambert avait demandé à sa fille quelques étoffes nouvelles pour robes : Juliette, sortie pour ces acquisitions, suivait toute pensive le boulevard des Italiens, lorsque son regard fut arrêté par une affiche énorme : *Émancipation de la femme, 2e édition*. Émue au delà de toute expression, madame de Villers chercha le nom de l'auteur, et son cœur battit à se rompre lorsqu'elle lut : Stéphen ***.

Elle était à la porte d'une librairie qu'elle n'avait pas visitée encore ; elle entra.

— Monsieur, demanda-t-elle à un jeune homme qui causait, debout dans le magasin, avec un homme d'un certain âge, ne pourriez-vous me donner l'adresse de l'éditeur du livre que vous annoncez ?

— C'est d'autant plus facile, madame, dit l'homme âgé, que ce livre s'imprime chez moi.

Un éclair de joie illumina le visage de Juliette.

— Alors, monsieur, vous connaissez l'auteur ?

— Sans doute, madame.

— Et vous pourriez...

Le reste devenait plus difficile à demander, Juliette hésita.

— Tout ce que je pourrai madame, pour vous être agréable, reprit l'éditeur avec bienveillance, je le ferai volontiers.

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple...

C'était si simple que Juliette rougissait de plus en plus; mais ne parlait pas. Elle comprit cependant le ridicule de son silence et dit tout à coup rapidement :

— Je désirerais connaître M. Stéphen... je voudrais le voir.

Les deux hommes échangèrent un regard, presque un sourire.

— Mon Dieu! madame, je suis désespéré; c'est peut-être la seule demande à laquelle je ne puisse répondre.

— Comment!...

— M. Stéphen désire garder l'incognito; j'ai engagé ma parole, je ne saurais y manquer.

— Je le comprends, monsieur, et vous prie d'excuser mon indiscrétion.

Juliette sortit, fâchée d'avoir tenté cette dernière épreuve, irritée contre M. Stéphen qui, en se cachant, en était la cause.

Elle ne s'aperçut pas que le jeune homme à qui elle s'était adressée d'abord la suivit jusqu'aux fabriques de Lyon, où elle entra et acheta des robes. Son choix se ressentit de son humeur, elle fut difficile et passa deux heures à ses acquisitions. Un garçon de magasin alla lui chercher un coupé, il en arrive deux; les stores du deuxième étaient parfaitement baissés, Juliette monta dans le premier, que l'autre suivit jusque chez elle.

L'irritation de la jeune femme était telle ce soir-là, qu'elle fut plusieurs fois sur le point de demander à son mari lui-même des détails sur ce mystérieux Stéphen, autrefois son ami, aujourd'hui un être introuvable. Mais une pensée l'arrêtait toujours : il devinera que j'ai lu le livre, se disait-elle.

M. de Villers alla au théâtre, sa femme se retira de bonne heure. Dans la soirée, on lui remit une lettre. Juliette s'étonna de l'écriture inconnue et jeta les yeux sur la signature. Un petit cri étouffé exprima son saisissement ; elle ne pouvait en croire ses yeux, elle n'osait lire :

Cette lettre était signée Stéphen ***.

Qui rendrait l'agitation de la jeune femme, les battements de son cœur, le trouble de tout son être à la lecture de la lettre suivante :

« Madame.

« Vous me connaissez, puisque vous me cherchez ; je n'ai donc pas besoin d'excuser ma démarche ; vous savez qu'elle n'a rien que d'honorable. Mon éditeur a regretté de ne pouvoir, pour vous, trahir mon secret ; mais il a compris, à la manière dont votre demande était faite, qu'il vous importe beaucoup de me connaître et m'a engagé à me dévoiler à vous seule.

« N'est-ce pas la providence qui m'a conduit chez lui ce matin ? ne le croyez-vous pas comme moi ?

« Un devoir impérieux m'ordonne de garder encore pendant quelque temps le secret de mon nom ; ce sera mon excuse auprès de vous. Ai-je besoin de réclamer votre indulgence ? ne devez-vous pas être bonne autant qu'intel-

ligente? Ceci n'est pas un compliment banal, croyez-le bien; ayant consacré ma vie à la défense de la femme, cet être opprimé, parce qu'il est faible et qu'on devrait adorer à genoux, j'ai contracté envers elle des obligations sérieuses et je me mets à votre disposition.

« Avez-vous, madame, quelque éclaircissement à me demander, quelque réflexion à me communiquer? Je suis prêt à vous donner toutes les explications possibles, plus prêt encore à recevoir la lumière de vos conseils. »

Suivait l'adresse de M. Stéphen.

Dire que Juliette fut enthousiasmée de sa lecture, serait peut-être de l'exagération. Flattée de cette démarche d'un homme qu'elle s'était plu à faire le plus grand des hommes, elle sentait cependant un malaise à la pensée d'aller chez lui ou de le recevoir secrètement chez elle. Après avoir joué son avenir par un mariage irréfléchi pour atteindre ce but, après s'être épuisée en recherches, en efforts, le but atteint, elle hésitait. Soupçonnait-elle l'auteur inconnu de mensonge ou de piége? l'idée ne lui en vint même pas. Mais sa lettre lui semblait bien loin de la hauteur du livre, la manière dont il s'y posait en défenseur de la femme froissait sa fierté au point que, sans le mystère dont il s'entourait, madame de Villers eût peut-être tout simplement brûlé la lettre sans y répondre. L'intervention de la providence lui semblait bien aussi une subtilité un peu étrange chez un homme aussi positif, aussi ennemi de toute superstition; mais portée malgré elle par son éducation religieuse aux croyances merveilleuses, elle se laissa bercer par celle-ci qui lui eût semblé condamnable chez un autre.

Le lendemain, un ami de Charles l'avait prié d'assister

à la première représentation d'une pièce dont il était l'auteur. Juliette devait accompagner son mari ; elle se promit d'être malade et écrivit à M. Stéphen qu'elle serait seule et l'attendrait toute la soirée.

Et ne vous hâtez pas de la condamner, vous qui ne voyez que l'acte sans tenir compte de la pensée ; le plus léger nuage n'ombra point l'âme de la jeune femme ; elle n'aurait pas écrit à un homme, mais à M. Stéphen, l'auteur d'un livre où l'on parle vertu, dévouement, fraternité, que risque-t-elle donc ? n'est-ce pas s'adresser à la vertu elle-même ?

III

Quand son mari fut parti, Juliette commença à trembler ; elle se promenait dans son salon, troublée, anxieuse ; regardait la pendule, rattachait les boucles de ses cheveux, ouvrait sans y lire le fameux volume, se rasseyait, se relevait encore, écoutait les bruits au dehors, les pas à l'intérieur et se sentait prendre de vertige à mesure que le moment suprême approchait.

Le moment suprême fut une simple visite d'homme du monde à femme du monde ; le dieu était tout bonnement le jeune homme auquel Juliette s'était adressée chez le libraire ; elle eut un moment de désappointement, car elle n'avait pas songé qu'une chose aussi simple pût être. Aussi la conversation entre le dieu et l'adorateur, le maître et le disciple, fut-elle d'abord froide et gênée. Si madame

de Villers n'avait pas cru écrire à un homme, elle sentait du moins à cette heure qu'elle était en tête-à-tête avec un homme, et que son mari aurait le droit de l'interroger s'il l'y surprenait.

Cependant, M. Stéphen parlait avec facilité, et même avec éloquence ; l'homme de la lettre s'effaçait peu à peu pour faire place à l'auteur du livre ; son visage était expressif, ses manières entraînantes ; la jeune femme subissait l'influence qu'ont les natures fortes sur les natures enthousiastes. Le livre fut ouvert, on discuta, on expliqua les passages faibles ; l'auteur mit le doigt le premier sur tous les défauts de son œuvre, condamna sévèrement sa propre hésitation, s'engagea à détruire cette deuxième édition et à ne la laisser reparaître qu'après correction complète. Avec une rare habileté, il sut faire croire à Juliette qu'elle seule venait de l'éclairer, de le persuader ; il demanda et il obtint la permission de revenir chercher des conseils qu'il eût été cruel de lui refuser ; il la pria enfin de garder son secret jusqu'au jour où il lui serait permis de le dévoiler.

La séance se termina par une invocation, un hymne exalté à la femme, à tout ce qu'elle a, et à tout ce qu'elle n'a pas, de beau et de bien. M. Stéphen avait la voix douce et grave à la fois, il s'exprimait avec élégance, il était beau, comment n'aurait-il pas convaincu une femme de dix-huit ans ?

En sortant, il baisa avec un respect peut-être mêlé de tendresse la main que lui tendait Juliette ; mais celle-ci, ne voyant encore en lui que l'auteur d'un livre de génie, n'y prit point garde.

Après son départ seulement, elle songea qu'elle eût pu lui parler de Charles, lui demander si vraiment tous les deux s'étaient connus, et comment dans ce cas s'était brisée leur intimité. Mais peu importait, puisque bientôt elle devait le revoir.

Madame de Villers se retira dans sa chambre, passa un peignoir de nuit et se prit à méditer sur les dogmes du livre réformateur. Charles rentra fort tard dans la nuit; elle veillait toujours.

— Je vois avec plaisir, dit-il, que votre indisposition n'a pas eu de suites, puisque vous êtes encore debout.

— C'est que votre absence commençait à m'inquiéter.

— Vraiment? vous êtes trop bonne, *chère amie.* Mais notre inquiétude était mutuelle alors...

— L'heure à laquelle vous rentrez me le prouve, interrompit Juliette avec ironie.

La pièce nouvelle avait réussi au delà des désirs de l'auteur, qui avait retenu ses amis au sortir du théâtre. On s'était amusé; et, il faut bien le dire, Charles de Villers, retombé tout à coup au milieu des étourdissements de sa vie de jeune homme, avait oublié l'heure. Il avait espéré que le grand air dissiperait les fumées de l'ivresse qui commençaient à obscurcir sa raison; mais loin de cela, la marche et le vent augmentèrent le vertige de son cerveau.

Aussi, en entrant chez sa femme, faisait-il de vains efforts pour reprendre son sang-froid; il perdait de plus en plus la conscience de ses actes et de ses paroles.

— Serais-tu jalouse, *mon ange?* demanda-t-il en prenant dans ses mains la tête de Juliette qui se jeta loin de lui.

Sûrement, il se croyait encore dans les coulisses du théâtre.

— Jalouse! dit Juliette avec un profond dédain. Jalouse d'une grisette ou d'une actrice peut-être... moi!.. Ah!.. monsieur, vous devriez au moins respecter votre femme.

— Je ne t'en fais pas un reproche, chère amie; je suis bien jaloux, moi.

— Et qui vous en donne le droit, je vous prie?

— Tiens... est-ce que je ne suis pas ton mari?.. On n'est jaloux que de ce qu'on aime, chantonna-t-il en se rapprochant de sa femme pour l'embrasser.

— Pour aimer, il faut d'abord estimer, dit Juliette qui commençait à soupçonner que son mari était ivre.

— Eh bien, je t'estime et je t'aime, moi!

— Eh bien, je ne vous aime pas, et je ne vous estime plus, moi, dit la jeune femme, s'abandonnant à la colère.

— Hein! fit Charles en cherchant à comprendre.

— Je ne vous estime pas, et vous aime encore bien moins, répéta Juliette de plus en plus irritée.

Charles s'enivrait rarement étant jeune homme, et c'était la première fois depuis son mariage; il y avait bien un peu de la faute de sa femme qui avait refusé de l'accompagner. Du reste, son ivresse n'était pas méchante. Après avoir regardé Juliette de cet air narquois et bonace que savent prendre les ivrognes :

— Ce n'est pas vrai, cela, dit-il. Est-ce que je ne suis pas ton mari?

— Vous l'êtes autant que je le veux bien.

— Je le suis de par M. le maire et de par M. le curé.

— Vous ne l'êtes plus de par ma volonté.

— Eh bien, sur ma parole, la colère te va bien. Tu devrais t'y mettre plus souvent en colère.

— Restez-vous ici? demanda Juliette.

— Où veux-tu que j'aille pour être mieux?

— Alors, moi je m'en vais.

Elle sortit précipitamment et ferma la porte en dehors. Charles essaya de l'ouvrir, frappa, appela, puis fatigué se coucha et s'endormit profondément.

Le lendemain, il eut un vague souvenir de ce qui s'était passé; Juliette lui parla froidement, mais ne lui fit aucun reproche; il travailla tout le jour avec ardeur, avec rage. Le soir venu, il chercha à se réconcilier avec sa femme, mais celle-ci lui témoigna la même froideur.

— Vous m'en voulez donc beaucoup, Juliette?

— Non, monsieur.

— J'ai eu tort, je le sais, de me laisser entraîner ainsi.

— Vous êtes libre, monsieur.

— Non, Juliette; quand on est marié, on n'est pas libre de ses actions.

— C'est pourquoi sans doute vous m'avez si bien rappelé hier vos droits et mes devoirs.

— Je ne sais ce que j'ai dit hier.

— Je m'en souviens, moi, et je ne l'oublierai pas. Du reste, je voulais avoir cette explication avec vous, ajouta la jeune femme dont l'émotion faisait trembler la voix, malgré elle; l'occasion se présente, j'en profite. Vos droits sont les miens, sachez-le, je ne vous en accorde pas d'autres; mes devoirs sont les vôtres, sachez-le encore; je ne suis liée ni plus ni moins que vous.

Devant cette déclaration positive, Charles de Villers était resté un instant sans parole. Juliette reprit :

— La loi, je le sais, une loi injuste, vous donne sur votre femme des droits qui sont une honte pour vous aussi bien que pour elle; le monde aussi a des préjugés qui la font votre esclave; mais une femme de cœur qui veut être libre s'inquiète peu de la loi et encore moins du monde.

— Et vous êtes de ce nombre? demanda Charles, qui commençait à comprendre où sa femme voulait en venir.

Juliette s'inclina en signe d'affirmation.

— Prenez garde, Juliette; ce que vous faites là est grave, vous pourriez le regretter.

La jeune femme ne répondit que par un dédaigneux sourire. Charles sortit furieux et ne rentra point. Le lendemain, il parut dans son journal un article furibond contre l'émancipation de la femme; le jeune auteur avait mis toute sa verve ironique dans cette vengeance; il n'épargnait au beau sexe ni le sarcasme, ni l'ironie, ni le ridicule.

Le soir, il envoya le journal à sa femme, en lui faisant dire qu'il ne pourrait la voir le lendemain. Juliette s'abandonna à une sourde colère dont les derniers reflets éclairèrent la haine naissante dans son cœur.

Elle aussi, elle écrivit ce soir-là à M. Stéphen :

« Venez demain; j'ai à vous parler ; je serai seule tout le jour. »

Pourquoi? que lui voulait-elle? Elle n'aurait pu le dire; mais son courroux appelait une vengeance, et il lui semblait que, seul, M. Stéphen pouvait la lui donner.

IV

Charles et Juliette eurent, chacun de leur côté, la même insomnie ; vers le matin, le même sommeil agité de mauvais rêves, le même réveil inquiet et pénible. Ils ne cherchèrent pas à se voir. Charles sortit; Juliette s'habilla pour recevoir M. Stéphen, fut recherchée, presque coquette dans sa toilette, et vint attendre au salon.

Vers deux heures, on sonna. Quelle fut la surprise de madame de Villers en voyant rentrer son mari! Charles, accablé d'inquiétudes, mécontent de sa femme, plus mécontent de lui peut-être encore, avait erré comme une âme en peine et revenait chez lui sans savoir, comme il serait allé ailleurs.

— Pardon, madame, dit-il, je ne vous savais pas ici.

Juliette ne répondit rien; Charles s'assit à l'extrémité du salon et tous les deux se prirent à méditer.

Voyant que son mari ne songe plus à sortir, Juliette cependant commence à s'inquiéter. M. Stéphen ne peut tarder; que dira Charles de cette visite? comment l'expliquera-t-on? A mesure que l'heure s'avance, la jeune femme est plus agitée; elle se répète en vain qu'elle est libre, qu'il lui importe peu que son mari trouve bien ou mal des actes dans lesquels sa conscience ne lui reproche rien, elle ne peut vaincre son trouble. A trois heures enfin, le timbre de la porte d'entrée la frappe au cœur, elle sent que ses forces l'abandonnent; mais honteuse tout à coup de sa faiblesse, elle se relève prête à la lutte.

La porte s'ouvre. Charles de Villers tourne la tête avec indifférence; puis aussitôt il jette un léger cri de surprise et court au nouvel arrivant.

— Henri!

— Charles!

Les deux jeunes gens se serraient les mains avec effusion.

– Tiens, M. Stéphen s'appelle Henri! se dit Juliette.

— Que je suis heureux de te revoir!

— Tu as donc trouvé mon adresse que te voilà ici?

— Sans doute... Par ton journal, dit M. Stéphen au hasard.

Il avait connu Charles lors de ses premiers essais de journalisme.

— Je te présente ma femme... Madame, M. Henri... Ma foi, excuse-moi, j'ai oublié ton nom de famille.

— Désauliers.

— M. Henri Désauliers, un de mes bons amis avant ses longs voyages; et, je l'espère, plus que jamais, maintenant qu'il nous est rendu.

Juliette s'incline pâle et embarrassée. M. Stéphen ne l'est guère moins; mais le danger de la situation n'existe plus.

Charles, enchanté du prétexte d'un tiers pour rester auprès de sa femme, insiste pour que son ami lui donne sa journée entière; Juliette s'efforce d'être aimable, mais elle reste préoccupée malgré elle.

— Henri Désauliers, pense-t-elle, pendant que les deux jeunes gens s'entretiennent de leurs souvenirs, cela n'a pourtant rien de bien mystérieux. Pourquoi le cache-t-il?... Charles doit le connaître aussi sous son nom de Stéphen,

puisque c'est sous ce nom qu'il lui a offert le livre dont il est l'auteur. C'est à se perdre au milieu de tous ces mystères.

Le soir, au moment de se séparer, M. Stéphen s'approche de Juliette et lui dit :

— Votre mari est obligé de sortir demain ; je viendrai, madame. Il faut absolument que je vous voie seule.

Le lendemain, Juliette attendait comme la veille M. Stéphen, qui, cette fois, ne se fit pas attendre.

— Madame, dit-il en s'inclinant avec respect devant la jeune femme, j'ai beaucoup à me faire pardonner.

— Il n'y a rien de votre faute, répondit Juliette.

— Hélas ! madame, il m'en coûte de vous tirer de l'erreur ; mais je serais doublement coupable en vous y laissant davantage. J'espère tout de votre générosité et de ma franchise. Mon aveu sera mon expiation.

— Parlez, monsieur, dit froidement Juliette, qui semblait pressentir quelque révélation humiliante.

— Je vous ai trompée, madame... Stéphen n'est pas mon nom ; je ne suis point l'auteur du livre que vous avez daigné remarquer.

— Mais alors, monsieur, dans quel but vous faisiez-vous passer pour lui ? demanda Juliette pâle de honte et de colère.

— Vous vous intéressiez à ce livre, vous en cherchiez l'auteur ; ne vous connaissant pas, j'ai attribué votre désir à une curiosité romanesque.....

— Et vous vous êtes joué de moi ! s'écria la jeune femme, frappée cette fois bien douloureusement dans son orgueil.

— Ah ! madame, si des regrets sincères pouvaient vous faire oublier ma légèreté d'un jour.....

— Jamais, monsieur, jamais ! sortez de chez moi ; n'y rentrez plus.

Juliette était si profondément blessée, qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir ; Charles de Villers, arrêté sur le seuil, écoutait les dernières paroles de sa femme.

— Eh quoi ! madame, n'obtiendrai-je pas avant de vous quitter un mot qui me console et calme mes regrets ?... L'aveu a été assez pénible pour que vous soyez moins sévère.

— L'aveu lui-même est une insulte, dit Juliette, dont les larmes à peine retenues faisaient trembler la voix. Retirez-vous, monsieur ; je ne puis vous pardonner, et si vous reveniez chez moi je serais forcée de prier M. de Villers...

— Assez, madame, je me retire ; vous ne me reverrez pas.

C'était une généreuse et forte nature que celle de Henri Désauliers ; il avait cédé en suivant Juliette à une tentation de curiosité d'abord, à un désir inavoué de mieux la connaître ensuite. Quand il découvrit en elle la femme d'un ancien camarade, il regretta sincèrement la légèreté de sa conduite et chercha loyalement à la réparer. Si Juliette eût accepté ses excuses, elle n'aurait jamais eu d'ami plus fidèle, plus dévoué ; son orgueil l'en empêcha ; elle resta accablée sous sa honte, et le jeune homme sortit de chez elle profondément attristé de n'avoir pu se faire comprendre.

Il n'avait pas eu un doute que madame la baronne de Villers pût être la femme du petit écrivain qu'il avait connu

quelques années plus tôt et qui était de cinq ans au moins plus jeune que lui.

Charles, du reste, n'avait jamais paré sa signature de son titre.

A la porte, les deux amis se rencontrèrent ; le baron de Villers était menaçant.

— Ma femme t'a chassé, dit-il d'une voix sourde et basse, c'est que tu l'as insultée.

Henri Désauliers ne pouvait se défendre qu'en accusant d'inconséquence la femme de son ami ; il se tut.

— Choisis tes armes, reprit Charles.

— L'épée.

— Soit. Demain à six heures, au bois de Vincennes.

— J'y serai.

Juliette, restée seule, était en proie à une exaltation terrible ; jouée par un étranger à qui elle avait révélé son âme, insultée par son mari dans une diatribe rendue publique et dont elle avait ressenti tous les coups portés contre elle, isolée au milieu de ce Paris qu'elle avait tant rêvé, désillusionnée de ses aspirations à la liberté comme elle l'avait été de ses prétentions de sainteté, rien ne l'attachait plus à la terre qu'un sentiment : la haine ! qu'une pensée : la vengeance ! La haine et la vengeance ; et contre qui, bon Dieu ? Contre son mari, dont le rire ironique retentit encore à son oreille ; contre cet Henri Désauliers, en face duquel elle se sent ridicule ; contre ce Stéphen, cet auteur d'un livre absurde, chargé d'utopies et de contradictions, au milieu desquelles une noble pensée l'a séduite pour la perdre. C'est maintenant le jugement qu'elle porte sur M. Stéphen et sur son œuvre.

La rage déchire le cœur de cette enfant de dix-huit ans : elle a rêvé l'amour de l'humanité, elle la hait à cette heure tout entière ; elle a espéré atteindre à la perfection, elle sourirait volontiers au vice si le vice pouvait la venger. Que lui importent la douleur, les déchirements, la mort ? Elle supporterait tout, car elle ne manque ni d'énergie, ni de courage ; mais le ridicule, ayez donc de la force contre le ridicule ! Il faut pour cela être plus qu'une femme, plus qu'un homme ; il faut être... un sage.

Cependant, la journée s'avance et peu à peu l'exaltation de la jeune femme s'éteint, fatiguée par sa propre violence; mais alors une réaction s'opère et la prostration succède à l'emportement. Juliette reste pendant plusieurs heures anéantie, inerte, sans mouvement, sans pensée, et sort à peine de cette léthargie morale pour jeter les yeux sur une lettre de sa mère qu'on vient de lui remettre. Un mot vu par hasard éveille cependant son attention ; elle se soulève, tressaille, son visage s'anime, sa main tremble, son regard brille.

— Je cherchais la vengeance, dit-elle; Dieu me l'envoie. Il pleurera des larmes de sang, je le verrai souffrir à son tour !

« Oui, ma fille, c'est ainsi, écrivait madame Lambert;
« ils ont cru te faire un grand honneur, ces nobles sans
« le sou en te recevant dans leur famille; ils nous regar-
« dent, malgré ton mariage avec leur fils, du haut de leur
« grandeur ; et voilà que c'est à nous de rougir d'eux, à
« nous de nous cacher de cette famille déshonorée. Oui,
« leur fille est partie ; ils le cachent en vain ; partie avec
« une espèce de joueur de violon qu'on appelait un artiste,

« et avec qui mademoiselle Noémi faisait, dit-on, des « choses merveilleuses, comme Pondevaux n'en a jamais « entendu. Eh bien, on l'a vue, la merveille ; elle a dé- « niché, la perdrix! bien fin qui la rattrapera.

« J'espère bien que si elle va à Paris tu ne la recevras « pas ; une femme comme toi ne peut se compromettre en « donnant asile au vice ; c'est déjà bien assez d'avoir le « malheur d'être de sa famille. »

« La mère de Villers crève de dépit; on dit que le père « n'en reviendra pas. »

Juliette ne lut pas en entier cette méchante épître, où la haine de la vanité longtemps blessée se faisait trop sentir. Il y eut plus; ces insultes grossières au malheur irritèrent sa générosité native; elle regretta un premier mouvement de joie; son désir de vengeance s'éteignit dans un accomplissement trop prompt; le souvenir de Noémi, si bonne, si dévouée, si belle, si adorée de tous, et maintenant coupable et méprisée, acheva de toucher son cœur. Ses larmes retrouvèrent une issue et coulèrent en abondance.

— Pauvre Noémi! dit-elle.

Puis, un peu après, elle ajouta :

— Pauvre Charles!

Elle redevenait bonne parce qu'elle s'oubliait; quelle vertu ne peu naître de l'abnégation?

Charles de Villers ne rentra point de la nuit; il alla de nouveau s'étourdir, et le lendemain, à l'heure convenue, se rendit, sans s'être reposé, au bois de Vincennes avec ses témoins.

Juliette n'avait pu fermer les yeux; elle était debout lorsqu'elle entendit une voiture s'arrêter à sa porte. Une

curiosité instinctive la porta à la fenêtre; elle se demanda un instant si elle ne faisait pas un mauvais rêve en apercevant son mari, pâle, le bras en écharpe, qui descendait avec peine de la voiture, soutenu par deux jeunes gens. Un tremblement nerveux la saisit; elle voulut se diriger vers la porte, ses forces la trahirent; elle s'arrêta, saisie de pressentiments au moment où Charles entrait chancelant, mais le sourire aux lèvres.

— Mon Dieu! dit-elle, que vous est-il arrivé?

— Une égratignure à l'épaule, un rien.

— Vous vous êtes battu?

— Ne vous effrayez donc pas ainsi, j'ai été heureux; mon adversaire n'en pourrait dire autant à cette heure.

— Vous l'avez tué! s'écria Juliette.

— Je l'espère.

— Oh! c'est affreux! affreux!

Elle s'évanouit.

V

La blessure de Charles de Villers, sans être sérieuse, demanda pendant quelque temps des soins que Juliette lui rendit avec une délicatesse, un dévouement dignes de son cœur. La jeune femme donnait au malade ce qu'avait perdu le mari; rien ne lui coûtait : veilles, fatigues, tout était prodigué avec une patience, une douceur angélique, avec un sourire tranquille qu'expliquait la satisfaction d'elle-même.

— Me direz-vous enfin le motif de votre duel? demanda-t-elle un jour à son mari convalescent.

— Vous y tenez absolument? Soit. Vous n'avez pas oublié peut-être un certain mien ami ayant nom Henri Désauliers?

— Non, dit-elle en tressaillant.

— J'arrivais ici au moment où vous le chassiez de votre présence; j'ai entendu vos dernières paroles...

— Et vous avez cru?...

— La vérité, qu'il n'a pas niée du reste.

— O mon Dieu! mon Dieu! murmura Juliette en cachant son visage dans ses mains, je suis cause de sa mort!...

— L'aimiez-vous donc? demanda Charles en délire.

— Moi, je le hais!

L'accent de Juliette ne pouvait laisser de doute.

— Mais tuer un homme, reprit-elle, c'est horrible! c'est un crime! je ne puis me faire à cette pensée.

— Ecoute, ma Juliette : je puis avoir des torts envers toi; mais je t'aime, et je ne souffrirai jamais qu'on te manque de respect.

— Le mépris ne m'eût-il pas assez vengée?

— Songe donc, un ancien camarade que je recevais à bras ouverts, me trahir! me tromper ainsi!...

Juliette n'eut pas la force d'avouer la vérité, ce qui du reste ne servait à rien, puisque Henri Désauliers était mort. Mais elle fut mécontente de son peu de courage, mécontente de Charles qui, sur un léger indice, avait tué un ami dont le triste souvenir devait peser comme un remords sur toute la vie de la jeune femme.

La convalescence de M. de Villers n'était plus qu'un

prétexte pour rester chez lui ; il avait, pendant ces quelques jours de souffrance, jugé sa femme par le beau côté de son caractère ; sa passion renaissait plus violente que jamais ; il voulait à tout prix refaire, comme il le disait lui-même, sa conquête.

Mais, comme cela arrive presque toujours en pareil cas, il voulut aller trop vite et gâta sa cause. Juliette, en lui donnant des soins, croyait accomplir un devoir ; si son cœur était pour quelque chose dans son dévouement, elle ne se l'avouait pas, et voulait encore moins par conséquent que son mari le devinât. Le jeune homme s'irrita d'une résistance qu'il ne croyait plus rencontrer ; sa colère, aux yeux de sa femme, devint de l'ingratitude ; elle en conçut de l'amertume.

Un jour, dominée par ses souvenirs de jeunesse, accablée par la pensée de Noémi dont Charles ignorait encore la faute, poussée par je ne sais quel besoin d'émotions, elle alla à l'église. Depuis longtemps, elle n'avait pas prié. Tombée d'un extrême dans l'autre, elle évitait jusqu'à une ombre de ses anciennes croyances, sans doute parce qu'elle en craignait le retour. Mais, cette fois, la pensée de Dieu lui fut d'autant plus douce qu'elle se croyait abandonnée des hommes ; abîmée dans ses regrets, prosternée devant la Toute-Puissance, elle redevint instantanément la fervente catholique d'autrefois. Ses humiliations lui parurent l'expiation envoyée par la Providence elle-même ; son mari ne fut pas mieux jugé que la veille, mais elle l'accepta devant Dieu comme la croix envoyée en punition de ses fautes. Elle jura de lui pardonner ses torts, de se résigner, de se soumettre.

Et elle ne songea point qu'avec un peu de simple raison, elle eût évité tout le mal qu'elle avait à réparer.

Elle trouva en rentrant une lettre à l'adresse de Charles, reconnut l'écriture de Noémi, et vit avec frayeur le timbre de Paris. Noémi était donc arrivée dans la capitale? Qu'y faisait-elle? pourquoi écrivait-elle à son frère? Lui disait-elle la vérité? et, dans ce dernier cas, quel coup affreux allait-elle lui porter! Charles n'est pas prévenu : ne vaut-il pas mieux le préparer à cette triste nouvelle que de la lui jeter ainsi à la face? Pendant qu'elle hésite, son mari arrive; elle cache la lettre dans son corsage.

— Juliette, dit Charles en entrant, il faut que je parte!

— Où allez-vous? demanda la jeune femme, effrayée de l'altération des traits de son mari.

— A Pondevaux... mon père se meurt!

— O mon Dieu! Mais, mon ami, vous ne pouvez partir sans savoir... Vous parle-t-on de Noémi?

— Pas un mot... C'est vrai, dit le jeune homme, éclairé d'un soudain pressentiment. Ma mère m'écrit : « Un grand « malheur nous a frappés, et votre père va mourir; venez, « mon fils; apportez-lui le courage dont il a besoin à sa « dernière heure. Et que Dieu ait pitié de nous! » pourquoi ma sœur n'ajoute-t-elle pas un mot à ces quelques lignes?...

Juliette froissait dans son sein la lettre de Noémi.

— Juliette, lui dit tout à coup Charles en lui prenant la main, tu sais quelque chose?

— Eh bien, oui; mais promets-moi de ne pas manquer de courage.

— Je te le promets; parle...

— Noémi...

— Morte?

— Non; rassure-toi. Elle vit, elle est ici!

— Ici! et je ne l'ai pas vue?...

— Elle n'ose pas, sans doute...

— Elle n'ose pas!... Que signifie cette crainte?

— O mon Dieu! il ne comprend pas... comment lui dire...

Ses sanglots éclatèrent; devant le malheur, elle avait tout oublié.

— Je t'en prie! je t'en supplie! disait Charles, parle, Juliette; ma tête se perd; tu me rends fou.

— Eh bien, vois-tu cette lettre, Charles? Elle est de ta sœur; elle est pour toi... et elle vient de Paris.

Le jeune homme n'écoutait plus; il avait déjà brisé le cachet et parcourait avec une avidité douloureuse les lignes suivantes.

« Pardon, mon bien-aimé Charles, pardon! Je suis à « Paris depuis quinze jours, et tu ne m'as pas vue. Ce sa- « crifice, je l'aurais cru au-dessus de mes forces; il te « prouve combien je sens l'étendue de ma faute.

« Écoute, Charles, je ne pouvais plus vivre; j'étouffais. « On m'avait refusé de venir chez toi, seul désir que j'eusse « jamais exprimé; on me forçait à aller à l'église, non une « fois le dimanche ou quand la ferveur m'y poussait, « mais chaque jour à la messe, chaque jour de fête à tous « les offices. Tu connais ma nature ardente? J'ai besoin « d'air, de mouvement, d'activité, et depuis le départ de « Juliette je vis dans l'isolement le plus complet; on « m'enferme, on me garde sous le prétexte de sauver mon « âme.

« Je n'avais qu'une distraction, un bonheur, distraction « bien douce, bonheur bien innocent : mon piano. Un « jeune artiste arrivé de Paris depuis quelque temps était « reçu chez nos quelques amis; on faisait de son talent un « grand éloge. Un hasard l'amène à l'une de nos petites « réunions, juge de ma joie. Il joue, chacun est transporté « de son talent; je chante, il m'accompagne; on crie à la « merveille, au grand homme, au génie. Lui me dit tout « bas que je suis une artiste hors ligne, que le succès et « la gloire m'attendent; il ajoute que je l'inspire, que je « viens de donner à son talent ce qui lui manquait encore. « Que te dirai-je? Il m'enivre, j'ai le délire toute la nuit, « et le lendemain je déclare à nos parents que je veux aller « à Paris te rejoindre, que leur volonté s'y oppose en « vain, que Dieu m'a faite artiste pour me produire, et « non pour enterrer mon génie. Ma mère se désespère et « jure que jamais elle ne me permettra une profession qui « déshonorerait son nom. On jette devant moi à la porte « l'artiste tentateur, M. Marc Hilaire; on le traite avec le « dernier mépris.

« Puis l'on m'enferme, on me prive de mon piano, on « me condamne à garder la chambre. Quinze jours se pas- « sent, pendant lesquels mon sang bout, mes nerfs s'irri- « tent, mon cerveau s'égare. Loin de me soumettre ou de « faire semblant, je crie à l'injustice, à la cruauté, à la « barbarie. M. le curé vient me voir chaque jour; il me « parle du bon Dieu et du diable, du ciel et de l'enfer. « Est-ce donc tout cela qu'on devait me dire? Il fallait me « laisser aller voir Juliette; Juliette m'aurait convertie, elle. « Damnée! damnée! je le sais bien que je suis damnée.

« Mais alors qu'on me laisse donc du bonheur sur la terre. « Vienne après la douleur, que m'inporte! Ce que je veux, « ne fût-ce qu'une heure, c'est la liberté! c'est le bon-« heur! c'est la vie!

« Après quinze jours de prison, de désespoir, de rage, « quinze jours d'inaction, pense donc où cela peut con-« duire, j'apprends par Rosette que M. Marc Hilaire « quitte Pondevaux pour retourner à Paris! Ce nom seul « me fait tourner la tête; je parcours ma chambre comme « une folle pendant toute la journée, je refuse toute nour-« riture; une fois je m'arrête devant une glace et je ne me « reconnais plus, tant mes traits sont altérés; la fièvre me « dévore, mes tempes battent. N'as-tu pas eu de ces dé-« lires, Charles, quand, tout jeune encore, nos parents « s'opposaient à ta vocation? Si tu les connais, tu as bien « souffert, mais que Dieu en soit béni; tu me pardonneras.

« A neuf heures du soir, j'ouvre ma fenêtre pour res-« pirer; l'atmosphère me semble lourde, embrasée; je me « penche au dehors pour trouver l'air qui me manque; un « objet dur vient me frapper au visage, je jette un cri... le « sang coule. Mais je ramasse un caillou enveloppé d'un « papier qui contient ces mots : — « Je pars à minuit; « votre destinée n'est pas de mourir ici; venez, si vous « n'êtes point une femme ordinaire et craintive; je me « charge de votre avenir. Paris vous réclame, la gloire « vous attend; l'obscurité pour vous est impossible; Dieu « lui-même la condamnerait. J'ai la clef de la porte du jar-« din. » M. Marc Hilaire se vengeait d'une insulte reçue, « je n'en eus pas la pensée.

« Si je te disais, Charles, que j'ai hésité, je mentirais.

« Depuis quinze jours on m'avait déclaré la guerre; j'avais « accepté une lutte inégale, je ne voulais pas en sortir « vaincue.

« Tu connais la disposition de ma chambre; on ne peut « en sortir sans éveiller nos parents, je n'avais donc qu'une « issue : la fenêtre. Je sautai du premier étage dans le « jardin. M. Marc Hilaire m'attendait; le lendemain nous « étions tous les deux à Paris.

« Pour mon père qui la pleurera, ma faute m'attriste; « pour toi et Juliette qui en souffrirez, je la regrette; mais « je n'appellerai pas sur moi ton indulgence par le men- « songe de mon repentir; ce serait lâche.

« Rosette avait donné à M. Marc Hilaire, qui venait la « voir chaque nuit, la clef du jardin; mais que cela ne « t'effraye point pour ta pauvre sœur; sa passion sans es- « time n'est pas de celles dont on meurt.

« Pardonnez-moi, toi et Juliette, pour le sacrifice que je « m'impose en me privant de vous voir. J'ai changé de « nom; vous n'aurez pas du moins à rougir de moi. »

Charles de Villers s'affaissa sur lui-même, et laissa tomber la lettre dont Juliette s'empara. Disons-le à l'éloge de la jeune femme, elle n'eut pas un mot de reproche pour son amie.

— Pauvre Noémi! murmura-t-elle encore.

— Déshonorée! déshonorée! cria sourdement Charles en s'arrachant les cheveux.

Juliette s'approcha de lui, le força à relever la tête en l'embrassant, lui prit les mains qu'elle serra doucement dans les siennes. Puis, son cœur éclairant sa raison d'un éclair de justice et d'amour :

— Charles, dit-elle, il n'y a de déshonneur que pour l'infâme qui trompe; Noémi a cédé à l'entraînement, au désespoir dans un moment d'exaltation; ceux qui l'y ont conduite sont plus coupables qu'elle. Nous, mon ami, nous avons un devoir à remplir.

— Lequel? demanda le jeune homme accablé, se rattachant comme à une espérance lointaine au sourire et à la douce voix qui le consolaient!

— Il faut chercher Noémi.

— Espères-tu donc que nous la sauvions?

— Oui; et nous l'aimerons tant que nous la forcerons à nous aimer de même. Aimer, n'est-ce point là, mon ami, la vertu qui mène à toutes les autres?

— Toi seule peux nous sauver, Juliette. Oui, toi seule... pardonne-moi de t'avoir méconnue.

— Tu vas partir, dit la jeune femme sans répondre aux dernières paroles de son mari. Tâche de guérir ton père, de le consoler, au moins. Pendant ce temps, moi, je chercherai notre sœur.

VI

C'était déjà une tiède journée de printemps; aux Tuileries, la lutte était engagée entre les manchons et les ombrelles, et l'on sentait à l'air de gaieté de ces dernières que, quoique en petit nombre, la victoire leur resterait. Sous les massifs, encore privés de feuilles, un peu loin de la grande allée encombrée de promeneurs, un jeune homme

pâle marchait lentement et paraissait souffrir; mais le calme de son visage semblait attester que sa souffrance n'était autre chose qu'une excessive faiblesse. Parmi ceux qui passaient près de lui, les uns disaient : il a trop vécu; les autres, qui voyaient mieux, pensaient : il va revivre.

En sens opposé et comme contraste, venait une toute jeune femme à la démarche légère quoique hardie, au regard assuré et curieux à la fois, au sourire un peu moqueur, quoique sa physionomie respirât, avec la santé, la gaieté et la franchise. De loin, ce visage fort brun n'attirait pas les regards; de près, il frappait au point d'arrêter chaque promeneur, chose dont elle ne paraissait pas se soucier. Son voile, rejeté en arrière, laissait voir sa figure à découvert; elle ne portait pas d'ombrelle, quoique recevant directement le soleil, comme si ce grand ennemi de nos frêles beautés n'eût eu aucune puissance sur la sienne. Deux bandeaux noirs aux reflets soyeux tombaient un peu plus bas que son front large et de moyenne hauteur; ses yeux, aux prunelles de velours comme celles d'une Andalouse, avaient des éclairs qui devaient être lumineux au repos et terribles dans la colère. Ils ne se baissaient point pendant sa promenade; elle regardait en face les hommes et les choses qu'elle voulait voir.

Une robe de taffetas noir uni, un long manteau de velours sans garnitures, un chapeau bleu pâle composaient sa toilette; point de dentelles, point de bijoux; sa main droite dégantée retenait son manteau rejeté sur son bras gauche, sans craindre d'exposer à l'air de petits doigts effilés à rendre folle une duchesse.

Elle arriva près du promeneur convalescent au moment

où celui-ci, trop fatigué sans doute pour atteindre une banquette ou une chaise, chancelait en s'appuyant contre un arbre. Son premier mouvement la porta vers lui.

— Monsieur, dit-elle, vous souffrez?

Le jeune homme, frappé de l'accent de cette voix douce et sonore, de cette beauté étrange qui semblait s'ignorer, de la vivacité avec laquelle cette femme inconnue venait à lui, devint rouge de pâle qu'il était, et ne put répondre.

— Appuyez-vous sur mon bras, reprit la jeune femme.

Et comme il hésitait, elle le regarda avec un étonnement si naïf, que refuser eût été à la fois de la sottise et de l'insolence.

Elle eut même une lueur d'impatience.

— Allons donc! fit-elle en rejetant son manteau, qui laissa voir sa taille élégante et un peu cambrée.

Et posant elle-même le bras du malade sur le sien :

— Vous voyez bien que vous allez tomber.

— C'est une étrangère, se dit le jeune homme; elle ignore nos mœurs, puisqu'elle n'a pas même la pensée de baisser son voile.

Et il jetait des regards furtifs sur cette beauté qui se laissait voir aussi volontiers qu'elle regardait les autres.

La jeune femme était, en marchant, remplie d'attention pour le malade ; elle évitait les secousses, choisissait les endroits où devaient poser ses pieds, le forçait en riant à s'appuyer sur elle.

— Je suis forte, allez; ne craignez rien. Figurez-vous que je suis votre sœur et ne vous gênez pas.

— Oh ! soupira le jeune homme, si Dieu m'avait donné cette joie!

Une ombre passa sur le front de la jeune femme; sa voix devint triste.

— Nous désirons toujours les bonheurs inconnus, dit-elle; ils cachent parfois d'incurables désespoirs.

Tous les deux gardèrent un silence oppressé que l'étrangère rompit la première.

— Je vous attriste; pardon... asseyez-vous ici, auprès de moi, car vous êtes trop faible encore pour que je vous laisse seul. Tout à l'heure vous serez reposé; je vous accompagnerai jusqu'à l'entrée des Tuileries, où vous trouverez une voiture.

— Et vous me quitterez? demanda le jeune homme.

— C'est tout naturel, répondit l'étrangère en riant. Est-ce que vous êtes malade depuis longtemps?

— Depuis l'été dernier; un duel a failli me coûter la vie.

— Un duel! Jamais je n'ai pu entendre ce mot sans frissonner; il me semble que c'est là une chose horrible, un acte de barbarie qu'on ne saurait assez flétrir.

— Il est des cas où l'honneur le commande.

— Est-ce que l'honneur peut commander l'assassinat?

Le malade devint pourpre.

— Ah! que vous avez donc raison! dit-il.

— Vous le reconnaissez aujourd'hui?

— Je l'ai toujours pensé; mais étant seul au monde, sans famille, sans lien, j'ai cru pouvoir exposer ma vie inutile à tous.

— Et celle de votre adversaire?

— Il avait une femme, lui; je ne l'eusse point tué.

— Voilà une parole généreuse. Il fallait alors qu'il vous eût gravement insulté

— Non ; il croyait l'être.

— Il vous haïssait ?

— Il était mon ami.

La jeune femme retomba dans la rêverie ; ni l'un ni l'autre ne s'occupaient du bavardage des promeneurs qui s'arrêtaient en passant pour les regarder.

— Vous trouvez-vous mieux ? demanda l'inconnue.

— Oui, madame.

— Aurez-vous la force de gagner la grille avec l'aide de mon bras ?

— Je le crois ; mais...

— Parlez.

— Je voudrais rester encore un peu.

— Et être aussi curieux avec moi que je l'ai été avec vous ? Eh bien, demandez.

— Vous n'êtes point Parisienne ?

— Non ; j'ai été élevée en province.

— Je vous aurais cru étrangère.

— C'est vrai... je suis née en Italie.

Ce fut à son tour de rougir.

— Et votre nom ?

— A quoi bon le savoir ?

— Pour me souvenir de vous, et le répéter souvent.

— Mes parents m'ont donné au baptême le nom de Noémi ; mais à Paris l'on m'appelle... Pourquoi vous le dire ? Souvenez-vous de moi sous le nom de Noémi, cela vaut mieux.

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Non ; et vous ?

— Oh ! moi je ne me marierai point.

— Moi non plus.

Leurs regards se rencontrèrent ; ils tressaillirent tous les deux.

— Et votre nom à vous ?

— Henri.

— Venez; le soleil se cache. Pour un malade, c'est l'heure de rentrer.

En se levant, Noémi jetta un léger cri de surprise.

— Qu'avez-vous? demanda le jeune homme inquiet.

— Voyez-vous cette femme en deuil dont le voile baissé cache les traits? J'ai cru la reconnaître, et sa vue me rappelle de tristes souvenirs. Tenez, elle s'aperçoit que nous la regardons, et s'éloigne.

— C'est étrange... il me semble aussi l'avoir déjà rencontrée... La voilà qui se retourne encore.

— Voulez-vous me rendre un service? demanda Noémi.

— Je serai trop heureux.

— J'ai un grand intérêt à ce que cette femme ne connaisse pas ma demeure; emmenez-moi chez vous.

Le jeune homme retrouva ses jambes de bonne santé pour gagner la grille; là, il monta en voiture avec sa compagne; mais à peine y furent-ils enfermés que la femme en deuil en prit une et les fit suivre à distance.

VII

Noémi s'attendait, en pénétrant dans cet intérieur de garçon, à rencontrer le désordre, le pêle-mêle, le tohu-bohu

dont on se plaît à décorer l'appartement des artistes ou des fils de famille en train de manger leur patrimoine. Henri Désauliers était peintre, peintre distingué, et cependant tout était rangé chez lui avec un ordre parfait. Son atelier, son cabinet d'études, sa chambre à coucher eussent fait honte à la meilleure ménagère.

Quelques sculptures, quelques tableaux de maîtres étaient son seul luxe. Noémi regardait avec intérêt et curiosité.

— Vous êtes artiste? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Depuis longtemps je désire connaître l'intérieur d'un artiste; mais je me le figurais tout autre.

Le jeune homme sourit.

— En effet, dit-il, nos chambres ressemblent assez en général à une boutique de bric à brac; le désordre est consacré chez nous; c'est notre droit, c'est presque notre devoir, car bien des gens mesurent notre talent au nombre de nos pipes, à la confusion de notre atelier, au négligé de notre costume; ils appellent cela de l'excentricité. Ceci m'a toujours paru une anomalie : car enfin, si l'on est artiste, on doit aimer le beau. Pourquoi donc feindre alors l'amour du laid dans toutes ces affreuses choses?

— Peut-être, dit Noémi, a-t-on voulu par là persuader à l'artiste que, supérieur par son talent, il n'a pas besoin de se soumettre aux petites exigences de la vie des autres hommes.

— Je crois plutôt, madame, qu'en flattant sa vanité ou ses vices, l'ignorance a espéré le perdre. Le vulgaire inintelligent peut se laisser dominer par l'homme supérieur,

mais il ne l'aime pas; le désordre qu'on nous enseigne comme inhérent à notre vocation est une arme contre nous. De même, on excuse nos fautes pour que nous y retombions plus facilement et que le poids nous en soit plus lourd. Je crois au contraire que l'homme de génie a des comptes sévères à rendre à l'humanité; plus nous recevons, plus nous devons donner; et puisque tous les yeux sont fixés sur nous, notre premier devoir envers nos semblables, c'est l'exemple.

L'émotion de Noémi se trahit par une légère rougeur.

— Voilà, monsieur, de nobles paroles qu'on voudrait répéter à tous ceux qui, ainsi que vous, ont voué leur vie à l'art. Mais ne pensez-vous pas que, pour beaucoup d'entre eux, la vertu soit plus difficile que pour le vulgaire des hommes? La flatterie qui caresse la vanité, défaut si naturel à la faiblesse humaine; l'envie qui excite la haine par la calomnie ou, comme vous le disiez tout à l'heure, cherche à rendre le vice attrayant; l'ambition qui se cache sous un simple désir de gloire, ne sont-ce point là des écueils presque inévitables pour l'homme supérieur? et ne devons-nous pas le plaindre autant que le blâmer, s'il ne sait pas les éviter?

— Je suis parfaitement de votre avis, madame; aussi ne le blâmé-je point. Toutes mes sympathies lui sont au contraire acquises après sa chute; mais, je le répète, l'intelligence est une force, une puissance; elle doit accepter toute espèce de lutte; son erreur est de se croire une garantie de bonheur, quand elle n'est, le plus souvent, qu'une obligation douloureuse.

— Parfois aussi, reprit Noémi, de plus en plus impres-

sionnée, l'intelligence qui sent sa puissance et sa valeur se trouve comprimée par une autorité qui la condamne et cherche à l'éteindre. Pensez-vous donc qu'elle doive se soumettre à l'injustice pour ne point s'attirer le blâme?

— Non, mille fois non; l'intelligence doit être libre avant tout. Quelle que soit l'autorité qui s'impose, elle doit la repousser; mais alors, si au blâme elle n'a pas à opposer sa conscience, que lui restera-t-il? ne sera-t-elle pas bien malheureuse?

— Est-ce que ses fautes, dit encore la jeune femme, ne doivent pas retomber sur ceux qui l'ont opprimée?

— Sans doute, ils en porteront le poids devant Dieu; mais la douleur n'affranchit pas du devoir; à chacun sa part de responsabilité. A l'opprimé lui-même il doit être demandé un compte plus sévère qu'à l'oppresseur, s'il est plus éclairé que celui-ci.

Le jeune homme disait toutes ces choses d'une voix douce et basse: Noémi était mal à l'aise.

—Vous souffrez, dit-elle, et je vous fais parler.

— Au contraire, je me sens bien.

— C'est que, reprit Noémi, un pareil langage est si rare, qu'on éprouve à l'entendre un véritable bonheur.

Elle se leva.

— Vous me quittez déjà?

— Déjà est un mot aimable, et je vous en remercie; mais la nuit vient; si la personne qui m'a reconnue aux Tuileries m'a suivie jusque chez vous, elle a dû se fatiguer et partir.

— Etes-vous bien sûre, madame, demanda Henri en

souriant avec malice, que cette personne était occupée de vous?

— Sans doute.

— C'est que j'ai la prétention de croire que j'attirais seul son attention.

— Vous vous trompez.

— Je puis vous assurer le contraire sans fatuité.

— Il serait étonnant que nous eussions tous les deux des motifs pour la fuir.

— Le hasard a parfois des rapprochements étranges.

— Ce deuil qu'elle porte m'inquiète... Sauriez-vous?...

— Non; mais je pourrais peut-être vous donner d'autres détails sur son intérieur si vous les ignorez.

— Et je puis les entendre sans indiscrétion? demanda Noémi avide.

— Je vous raconterai comment je l'ai connue, comment je me suis rendu coupable envers elle d'une inconséquence qu'elle n'a pas eu le courage de me pardonner; comment enfin son mari m'a donné ce coup d'épée que je bénis maintenant, puisque je lui dois de vous connaître.

Noémi prit tremblante le bras du jeune homme.

— Oh! vous vous trompez, dit-elle. Vous ne l'avez pas bien reconnue sous son voile de crêpe... Ce n'est pas Charles qui vous a blessé... Comment appelez-vous cette femme?

— Madame la baronne de Villers; et son mari, Charles, comme vous venez de le nommer, sans le vouloir peut-être.

Henri Désauliers eut un serrement de cœur douloureux. Une émotion aussi violente que celle de Noémi ne pouvait

avoir qu'une cause : elle avait aimé, elle aimait Charles de Villers.

Mais pourquoi cet amour supposé faisait-il souffrir ains le pauvre malade ? Il était trop calme et trop sage pour aimer subitement une femme étrangère dont la vie lui était inconnue, et qui n'avait pas craint de se compromettre par une démarche généreuse, mais au moins inconséquente. Pourquoi ? Expliquons donc les bizarres impressions qui ont fait battre notre cœur de douleur ou de joie à certaines heures de notre existence.

Noémi ne songeait plus à s'éloigner.

— Désirez-vous d'autres détails sur cette affaire ? demanda Henri ; je n'ai aucun motif d'en faire un secret.

Il raconta sa rencontre avec Juliette chez le libraire, la ruse qu'il avait employée pour la revoir, le deuxième rendez-vous qu'elle lui avait donné, l'arrivée de Charles, le duel.

— Ils m'ont cru mort, ajouta-t-il, et comme depuis cette époque j'ai presque toujours habité la campagne, ils n'ont pu être détrompés. Vous devez comprendre la surprise de madame de Villers en me retrouvant ; j'ai dû lui produire l'effet d'un revenant.

— Que c'est étrange ! murmura la jeune femme. Quel pouvait donc être ce livre pour que Juliette, si réservée, si timide, osât faire ces démarches ? Ah ! si vous la connaissiez bien, monsieur ; c'est un ange. Dans son pays, on l'appelait la sainte.

— Bon ! se dit Henri avec un nouveau battement de cœur ; toutes les deux aimaient Charles ; celle-ci s'est sacrifiée à l'autre.

Autant nous croyons aisément aux choses dési r

le bonheur, autant nous aimons nous bercer de désespérance lorsque le doute a envahi notre âme.

La passion de la belle inconnue pour son ancien ami était déjà pour Henri Désauliers presque une certitude.

— Mais alors, reprit Noémi comme se parlant à elle-même, ils sont donc malheureux!... Ah! Charles est jaloux peut-être. Qui sait s'il ne la fait pas souffrir?... Heureusement, Juliette est si pieuse...

— Pieuse! interrompit le jeune homme. Madame la baronne de Villers est pieuse?

— Sans doute; trop peut-être pour son mari qui ne l'est pas.

— Je puis vous affirmer, madame, que la personne à laquelle vous vous intéressez si vivement n'a aucune espèce de piété; je lui ai entendue nier Dieu lui-même. Le scepticisme de madame de Villers est sans bornes.

— Oh! voyez-vous, s'écria Noémi, je croirais plutôt au changement de tous les saints du paradis.

— Peut-être le livre dont madame de Villers cherche l'auteur avec tant de persévérance a-t-il fait le miracle qui vous semble impossible.

— Mais quel est donc ce livre, mon Dieu?

— Désirez-vous le lire? je vous le porterai.

— Vous! chez moi?... Non; je le voudrais bien, mais c'est impossible.

— Suis-je donc condamné à ne jamais vous revoir?

Noémi le regardait avec un sourire triste et tendre, comme celui d'une mère qui ne peut satisfaire le désir d'un enfant. Tous les deux gardaient le silence; elle lui tendit la main.

— Si Dieu le veut, dit-elle, il nous remettra sur le même chemin.

— Non, je ne puis accepter cet adieu.

— Eh bien... je viendrai vous demander le livre.

VIII

Madame la baronne de Villers, agitée et pâle, marche dans son salon où elle est seule, s'arrête, réfléchit, marche encore comme une personne en proie à une incertitude douloureuse, reste en suspens entre la résolution et la crainte. A la voir ainsi la lèvre contractée, le sourcil froncé, les mouvements rapides, on se demande s'il est resté dans cette femme, après un an de mariage, quelque chose de la douce et modeste Juliette Lambert. Les vêtements noirs ajoutent de l'ombre à ce visage sur lequel parfois semble passer un éclair effrayant de haine. Et pourtant, l'âme n'est pas atteinte encore; chez cette nature de contrastes que des principes exclusivement catholiques ont faite orgueilleuse, il y a toujours les mêmes élans d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, le même désir de vertu. Si elle s'irrite, c'est qu'elle souffre; si elle souffre, c'est qu'elle marche dans l'erreur et, malgré ses efforts, ne peut trouver sa voie. Un jour, dans une heure de cour roux superbe, elle a dit à son mari : Je connais mes droits, vous ne m'imposerez pas de vains devoirs; je suis votre égale; ce que vous faites, je le ferai; ce que vous ne aites pas, rien ne m'oblige à le faire. Ce système, en lui-

même assez juste, mais ainsi posé de la manière la plus erronée, n'était plus qu'un prétexte de révolte, et devenait inévitablement la source de discussions continuelles; Charles de Villers, loin de le combattre par un raisonnement solide que sa femme eût d'autant mieux compris qu'elle le cherchait sans cesse, se jeta dans les lieux communs de l'usage; emporté par cette vanité de supériorité qui rend parfois si ridicule le sexe fort, il exagéra sa manière de voir à ce sujet, et, pour mieux faire la guerre à sa femme, se mit en lutte avec sa propre raison et son propre cœur. Dès lors, les deux époux ne s'abordèrent plus qu'en ennemis; chaque parole était un coup porté à un adversaire toujours prêt à y répondre de la même manière.

Le coup d'épée de Henri Désauliers, la fuite de Noémi, la mort de M. de Villers amenèrent de courtes trêves, mais jamais une paix définitive. Un voyage que firent à Paris les époux Lambert sembla, pour un temps plus long, rapprocher les deux jeunes gens. Juliette n'eût pas voulu laisser deviner à sa mère, qui les aurait racontés partout, ses petits chagrins d'intérieur.

Si l'on eût demandé sérieusement à Juliette et à Charles quels griefs ils avaient l'un contre l'autre, certes, ils auraient été embarrassés de répondre; mais leur vie intime devenait néanmoins plus insupportable chaque jour; de l'irritation on en était venu aux emportements, qui avaient chez l'homme tous les caractères de la violence, chez la femme tous ceux du mépris; l'injure s'ensuivit, et, pour n'être pas grossière, n'en fut ni moins mordante, ni moins envenimée. Juliette, qui ne prenait aucune dis-

traction depuis son deuil, se lassa la première de cette misérable vie.

— A quoi bon, dit-elle un jour à son mari, souffrir toujours ainsi l'un par l'autre? Séparons-nous!

— Soit, répondit Charles blessé.

Mais Juliette et Charles redoutaient autant l'un que l'autre le qu'en dira-t-on; mais tous les deux avouaient hautement se haïr, tandis que l'un et l'autre sentaient intérieurement que cet aveu était un mensonge. On s'arrangea donc pour se séparer sans séparation; c'est chose facile, lorsque le cœur est arrivé à l'état complet d'indifférence. Mais lorsque, loin de là, il bat toujours en dépit des efforts tentés pour le condamner au repos, il n'y a rien de plus pénible que ce supplice de Tantale, offrant chaque jour le bonheur qu'une volonté orgueilleusement implacable défend d'accepter. Charles et Juliette l'éprouvèrent également; mais le jour où ils se sentirent trop attirés l'un vers l'autre, ne voulant point faire le premier pas, tous les deux se rejetèrent en arrière, l'une dans la dévotion, l'autre dans le plaisir.[1]

Mais la dévotion, c'est-à-dire la pratique, ne pouvait plus, comme autrefois, absorber la vie de la jeune femme. Embellie de ces contes merveilleux qui passionnent l'enfance crédule, parée des rêves, des illusions de la jeunesse confiante, elle avait eu pour Juliette des charmes qu'elle n'y pouvait retrouver après l'ébranlement de sa croyance. La foi catholique est l'image la plus parfaite de l'absolu; elle ne supporte ni doute, ni observation, ne se laisse pas discuter, et ne permet qu'aux yeux fermés d'avoir les oreilles ouvertes. Madame de Villers s'était choisi un

directeur; il était facile, comme le sont généralement les ministres du culte à Paris; et, moins scrupuleuse, sa conscience s'en fût parfaitement trouvée. Cependant, à force d'étudier, de chercher, de raisonner, la jeune femme avait vu briller de lointains horizons dont elle avait été éblouie, parce que son regard manquait de temps pour s'habituer à la lumière, mais contre lesquels ne pouvaient déjà plus rien une pratique stérile, une prière sans enthousiasme, une habitude sans conviction.

Le retour de la baronne de Villers à la dévotion, après avoir été un refuge contre la douleur, ne fut bientôt plus qu'une petite vengeance à l'adresse de son mari. Charles désirait, par habitude d'enfance, par un reste de préjugés, sans savoir, sans foi, que sa femme allât à la messe; mais lorsqu'il la vit assidue au confessionnal, recevant son directeur dans l'intimité pour le charger de ses dons aux pauvres ou à l'église, il en conçut du dépit, de la colère; Juliette s'en aperçut et tripla ses visites à l'église, ses invitations au confesseur qui ne lui inspirait nulle confiance : elle l'eût voulu sévère, il était faible; austère, il était mondain; sérieux et intelligent, il était superficiel en toutes choses.

Pour la même raison et de la même manière, Charles s'était jeté dans les plaisirs dévergondés de la jeunesse parisienne; il faisait des dépenses folles, il jouait, il avait des maîtresses. Tout cela était loin de son goût, loin de son cœur; mais il n'en laissait rien ignorer à sa femme, que l'amour de Dieu, il n'en doutait pas, n'avait pu rendre insensible au scandale, à la ruine, au déshonneur. Oui, dans sa rage insensée de vengeance maritale, il ne re-

culait ni devant la misère, ni devant le mépris des hommes; il aimait assez follement Juliette pour songer à la tuer quand il n'y aurait plus de possibilité de vivre honorablement, ni pour elle, ni pour lui. — Que je la hais donc, cette femme! s'écriait-il parfois pour se le persuader à lui-même. Comme si notre haine pour des gens dont le seul tort envers nous est l'indifférence, n'est pas de l'amour poussé jusqu'à la férocité.

Tel était l'intérieur du baron et de la baronne de Villers, lorsque le hasard mit cette dernière sur le chemin de Noémi dans une promenade. Le premier mouvement de Juliette avait été de courir à sa belle-sœur; mais quelle fut sa surprise en reconnaissant dans le jeune homme qui l'accompagnait cet Henri Désauliers qu'elle croyait mort, et dont le souvenir jetait une ombre sur sa vie.

Effet bizarre des caprices humains, le nom de cet homme qu'elle s'accusait d'avoir tué était pour elle un remords; elle songeait avec un regret douloureux à la sévérité de sa conduite envers lui; et voilà que la simple vue de celui qu'elle appelle sa victime ranime sa vieille rancune, au point que, si elle avait à recommencer, elle agirait de même. Du moment où il vit, ses remords se taisent : le résultat est changé, c'est vrai, mais la faute est-elle donc amoindrie?

Juliette s'est arrêtée subitement : elle a senti la rougeur de la honte lui monter au front en face de cet homme qui peut-être à cette heure va rire avec Noémi de sa niaise crédulité. Cependant, elle ne perd pas de vue les deux jeunes gens, espérant qu'ils se sépareront et qu'elle pourra alors rejoindre sa belle-sœur; quand elle les voit monter

en voiture, elle les suit encore, et s'arrête non loin de l'endroit où ils descendent. Elle attend une heure qui lui semble un siècle, elle attend jusqu'à la nuit; rien ne paraît; elle se décide à se rendre chez elle, le cœur déchiré par mille craintes, l'esprit bouleversé par mille pensées qui l'accablent et l'irritent tour à tour.

La plus repoussée, et par conséquent la plus incessante, est celle-ci : Noémi, la maîtresse de Henri Désauliers. Et puis, Noémi est plus belle que jamais; elle l'a vue heureuse et souriante; ce n'est donc pas la vertu qui donne le bonheur. Tandis qu'elle pâlit, souffre et pleure dans la chaîne d'un mariage qu'elle a cru en vain pouvoir briser, Noémi indépendante marche d'un pas assuré à travers les jouissances de la vie, et recueille dans le plaisir les joies et les voluptés inconnues à l'épouse qui se renferme dans les bornes étroites du devoir. Du devoir ! est-ce bien là le nom qu'on doit donner à cette lâcheté paisible qui condamne la femme à mourir d'inaction et d'ennui? Le devoir, n'est-ce pas avant tout de vivre? Et si le repos est pour certaines natures un lent suicide, ne doit-on point s'y soustraire par l'activité à tout prix?

Juliette en est là de ses réflexions, lorsqu'on lui annonce que le dîner est servi.

— Je ne dîne pas ce soir, répond-elle avec impatience.

Et elle continue sa promenade à travers le salon d'autant plus vite que sa fièvre augmente.

Tout à coup, elle sonne avec violence.

— Dès que M. le baron rentrera, dit-elle, priez-le de passer chez moi. Et elle se retire dans sa chambre.

Un quart d'heure plus tard, le hasard ramène chez lui

Charles de Villers. Surpris de l'invitation de sa femme, il se hâte d'y répondre.

En entrant chez Juliette, il est frappé de l'altération de ses traits ; la jeune femme cependant a gagné à ce changement ; ses joues pâlies ont des tressaillements qui annoncent une vie intérieure comprimée, ses yeux aux reflets de toutes couleurs ont une expression d'audace qui étonne; car le sourire de ses lèvres est amer et triste sans aucune dureté. Depuis qu'elle a perdu son insignifiance de jeune fille, Juliette est belle d'expression et de vie. Tout parle dans son visage, et les deux natures qui se combattent en son âme, y reflétant leurs impressions diverses, en font pour ceux qui s'en approchent un mirage aux aspects changeants qui trompe et séduit, fait naître instantanément la sympathie ou la haine, mais ne laisse aucune prise à l'indifférence.

Charles prend la main de Juliette dont l'aspect le trouble, et la baise avec respect pour ne pas le faire avec tendresse.

— Madame, dit-il, vous m'avez fait appeler ; je suis à vos ordres.

— Je vous remercie, monsieur, et vous prie d'excuser l'indiscrétion de ma demande en faveur du motif qui l'a déterminée.

— Je serai trop heureux de vous être agréable en quoi que ce soit.

Juliette laisse échapper un léger sourire d'ironie.

— Vous vous souvenez peut-être, monsieur, qu'à une époque... déjà reculée... je vous promis de mettre tous mes soins à la recherche d'une personne qui nous était également chère...

— Je me souviens, dit le jeune homme agité.

— Mes recherches ont été longtemps inutiles...

— Achevez, de grâce.

— Aujourd'hui, j'ai vu votre sœur, et j'ai cru devoir vous en instruire.

— Vous l'avez vue... et...

Charles avait si peur de ce qu'il allait apprendre, qu'il n'acheva point sa question.

— Je l'ai vue, mais je n'ai pu lui parler; elle n'était pas seule... un homme l'accompagnait.

La haine contracta la lèvre de Juliette; Charles prit pour lui ce mouvement que le souvenir de Henri avait seul causé.

— Oh ! madame, dit-il, vous êtes sans pitié.

Juliette le regarda d'abord avec étonnement; puis, se rejetant en arrière et s'appuyant sur un coussin comme pour le repos :

— Soit, monsieur, n'en parlons plus.

Charles se leva irrité.

— Et Noémi prétendait m'avoir donné un ange ! exclama-t-il.

— Donné ! il paraît qu'on vous donne une femme, à vous, comme à nous une perruche ou un king-charles. Noémi s'est trompée, voilà tout.

La guerre était recommencée.

— Noémi, s'écria Charles avec emportement, nous a mariés pour trouver l'occasion de venir à Paris.

— Vous mentez, monsieur ; Noémi nous a mariés dans l'espoir de nous voir heureux ; elle n'a ni réfléchi, ni calculé. Vous avez bien vu du reste qu'elle n'a pas eu besoin de nous pour cela.

— Est-ce une nouvelle insulte faite au frère dans la personne de la sœur?

— Non, car je suis loin de la blâmer; elle est heureuse, et fait bien de jouir du bonheur qu'elle a su se donner.

— Ce langage...

— Vous étonne? C'est possible. Mais la vue de Noémi heureuse et souriante a changé complétement ma manière de voir; le bonheur n'existe que pour celui qui sait se le donner; il faut suivre ses instincts pour arriver à la jouissance.

— Vous n'avez point parlé à ma sœur? demanda Charles en la regardant attentivement comme pour lire sa pensée dans son regard.

— Je vous l'ai dit, elle n'était pas seule, et je ne pouvais me présenter en face de celui qui l'accompagnait.

— Son ravisseur sans doute?...

— Grâce à Dieu, votre coup d'épée n'a pas donné la mort... et M. Henri Désauliers...

— Était avec ma sœur?...

— Oui, monsieur, aux Tuileries.

— Une rencontre... un hasard... vous auriez dû les suivre.

— Je l'ai fait; mais j'ai attendu en vain pendant trois heures la sortie de Noémi. Elle est restée...

— Chez Henri?...

Juliette fit un signe de tête affirmatif.

— J'y cours! s'écria le jeune homme. Où reste-t-il? Ne me faites pas attendre.

— Je ne vous le dirai pas; vous feriez quelque folie.

Charles resta sans parole.

— Une fois déjà, reprit Juliette, vous avez frappé injustement M. Désauliers ; ce premier duel m'a causé trop de regrets pour que je m'expose aux remords d'un deuxième.

— Injustement? mais il vous avait outragée, madame !

— Vous n'aviez pas de certitude à ce sujet ; et quand cela eût été, vous n'aviez rien à faire, puisque je ne vous demandais rien. Le mépris, sachez-le, venge mieux une femme qu'un coup d'épée ou de pistolet; ma dignité se fût mieux trouvée de sa propre défense que de la vôtre. Aujourd'hui comme alors sans réflexion, sans savoir s'il est ou non coupable, vous voulez de nouveau proposer à cet homme un nouveau combat. Votre sœur sera le prétexte du deuxième, comme votre femme l'a été du premier. Où cela vous conduira-t-il? A nous donner toutes les deux en spectacle. Du reste, un duel avec M. Désauliers serait un assassinat. Vous frapperiez un mourant.

Charles sentait sans l'avouer la justesse du raisonnement de sa femme. A ces derniers mots, il fit un mouvement de surprise.

— Ou je me trompe beaucoup, reprit Juliette, ou monsieur Désauliers est bien malade.

— Et parce qu'il est malade, dit Charles avec rage, je dois tranquillement lui permettre d'être l'amant de ma sœur?

— Vous n'en savez rien encore. Mais alors que cet homme serait, comme vous le dites, l'amant de Noémi, c'est que Noémi l'aurait voulu.

— C'est une vengeance qu'il a essayé de tirer de moi.

— La colère vous égare. Notre sœur a changé de nom ; Henri Désauliers ignore sans doute qu'elle est de votre famille.

— Mais je dois l'arracher à cette vie de scandale.

— Vous vous épuiseriez en efforts inutiles. Noémi est douée d'une volonté de fer; elle veut du bonheur à tout prix, vous ne l'arrêterez pas sur la pente qui l'entraîne; vous précipiterez sa chute au contraire en la heurtant maladroitement. Laissez-la donc jouir en paix de la liberté et des plaisirs qu'elle a su conquérir. Est-ce que toutes les joies de la vie ne sont point là ? Le seul tort ou le seul mérite de votre sœur est d'avoir osé se les donner tandis que beaucoup d'autres se contentent de les désirer sans avoir le courage de l'avouer.

— Est-ce au confessionnal, madame, demanda Charles, debout et tremblant de colère, que vous puisez la moralité de vos principes?

— Non, monsieur, répondit la jeune femme non moins courroucée, c'est dans votre exemple !... Vous accusez votre sœur; que fait-elle autre chose que vous ne fassiez vous-même? L'accuserez-vous d'aimer les plaisirs, vous qui passez vos jours dans la joie, vos nuits dans la débauche? L'accuserez-vous d'avoir un amant, vous qui vous faites gloire de posséder un nombre incroyable de maîtresses? L'accuserez-vous de luxe et de prodigalité, vous qui voulez goûter à toutes les voluptés, même à celle de la ruine?

— Juliette, si je suis coupable, c'est vous...

— Oh! interrompit la jeune femme, je ne vous adresse pas un reproche. Vous faites bien, puisque cela vous plait; si bien, selon moi, que je suis décidée à suivre votre exemple et celui de votre sœur.

— Que voulez-vous dire?

— Je suis lasse de vivre seule, triste, isolée : lasse de dévotion et de prières ; lasse de ma souffrance volontaire et de mon orgueilleuse vertu. Je veux jouir à mon tour. Je veux m'étourdir dans le tourbillon du plaisir, où je vous retrouverai sans doute. Il m'est indifférent d'arriver à la misère ; mais par le chemin des voluptés, non par celui des larmes.

— Vous voulez en un mot faire du scandale ?

— Le craindriez-vous ?

— Vous attendrez au moins, dit Charles avec ironie, la fin de votre deuil.

— L'avez-vous attendue ?

Charles ne pouvait plus se contenir.

— Madame, dit-il, vous n'insulterez pas à la mémoire de mon père par vos folles extravagances, entendez-vous ? Je ne le veux pas...

— Vous ne le voulez pas ?...

L'expression du visage de Juliette était terrible ; sa voix tremblante et saccadée, en répétant la dernière parole de son mari, n'avait plus rien d'humain ; c'était un râle d'agonie et de fièvre qui ne saurait se décrire. Mais aussitôt, sans transition, par un de ces rapides contrastes faciles à cette nature à la fois malléable et résistante, son regard s'adoucit, une légère rougeur anima sa joue livide, l'arc de son sourcil redevint droit et lisse, un sourire indéfinissable plissa ses lèvres encore pâles. Elle alla ouvrir un petit meuble. Charles restait interdit. Elle revint près de lui et tira d'une boîte un collier et un bracelet de corail dont elle orna son bras et son cou. Dans le premier moment de surprise, son mari ne saisit pas son intention.

— Si j'ai la première, dit-elle d'une voix douce, lente et triste, failli au devoir des souvenirs, insulté à la mémoire d'un père vénéré, je veux qu'il me maudisse du haut du ciel où il peut me voir et me juger.

Charles avait compris : Juliette venait de quitter le deuil de son père.

— Écoute, dit-il d'une voix sourde, tu veux la guerre, une guerre sans merci ; elle ne sera pas longue. Je te tuerai, Juliette, au premier scandale : je ne supporterai pas le déshonneur.

Madame de Villers sourit.

— Si nos droits sont égaux, dit-elle, comme le prétend certain réformateur de vos amis, il y a longtemps que vous ne devriez plus être de ce monde.

Chaque fois que, dans une discussion, Juliette parlait de l'égalité des sexes, son mari était mal à l'aise sans qu'elle pût se rendre compte de l'impression qu'il en éprouvait. Cette fois, malgré l'espèce d'ivresse où l'avait jeté la colère, il éprouva le même tressaillement nerveux ; mais il fut aussitôt réprimé.

— Oh ! ce Désauliers, dit-il, ce Désauliers ! c'est lui qui est la cause de tous mes maux. Je le retrouverai, je le tuerai !

— Vous l'assassinerez, je vous le répète, car il n'est pas en état de se battre.

— Que m'importe, pourvu que j'aie sa vie ?

Charles sortit dans cet état d'exaspération.

Dès qu'il fut parti, Juliette arracha son collier, ses bracelets, et bientôt tomba dans cet affaissement qui suit les crises violentes chez es tempéraments nerveux. Mais l'in-

quiétude l'arracha à cette espèce de sommeil moral; après quelques instants de réflexion, elle écrivit à Henri Désauliers et lui fit remettre immédiatement sa lettre.

IX

Le jeune peintre veillait seul dans sa chambre sans songer au repos, malgré son état maladif; la rencontre de cette femme étrangère, la simplicité avec laquelle elle lui avait offert son bras en le voyant près de tomber de faiblesse, le mystère dont elle voulait s'entourer vis-à-vis de Charles de Villers et de sa femme, tandis que l'indépendance et la franchise de son caractère se décelaient dans ses paroles et dans ses actes, tout cela préoccupait singulièrement l'artiste, qui se sentait attiré plus encore par cette nature à part que par cette beauté éclatante qui lui était apparue soudainement comme l'inspiration dans un rêve. Il ne doutait pas qu'il ne dût la revoir; il sentait qu'elle avait pris une place dans sa vie et se demandait si, dès ce jour, elle n'aurait pas une influence sur sa destinée. En se berçant ainsi de douces chimères, il oubliait le temps et la réalité, qu'un coup de sonnette vint lui rappeler à minuit. Il alla ouvrir. Un domestique lui remit une lettre et disparut; il rentra assez surpris, et le fut davantage en lisant ce qui suit :

« Monsieur,

« Il y a près d'un an, vous avez failli perdre la vie par ma

faute, et mon imprudence vient de vous exposer à un nouveau danger. Prévenez-le, je vous en supplie ; si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi. Je ne pourrais me pardonner s'il vous arrivait un malheur. Charles vous cherche; pour mon repos, quittez Paris au moins pendant quelque temps, je vous en saurai une reconnaissance éternelle. La personne avec qui vous vous promeniez aux Tuileries ce matin, elle aussi, vous en saura gré, j'en suis sûre; si vous la revoyez, dites-lui donc que je désire l'embrasser. Ma demande est peut-être indiscrète, mais je n'ai pas d'autre moyen de la lui faire parvenir.

« Un mot qui me rassure, monsieur, et vous pourrez me compter désormais au nombre de vos amis. »

Les diverses impressions de Henri Désauliers à cette lecture seraient longues à analyser. D'où pouvait venir cette haine profonde de Charles contre lui ? En admettant qu'il eût adressé à sa femme quelque parole indiscrète, ne l'avait-il pas assez vengée déjà ? Ce coup d'épée qui pouvait être mortel ne l'avait donc pas satisfait ?... Et cette Noémi, cet ange qu'il se plaisait à adorer depuis quelques heures sans la connaître, quel rapport a-t-elle avec le baron de Villers ? Pourquoi se cache-t-elle de lui et de Juliette qui demande à la voir ?

Après mille suppositions, toutes aussi impossibles, un éclair lumineux apparut au jeune homme : Noémi doit être la sœur de Charles, pensa-t-il. Madame de Villers a dit qu'elle a rencontré sa belle-sœur avec moi ; de là cette nouvelle colère, cette deuxième réparation qu'il veut me demander.

Henri Désauliers se sentit beaucoup plus à l'aise après

s'être persuadé que cette dernière hypothèse était la vérité.

Noémi ne pouvait aimer Charles. Que lui importait tout autre mystère?

Ce fut le cœur léger, l'esprit joyeux qu'il répondit à madame de Villers.

« J'aurais acheté à tout prix, madame, votre pardon et votre amitié; vous m'offrez l'occasion de réparer une faute et de vous donner la preuve de mes regrets, je n'ai garde de la repousser. J'espère que la réflexion et l'influence de votre bonté calmeront les ressentiments de votre mari à mon égard. Je m'éloigne ainsi que vous le désirez, et je ne souhaite qu'une occasion de prouver à Charles tout mon dévouement. Je ne puis vous promettre de remplir la mission dont vous me chargez auprès de la personne qui m'accompagnait hier; je la voyais pour la première fois et je n'ai pas son adresse. Si le hasard me met une seconde fois sur son chemin, je m'engage à lui dire ce dont m'honore votre confiance. »

Après avoir plié et cacheté cette lettre, Henri Désauliers se crut heureux et se mit au lit, espérant retrouver dans le sommeil les rêves d'or de la réalité. Mais, hélas! cette soi-disant réalité n'était que chimère! Il n'y a point de certitude possible sans preuves; une nouvelle crainte le tint éveillé : si Noémi est la sœur de Charles, pourquoi est-elle seule à Paris? pourquoi fuit-elle son frère? Elle n'est pas mariée, et elle a dit : « Je ne me marierai jamais. » Une jeune fille ne s'entoure pas ainsi de mystère sans que de graves intérêts l'y forcent. Noémi serait-elle donc coupable? Cent fois repoussée, cette pensée revint cent fois.

Henri vit paraître le jour avec bonheur; il se dit qu'elle devait être le résultat d'un mauvais rêve.

Le jeune artiste donna immédiatement des ordres pour que personne ne pénétrât auprès de lui. Pour tous, il serait à la campagne; une seule personne, une femme devait monter, qu'il y fût ou non. Il avait donné le signalement de Noémi.

Pendant qu'il prenait toutes ces mesures avec la vivacité que donne un espoir, Charles de Villers rentrait accablé de fatigue après avoir vainement demandé à la fraîcheur de la nuit, à la pureté d'un beau lever de soleil, le calme dont il avait besoin. Il reçut en arrivant la lettre destinée à sa femme. La scène de la veille lui revint à l'esprit, les menaces de Juliette éveillèrent en lui, soudainement, à la vue de cette écriture inconnue, une jalousie féroce; sans plus réfléchir aux résultats de son indiscrétion, il brisa le cachet et laissa échapper une espèce de rugissement de rage en jetant les yeux sur la signature. C'est à peine s'il put lire les innocentes lignes écrites à sa femme par son ancien ami, tant son regard était voilé par le nuage qui obscurcissait son cerveau. Cependant, peu à peu, il se remit de sa folle fureur, relut avec plus de calme la lettre de Henri et y apprit clairement une chose : c'est qu'il n'avait à venger l'honneur ni de sa sœur, ni de sa femme. On supposera peut-être qu'il en fut satisfait et revint à des sentiments de justice plus honorables pour son caractère; mais la vanité masculine est bien plus irritée de se trouver en défaut que d'y croire les autres; dès que la haine de Charles contre son ami n'eut plus de raison d'être, dès qu'il comprit sa vengeance impossible, il se trouva ridicule et fit retomber sur sa femme tout le dépit qu'il en éprouva :

C'est la faute de Juliette, se dit-il. Pourquoi écrit-elle à cet homme? pourquoi lui promet-elle son amitié? pourquoi lui parle-t-elle de Noémi ?... Elle lui a tout dit peut-être pour se venger de moi; à cette heure il sait que je suis déshonoré, que j'ai pour sœur une fille perdue. S'il n'est pas son amant, il cherchera à le devenir.

Une fois sur ce terrain à pente glissante, l'imagination ne s'arrête plus; quand Charles fut surpris par sa femme, la lettre de Henri à la main, toute prudence lui était devenue impossible.

— Vous avez écrit à Désauliers? dit-il brusquement.

Juliette eut un mouvement de surprise. Mais aussitôt elle aperçut le papier froissé dans la main de son mari, et ne répondit que par un regard souverainement dédaigneux qui acheva d'exaspérer le baron de Villers.

— Ainsi, s'écria-t-il, vous ne craignez pas de commencer dès aujourd'hui cette vie de liberté et de scandale que vous m'avez promise ?

Juliette sans le regarder haussa les épaules.

— Vous tenez à retrouver Noémi, parce que vous espérez qu'elle partagera vos désordres. Ah! vous vous connaissez bien toutes les deux, vous pouvez vous unir.

— Voudriez-vous, monsieur, demanda froidement Juliette sans répondre aux insolences de son mari, me remettre ce papier qui m'appartient; je désire en connaître le contenu.

— Et savoir si vous pouvez payer de votre affection la lâcheté que vous demandez à cet homme, n'est-ce pas? hurla Charles en jetant la lettre écrasée aux pieds de sa femme qui s'était tranquillement assise.

— Je n'abaisserai ni M. Désauliers ni votre sœur jusqu'à les défendre devant vous ; ils y perdraient de leur dignité.

Madame de Villers sonna ; l'arrivée d'un domestique arrêta les paroles et le geste de menace qui allait échapper au baron.

— Ramassez-moi ce papier, je vous prie, dit Juliette d'un ton calme et doucereusement hautain.

Elle lut pendant que le valet, debout, attendait ses ordres.

— C'est bien, dit-elle en repliant la lettre, vous pouvez vous retirer.

— Ne pourriez-vous me dire, demanda-t-elle en s'adressant avec aisance à son mari, s'il n'y a pas une loi qui punisse la violation du secret des lettres?

— Non, madame; on ne viole pas les secrets de sa femme.

— C'est avantageux en ce sens qu'une femme ne doit pas craindre de violer ceux de son mari. Pour cela, du moins, y a-t-il égalité, réciprocité?

— Absolue.

— Je ne veux pas agir ainsi que vous avec fourberie; je vous déclare que je me crois désormais relevée de toute obligation de discrétion. Prenez vos mesures si vous tenez à garder vos secrets. Je rends ce que l'on me prête, bien ou mal, bon ou mauvais.

Juliette, ainsi qu'un grand nombre de femmes, irritée de l'autorité exercée par le sexe fort sur le faible, exaspérée par l'injustice des inégalités dont elle sentait l'humiliation dans son légitime orgueil, mal éclairée sur ses devoirs par la lecture d'un livre qui définissait mal ses droits, s'imaginait être dans le vrai en s'abandonnant aux

mêmes erreurs que son mari, en commettant ses fautes, en copiant ses travers : — Il le fait bien, lui, pourquoi ne le ferais-je pas? Tel était le raisonnement qu'elle voulait faire servir de prétexte à sa conduite et de satisfaction à sa conscience ; tel est en général le système des femmes qui croient avoir le sentiment de la justice et ne se laissent guider que par leur instinct de révolte. Raisonnement faux, système absurde.

Comment réclamer la justice quand on s'est rendu coupable de la faute que l'on condamne chez les autres? Quel droit de plainte reste-t-il à celui qui a frappé un coupable de la peine du talion? La vertu seule a le droit d'accuser, la justice celui de condamner, la conscience celui de protester. Si la femme veut conquérir ses droits, qu'elle déploie toute la force que lui a donné la nature : celle du cœur. Il faut qu'elle se rende véritablement supérieure au moral; il faut qu'elle courbe l'homme sous la puissance de sa vertu. Ce n'est pas assez qu'elle cherche à devenir son émule par l'esprit, par le talent, par la science; c'est insignifiant qu'elle excite ses passions ou s'en serve par la beauté, la grâce, la coquetterie; il la domine toujours par la force. Ce qu'elle doit s'appliquer à acquérir ou à conserver, c'est ce qui manque le plus à l'homme : l'amour du devoir. C'est là qu'il est faible, c'est par là qu'elle peut le frapper, ce n'est que là qu'elle pourra le vaincre. La force de l'homme est chair, celle de la femme est esprit; si celle-ci voulait, ou plutôt si elle était éclairée, elle aurait bientôt en main la toute-puissance; l'homme alors se sentirait petit; il voudrait, il pourrait grandir, et l'égalité naitrait des efforts de la lutte.

L'émancipation, ce rêve de tous les opprimés, ce désir de tous les siècles, ce but de toutes les aspirations saintes, cet effort incessant de la terre vers le ciel, de l'homme vers Dieu, n'est possible que par une connaissance parfaite de la justice.

Peuple, connais ta force et sois grand, tu n'auras plus de rois. Femme, connais ta puissance et sois digne, tu n'auras plus de maîtres.

X

Henri Désauliers, enfermé chez lui, travaillait avec une ardeur infatigable à une toile que, sans doute, il destinait à une exposition prochaine; il devait espérer beaucoup de son œuvre, car il ne prenait plus de repos depuis qu'il y avait mis la main; ses jours et ses nuits se passaient à la perfectionner. Avait-il donc oublié Noémi? Non, il l'attendait; chaque matin lui rendait l'espérance, chaque soir lui apportait une déception. Après quinze jours, sa confiance fut ébranlée; après trois semaines, il s'irrita; après un mois, il tomba dans une morne tristesse et abandonna tout travail. Bientôt, il oublia complétement la promesse d'absence faite à Juliette et reprit ses promenades aux Tuileries, dans l'espoir sans doute d'une nouvelle rencontre. Mais la belle étrangère ne se montrait pas, et les doutes du jeune homme sur la mystérieuse sœur de Charles de Villers reprenaient chaque jour plus d'empire dans son esprit.

Un soir, il rentrait accablé ; son concierge lui dit en lui remettant sa clef :

— Monsieur, elle est venue.

— Qui donc ?

— La dame que vous attendez depuis si longtemps.

— Et elle n'est pas montée ?

— Pardon. Elle vous a attendu une heure ; puis elle est descendue et m'a remis la clef sans rien dire.

Henri eut un geste de désespoir ; mais au fond de son cœur il retrouvait la confiance. Il se hâta de monter chez lui : respirer l'air qu'avait respiré Noémi, rentrer dans cette chambre où elle s'était reposée, où elle s'était assise ; toucher ces mille riens que sans doute elle avait touchés, s'enivrer de cette atmosphère imprégnée de son haleine, n'était-ce pas un bonheur déjà trop grand pour les forces du jeune malade ? Et puis, elle était venue, elle reviendrait donc. Ceci paraissait probable, certain même ; Henri étouffait de joie, son cœur battait, il ne pouvait monter les deux étages qui conduisaient à son modeste appartement.

Il lui sembla en entrant que l'air était embaumé de parfums inaccoutumés ; il aspirait du bonheur ; il s'enivrait au souffle qu'avait laissé chez lui celle qu'il n'espérait plus revoir il y a quelques instants encore. A son émotion, à son trouble, à sa joie folle, à son délire inexplicable, il sentit seulement toute l'étendue, toute la violence de sa passion pour cette étrangère ; et il n'eut pas même la pensée de s'en effrayer.

Quelques papiers avaient été dérangés sur son bureau, l'écritoire était ouverte, la plume encore humide. Une lettre frappa ses regards. Il l'ouvrit avec un serrement de

cœur inexprimable. Au premier mot, une ombre voila ses yeux, sa main retomba inerte, il s'affaissa sur lui-même, se sentant mourir et ne voulant rien tenter pour se rattacher à la vie. Ce mot qui seul renversait tous ses rêves de bonheur, tous ses projets d'avenir, toutes ses joies du présent était celui-ci : Adieu! Des explications suivaient; Henri n'eut la force de les lire que le lendemain matin.

« Je pars pour l'Italie; je n'y resterai pas : je me sens un désir immense de voyages lointains. C'est pour votre repos, non pour le mien, que je prends ce parti extrême; nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes compris. Je vous ai fait une impression profonde; à quoi bon vous cacher que je le sais. Vous avez par votre caractère, la noblesse de votre âme, la sagesse de votre raisonnement, impressionné vivement mon esprit ignorant et mon cœur égaré jusqu'à ce jour. Je vous aime, et je vous prouve en m'éloignant de vous que j'eusse été digne de votre amour si je vous avais rencontré plus tôt. Je ne demande ni votre pitié pour ma douleur, ni votre indulgence pour mes fautes; la bonté et le génie ne connaissent pas la rigueur et ne savent condamner que ce qui est faux ou méchant.

« Gardez-moi un souvenir et marchez toujours dans la voie où vous êtes courageusement entré. Je le reconnais un peu tard, mais je suis prête à l'affirmer à ceux qui en doutent : le chemin de la vertu est le seul qui puisse conduire au bonheur; votre pensée sera mon étoile d'espérance et de salut; elle me préservera du désespoir. Béni soit Dieu qui vous a mis sur mon chemin. »

Lorsque Henri Désauliers put réfléchir, il fut frappé de

la franchise de cette lettre, du courage de cet adieu, de la force de ce sacrifice.

— Non, non, se dit-il, cette femme n'est pas coupable de fautes honteuses. Peut-être fait-on peser sur elle un entraînement de jeunesse. Je la retrouverai, je la réhabiliterai! je la sauverai!

Le lendemain, Henri Désauliers partait pour l'Italie.

XI

Six mois s'étaient passés. L'hiver avait ramené avec la froidure et les brouillards ses joies et ses fêtes de nuit. Les murs de Paris se placardaient d'affiches : bals, spectacles, concerts s'y disputaient la meilleure place, et, comme en beaucoup d'autres choses, les derniers arrivés étaient toujours les bienvenus. La nouveauté! quelle puissance oserait s'égaler à celle-là?

La nouveauté de cet hiver était la belle Italienne Mariquita Villani, la perle de l'Europe, disait-on, la plus belle femme qu'on eût vue dans la capitale depuis plusieurs hivers; la sombre et brillante artiste, l'ardente chanteuse, dont les yeux étaient doués d'une attraction si puissante, d'un reflet si irrésistible, d'un feu si ardent, qu'on l'avait surnommée dans le monde artistique le diamant noir.

Mariquita Villani habitait un petit hôtel à demi caché entre le faubourg Saint-Honoré et les Champs Elysées; on disait de sa maison mille choses merveilleuses, bizarres, excentriques; on en disait d'elle de bien plus incroyables :

Mariquita avait un équipage attelé de quatre chevaux noirs dont le laquais et le cocher, aussi nègres que leurs bêtes, excitaient une curiosité générale.

Mariquita ne quittait jamais sa robe de velours noir; ses cheveux de jais ne connaissaient d'autre parure que la dentelle, qui s'y perdait en retombant sur des épaules que recouvraient d'épaisses boucles aux reflets bleus.

Une femme qui s'entourait de couleurs aussi sinistres ne devait-elle pas avoir l'âme à peu près de la même teinte? Elle avait fui l'Italie, disait-on, après avoir tué dans un accès de jalousie un amant infidèle; elle avait rendu fou un cardinal premier ministre des saints États du pape; un roi de je ne sais quel pays lui avait offert sa couronne.

A Paris, nul ne savait les mystères de l'hôtel Villani, où Mariquita passait tous les instants que ne réclamait pas le théâtre; mais tous avaient vu la belle chanteuse, la mystérieuse étrangère, l'excentrique courtisane qui n'aurait pu compter, non-seulement le nombre de ses amants, mais celui même des amants morts pour elle ou par elle.

Ceux qui approchaient de près la Villani la disaient la plus simple enfant du monde, la plus généreuse personne qu'on pût imaginer; ils ajoutaient que rien ne pouvait amuser autant Mariquita que le récit de tous ces contes faits sur elle, et que la jeune femme riait si fort de toutes ces drôleries, qu'un homme eût paru parfaitement ridicule d'en vouloir demander raison pour elle.

Pendant que le public parisien, si facile à amuser, si crédule et si inconstant, s'occupe ainsi de l'artiste à la mode, Mariquita est tranquillement assise dans le boudoir, orné comme un palais de fée, de son petit hôtel des Champs

Élysées. Elle est en effet vêtue, comme la représente le public, d'une robe de velours noir qui relève la noblesse de sa taille et la beauté de son visage. Mais son sourire a la tristesse douce de celui d'une jeune mère qui voit souffrir son enfant ; et son regard rempli d'une tendre compassion est arrêté sur une autre jeune femme assise auprès d'elle, dont la main se repose dans la sienne, et dont la tête s'appuie sur son épaule où tombe parfois une larme.

— Eh quoi! dit-elle, tu souffres, Juliette? La pensée de ton bonheur était une si douce chose dans l'amertume de ma vie!

— L'amertume de ta vie! Peux-tu parler ainsi, ma sœur? Est-ce que tout n'est pas joie, illusion, plaisir, dans ton existence?

— Tu as cru cela, Juliette?

— Oui; et j'ai envié tes éblouissements.

— Mes éblouissements sont ténèbres, mes joies douleur, mes délires cauchemars, mes réveils désespoirs. Ah! tu ne sais pas, Juliette, la plaie qui saigne éternellement dans mon âme... Tu ne sais pas l'isolement où mon pauvre cœur se dessèche et se meurt d'ennui et de lassitude. J'ai voulu m'étourdir en vain, je n'ai réussi qu'à souffrir davantage.

— Mais le monde est à tes pieds, le luxe te prodigue ses folles jouissances; tu peux goûter toutes les douceurs de la vie, tous les prestiges, toutes les voluptés; on t'entoure, on t'admire, on t'aime.

— Ne crois pas cela; le luxe fatigue, l'adulation ennuie; pour jouir, il faut désirer, et moi je ne désire rien. On m'entoure, dis-tu? Eh! ma chère, c'est que je suis un objet

de curiosité, l'animal de mode comme la girafe en 1832 ou les yachts de Chine en 1855. Que demain un mal de gorge m'enlève la voix, une petite vérole, ma beauté; non-seulement on m'oubliera, mais l'on rira de moi, on s'amusera à mes dépens d'autant plus volontiers que j'aurai accaparé pendant une heure l'attention universelle, faute que la vanité humaine ne pardonne pas. On m'aime, dis-tu encore? Non, ma chère; pour une femme comme moi, on rougirait d'éprouver plus qu'un caprice, et il ne m'est pas permis de ressentir autre chose.

— Je voudrais jouir de ta vie, ne fût-ce qu'un jour!

— Ah! que tu en serais lasse le lendemain!... Juliette, tu crois à mon affection, n'est-ce pas? Eh bien! raconte-moi toutes tes douleurs, remonte à la source première, dis-moi d'où est venu ton chagrin : je voudrais te consoler, te guérir.

— Non; le bonheur m'est impossible, je ne veux plus chercher de jouissances que dans le plaisir.

— Le plaisir ne te les donnera pas. Beaucoup de femmes, celles-là surtout qui m'accablent de leurs dédains parce qu'elles vieillissent dans une médiocrité oubliée, envient ma renommée, mon luxe, mes plaisirs, toutes ces joies enfin qu'elles croient être mon partage et qui leur sont défendues. A beaucoup d'entre elles, sans doute, elles suffiraient, parce que beaucoup sont superficielles, ignorantes, égoïstes. Mais à toi, Juliette, qu'apporteraient-elles? Un remords avec la douleur, voilà tout. Le plaisir n'a rien qui puisse nourrir ton intelligence, satisfaire ton cœur. Je me suis trompée et tu te tromperais en suivant cette voie où j'ai cherché le bonheur, où j'ai trouvé le vide.

— Pourquoi y restes-tu, alors?

— Un peu par nonchalance, un peu par habitude, un peu pour m'étourdir.

— M'étourdir! s'écria Juliette, c'est cela que je veux.

— Je ne m'explique pas tes douleurs, mon amie. Mon frère s'est donc rendu bien coupable envers toi?

— Je ne sais... peut-être aussi l'ai-je été envers lui.

— Toi! Mais c'est impossible.

— Nous n'avons l'un pour l'autre nulle sympathie.

— Tu l'as aimé.

— Jamais. Cependant, je l'ai senti, je pouvais l'aimer.

— N'as-tu pas renoncé pour lui à ta vocation religieuse?

— Il n'était pour rien dans ma résolution.

— Qui t'a donc ainsi changée, alors?

— Qui te le dira, Noémi? Qui depuis m'a rendue sceptique, athée, incrédule à tout ce qui est beau, bon et bien?

— Tu en es déjà là, Juliette?

— Je ne crois plus à rien, et ma conscience ne me le reproche pas.

— Ta conscience autrefois si scrupuleuse?...

— La conscience, Noémi, me fait l'effet d'un verre d'optique qui grossit ou rapetisse à volonté les objets, soit qu'on s'en rapproche ou qu'on s'en éloigne. Ce qui est noir pour l'un, semble à l'autre d'une pureté parfaite, d'un blanc de neige; or, puisque deux consciences peuvent voir la même chose d'une manière tout à fait différente, la conscience est une faculté aveugle, ou plutôt une faculté qui n'existe pas. Dieu n'est plus pour moi qu'une création de l'orgueil de l'homme, qui, voulant être quelque

chose et ne se sentant rien, a fait un Dieu de la perfection pour avoir l'air d'y vouloir atteindre.

— Juliette, tu m'épouvantes.

Madame de Villers sourit.

— Ne te reste-t-il donc rien de nos croyances d'enfant?... de nos instructions religieuses?

— Il m'en reste ce qu'il faut pour en sentir l'impuissance et l'absurdité. Tu le vois, Noémi, deux chemins différents nous ont conduites au même but, toi et moi. Mais le tien a été semé de roses, tu as joui de tout ce qui peut embellir la vie : le plaisir, la fortune, la gloire.

— Il te reste ce que j'ai perdu : la considération.

— Misérable bien, si on le mesure au poids de ceux qui le vendent. Estimes-tu donc assez les hommes, pauvre sœur, pour te préoccuper de l'opinion qu'ils ont de toi?

La Villani ne répondit point d'abord. Elle songeait à troupeau d'adulateurs qui l'entouraient sans cesse comme de vils courtisans; et à la demande de sa sœur, ce que chaque jour elle renfermait en elle de dédains, de mépris, quelquefois de pitié, déborda de son âme.

— Non, non, dit-elle après un court silence; ils sont vils, menteurs, méchants, égoïstes, oh! égoïstes surtout. Ils achètent au poids de l'or un caprice, et ils refusent un centime à la vertu qui souffre; ils se traînent, lâches et faibles, aux pieds de la femme qui excite leurs passions; ils se rient du dévouement de leur épouse, ils insultent à l'honnêteté de celle qui veut vivre de son travail; ils abandonnent sans scrupule, repoussent sans pitié la pauvre fille qu'ils ont perdue, trop heureuse si elle ne les voit pas rire du mépris que le monde lui jette et dont ils ont im-

primé la tache; ils vendent leur fille par des contrats honteux au plus offrant; et, à force de vices, ils font de la femme une créature aussi méprisable qu'eux, qui se vend parce qu'ils achètent, qui trafique d'elle-même parce qu'elle manque de moyens d'existence, qui déteste et noircit son sexe entier parce qu'en chaque autre femme elle voit une ennemie, un danger, une concurrence.

— Tu le vois! s'écria Juliette, tu penses, tu raisonnes comme moi, pauvre sœur! Tu ne crois à rien, tu n'estimes rien, tu n'aimes rien.

— Tu te trompes, reprit Noémi, effrayée pour la jeune femme de l'exaltation où elle s'était laissée entraîner, je crois encore.

— A quoi donc?

— A Dieu d'abord; à l'amour ensuite.

Un étonnement si naïf se peignit dans les traits de la baronne de Villers, que la Villani ne put s'empêcher de sourire.

— Je crois en Dieu, reprit celle-ci, qui m'a punie d'avoir manqué de force dans l'épreuve, de courage dans la douleur; je crois à l'amour, qu'un seul jour j'ai compris et auquel j'ai renoncé, ne pouvant prétendre à ses joies. Dieu, pour moi, Juliette, c'est la justice; l'amour, c'est la félicité suprême en ce monde; pour goûter celui-ci, ce me semble, il faut être pur devant celui-là. Oh! oui, les hommes sont en général méprisables et méchants; mais ils ne naissent pas ainsi, c'est la société qui les corrompt, et lorsque nous rencontrons par hasard l'honnêteté, la vertu, la sagesse dans l'un d'eux, l'estime de celui-là rachète à elle seule l'indifférence, l'oubli, ou même le blâme de tous.

Les femmes sont douées, lorsqu'il s'agit d'amour, d'une perspicacité particulière, résultant sans doute de la rapidité avec laquelle elles reçoivent les impressions. Entre deux cœurs de femmes qui aiment ou qui souffrent, il s'établit souvent une espèce de courant électrique qui les met instantanément en communication sympathique.

— Tu aimes sans espoir? dit Juliette en serrant dans les siennes les mains de Noémi.

— Oui; et je cherche l'oubli de cet amour dans le plaisir, où je ne le trouve pas. Quand je quittai Pondevaux, ma pauvre Juliette, je n'étais pas une fille déjà perdue comme on s'est plu à le dire, mais une pauvre enfant qui manquait d'air et d'espace dans la cage étroite de la maison paternelle. J'ai simplement profité de la première occasion de liberté qui m'a été offerte. Je ne savais rien de la vie, rien des hommes; j'étais jeune, j'avais du talent : avec cela, à Paris, on ne résiste pas longtemps aux éblouissements, aux vertiges. Et puis, je te l'ai dit, j'étais avide de bonheur, je le cherchais partout, espérant chaque jour le trouver le lendemain. Quand ma liaison avec Marc Hilaire fut brisée, j'eus peur un instant de me retrouver seule au milieu de cette foule étourdissante qui m'entourait, je me recueillis, j'eus des remords. Élevée dans des principes catholiques, j'en avais gardé des croyances profondes qui devaient m'être fatales; ne me sentant point la force de passer le reste de ma vie dans la pénitence, de consacrer mes jours à une tranquille réparation : je suis damnée, me dis-je. A quoi bon lutter et souffrir? Puisque l'éternité doit être malheureuse, que je jouisse au moins dans le présent. Mes succès augmentaient chaque jour, la renommée de mon nom ita-

lien se répandait partout; j'étais entraînée par le tourbillon du plaisir, enchaînée à l'idole trompeuse de la gloire; je ne m'appartenais plus. Un jour, je fis une rencontre.

— Celle de Henri Désauliers, interrompit Juliette en souriant.

— Oui; et de ce jour date le tourment de ma vie. Cet homme me parla sans me connaître des devoirs de l'artiste; je ne croyais pas la vertu compatible avec l'art; il me révéla le contraire. Pour la première fois, j'eus honte de mes faiblesses, je rougis de mes triomphes. J'avais promis à Henri Désauliers de revenir chez lui, je tins parole, un mois plus tard, quand je crus avoir réussi à faire taire mon cœur, quand surtout je me sentis assez forte pour entrer dans une voie meilleure avec l'aide de ses conseils, de son amitié.

Il n'était pas chez lui; je montai et fus en entrant saisie de trouble : il avait de mémoire fait mon portrait, au bas duquel quelques mots passionnés révélaient son amour. Comme tout homme qui se complaît dans un rêve de femme, il avait embelli mon âme de tous les charmes de ma figure. Que devais-je faire? Me laisser aimer sans m'accuser eût été lâche; accepter son amour, lui offrir le mien, dévoué, repentant, soumis, ce fut ma première pensée. Mais alors il me repousserait peut-être et je mourrais de douleur et de honte. Ou bien, il accepterait; mais comme cet homme supérieur d'âme et d'esprit ne se contenterait pas d'un caprice, que déjà il m'aimait de toutes les forces de son âme, je résolus de le fuir, de le sauver de moi par l'oubli. En quelques lignes, je lui fis l'aveu que e n'étais pas digne de son amour, et je lui annoçani

mon départ pour l'Italie. Il partit à ma recherche et revint triste, mais non désespéré, car son âme est plus grande que la douleur. Il est ici, je le vois, je le suis parfois dans ses promenades solitaires; plus je le connais, plus je lui trouve de droits à l'estime, à la vénération générale. Il semble qu'il ait fait un vœu d'abnégation, que sa vie soit consacrée tout entière à l'humanité. Chaque pas qu'il fait est marqué par un dévouement, par un bienfait, par une bénédiction aussi. Et sais-tu, Juliette, ce qui me fait le plus souffrir, ce qui m'irrite, ce qui me désespère? C'est que je sens que j'eusse été digne de lui, et que, mon premier pas bien dirigé, j'aurais marché sans efforts dans la vertu.

La tête de la superbe Mariquita tomba sur sa poitrine que soulevait l'émotion. Juliette l'attira sur son sein et pleura avec elle. Si toutes les femmes qui chaque jour lui portaient envie l'eussent vue ainsi pleurer et souffrir, les méchantes eussent été joyeuses, les bonnes auraient cessé de la jalouser.

— Ma vie, reprit Noémi, cette vie que j'avais tant rêvée, désirée, n'a eu qu'un beau jour : celui où je t'ai rencontrée sans pouvoir te fuir, où tu es venue te jeter dans mes bras.

— Et tu ne voulais pas me voir.

— J'avais peur de ton mépris.

Les deux sœurs se tinrent longtemps embrassées; Juliette à son tour fit ses confidences. Noémi l'écouta avec recueillement jusqu'à la fin; elle apprit le secret du changement subit de mademoiselle Lambert; elle sut que ce livre, cherché par le docteur, était resté dans les mains de Juliette; elle comprit l'influence fatale qu'il avait eue sur

la destinée de la jeune femme; et plus que jamais, désira le lire.

Madame de Villers le lui promit.

— Promesse pour promesse, dit Noémi : demain, tu m'envoies le livre. Dans trois jours, je donne un concert à la suite duquel je réunis chez moi un grand nombre d'amis pour un dîner et un bal masqué. C'est le premier de cet hiver, il sera brillant. Mes fêtes sont étourdissantes; tu y trouveras ce que tu cherches, Juliette, du plaisir. Sous le masque, tu ne risqueras point d'être reconnue. Arrange-toi pour que Charles te suppose ailleurs.

— Je ne dois pas de comptes à M. de Villers, dit Juliette ; je ne lui en demande pas.

Noémi étouffa un soupir dans un baiser et les deux amies se séparèrent.

Pendant les trois jours qui précédèrent son concert, Mariquita Villani ne reçut personne et ne sortit point. Les visiteurs s'étonnèrent; les domestiques avaient ordre de prétexter une indisposition; mais ils la savaient feinte. C'est que sa belle-sœur avait tenu parole, et le livre envoyé produisait une impression d'autant plus profonde sur la belle artiste qu'elle le lisait avec la volonté d'y découvrir ce qu'il avait de bon et de mauvais. Ne s'étant pas laissée égarer comme sa compagne par les poétiques erreurs du mysticisme, elle distingua du premier coup d'œil ce que cet ouvrage avait de beau, de vrai, de bien. Les éclairs apparus à Juliette devinrent pour elle des points fixes, lumineux, vers lesquels elle put se diriger. Sa raison aidant aux réticences craintives, aux développements interrompus, aux confusions à demi volontaires, elle

saisit la pensée de l'auteur et comprit, non ce qu'il avait fait, mais ce qu'il avait voulu faire.

— Celui qui a écrit ce livre a senti la justice, se dit-elle ; il a eu des aspirations vers le bien, vers la liberté, vers le progrès ; il a vu que la femme est le plus grand obstacle à toutes ces belles choses, et que sans elle cependant la réalisation en est impossible, et il a voulu le lui dire. Mais il semble qu'il ait eu peur de sa hardiesse ; il a craint sans doute le blâme ou le ridicule comme s'ils n'étaient pas toujours le partage de la vérité ; et avec sa volonté hésitante de faire le bien, il a produit le mal.

Et pourtant, si je l'avais lu plus tôt, moi, je le comprenais et il me sauvait ! Ces désirs généreux, cet amour de l'humanité, ce dévouement de toutes les heures, cette abnégation sans bornes qui rend l'homme puissant comme Dieu en ce qu'il fait disparaître le moi ; cette mission sublime d'aider à conduire l'homme à la régénération, l'univers à la liberté, j'en avais les désirs et la force ; j'y aurais travaillé avec ardeur, avec courage, avec persévérance.

Et la pauvre femme ne pouvait s'empêcher de songer à Henri Désauliers chez qui toutes ces choses prêchées par un autre semblaient naturelles ; elle sentait les déchirements de son orgueilleux amour ; elle regrettait que cet ouvrage fût tombé dans des mains qui n'avaient pu le comprendre, elle sentait tout le prix qu'il eût eu dans les siennes.

Puis, peu à peu, ses pensées reprirent un autre cours ; elle vit le bien sous un nouvel aspect ; l'expiation lui apparut, non comme un refuge à sa souffrance, mais comme

un but utile à l'humanité. Je ne peux plus rien espérer, pensa-t-elle avec une noble et ferme résignation, ni bonheur, ni estime; mais je puis travailler au bonheur des autres, n'est-ce pas là un but assez beau pour y consacrer ma vie ? Le souvenir du passé m'aidera à supporter les injustices, les ingratitudes du présent. Et si je ne puis espérer l'amour d'un cœur noble et honnête, je saurai du moins reconquérir à force de vertu, son estime et son amitié.

C'était une énergique nature que celle de Noémi de Villers; à peine ces pensées furent-elles entrées dans son esprit qu'elle s'efforça de les y affermir par le raisonnement. Avant la fin du troisième jour, elles avaient pris une consistance telle que rien ne devait plus les en arracher.

XII

Cependant le jour du concert était arrivé; le mystère dont la Villani s'était entourée pendant ces derniers temps avait excité une curiosité générale. Longtemps avant l'heure, on ne pénétrait plus dans la salle; les loges retenues à l'avance resplendissaient de l'éclat des toilettes; une chaleur étouffante ne décourageait ni les admirateurs, ni les détracteurs de Mariquita. Tout le luxe parisien semblait s'être donné rendez-vous à ce concert où devait chanter l'Italienne qu'un journal exalté venait de proclamer la huitième merveille du monde.

Parmi les spectateurs, un jeune homme entré des premiers s'était levé de la place qu'il occupait à l'orchestre et essuyait la sueur qui coulait de son front.

— Vous souffrez ? lui demanda un voisin.

— Oui; je regrette d'être venu ici.

— Si vous sortez, il vous sera impossible de rentrer.

— Je n'y tiens pas essentiellement. On parle tant de cette Villani, je passais, je suis entré.

— Vous ne la connaissez pas? mais alors vous ne pouvez sortir, mon cher monsieur; c'est une merveille. Quoiqu'on dise d'elle, on n'approche pas de la vérité. J'ai vu de près Mariquita Villani; elle est encore plus belle que sur la scène.

L'admirateur de l'Italienne fut interrompu par ces préludes inévitables des concerts qui mettent les instruments en voix et commandent le silence aux spectateurs. Le jeune homme distrait, mal à l'aise dans cette fournaise, allait se décider à sortir quand même, lorsque des cris, des applaudissements, des trépignements frénétiques le forcèrent à tourner la tête vers la scène.

La Villani enveloppée de sa longue robe de velours, couverte d'un voile de dentelle qui descendait de ses cheveux sur ses épaules et sur ses bras nus à la manière espagnole, avait une majesté de déesse. Sa démarche était lente; son front que de graves pensées avaient pâli depuis quelques jours paraissait sombre.

Elle n'avait pas atteint le milieu de l'estrade, qu'un cri à moitié étouffé sortit de la salle. Ce cri fit trembler Mariquita, une pâleur de mort se répandit sur son visage; elle précipita son entrée, et son regard avide chercha

celui dont la voix l'avait frappée au cœur. Elle vit passer au dessus de la foule un corps qu'emportaient quatre bras vigoureux; son premier mouvement fut de s'élancer vers lui; mais avec une force de volonté surhumaine, elle le réprima, sa main sembla refouler en s'appuyant sur son cœur les terribles émotions de cet instant douloureux; elle garda un instant le silence forcé de la souffrance qui ne veut pas se révéler. Puis, une fois encore, belle, ardente, passionnée, l'artiste jeta à la foule avide les enivrements, les voluptés, les délires qu'elle venait réclamer.

XIII

Juliette attendait sa belle-sœur dans son hôtel des Champs-Élysées. Elle se promettait de cette soirée ce qu'on attend de l'inconnu, des émotions nouvelles, tandis que Noémi espérait, en les lui donnant une fois, l'en dégoûter à jamais. Cette dernière rentra l'âme déchirée, le cœur broyé par l'inquiétude et le désespoir; en quelques mots, elle dit tout à madame de Villers.

Le dîner était servi, de nombreux invités attendaient le retour de la Villani qui ne pouvait se soustraire à leur présence ni leur laisser soupçonner des angoisses qu'ils eussent raillées.

— Du courage, sœur, dit Juliette. Je cours prendre des nouvelles d'Henri Désauliers; je serai de retour avant le bal.

Pendant qu'une voiture emmène rapidement Juliette, le martyre de Noémi commence. A table avec des convives habitués à la joie, aux paroles légères, la jeune femme qui s'efforce depuis deux jours de se réhabiliter en face d'elle-même est obligée de se prêter aux plaisanteries lascives, aux chansons indécentes, aux propos indescriptibles, incroyables de ces gens habitués à l'intimité des femmes du demi-monde. Elle a des accès de gaieté déchirants, des éclats de rire qui cachent des sanglots; elle appelle de ses désirs l'heure à laquelle il lui sera possible de remplacer par le masque de velours le masque de dissimulation qui lui pèse et l'étouffe.

Cette heure enfin arrive; Juliette est de retour; Henri Désauliers est rentré chez lui malade, mais un docteur a été appelé, nul symptôme alarmant ne s'est déclaré, le jeune homme en sera quitte pour des soins de quelques jours. Noémi rassurée sur l'état physique de l'artiste remet au lendemain de s'occuper de son état moral; puis elle fait ses préparatifs de bal avec Juliette.

Les deux amies, à peu près de la même taille, prennent un domino semblable; on pourra ainsi les prendre l'une pour l'autre; c'est ce que veut Noémi.

Le salon orné avec un luxe insensé est resplendissant de lumières; les invités arrivent, la réunion s'anime; la musique lui donne de la vie; la danse commence. Juliette, d'abord interdite, se fait peu à peu au masque qui la gêne; ses nerfs, un instant irrités par les agaçantes provocations des masques se mettent à l'unisson de la surexcitation générale; elle danse, elle parle, elle a la fièvre; elle rit bientôt des méprises auxquelles donne lieu son domino;

elle prend plaisir à jouer ce rôle de Mariquita ; elle s'étonne des étranges choses que lui disent ces hommes dont le visage est couvert ; la curiosité lui fait prêter l'oreille, et si parfois le dégoût la saisit, elle s'y dérobe, mais pour se rejeter dans la foule, et y chercher de nouvelles aventures.

Pendant deux heures, Noémi la surveille et la suit partout des yeux ; elle craint pour sa timidité quelque ennui, quelque embarras. Mais quand elle la voit, légèrement joyeuse, s'emparer, à tromper les plus fins, de son rôle et de ses attributions, elle cherche pour elle-même un peu de repos en s'éloignant de la salle de bal. Loin de lui en apporter, la solitude irrite sa douleur ; l'image de Henri la méprisant, la maudissant, elle qui voudrait racheter ses fautes au prix de tous les maux, lui apparaît menaçante et vengeresse. La pensée qu'il souffre par elle lui devient insupportable ; la nuit est avancée, l'heure impossible ; mais l'ardente jeune femme ne sait pas attendre. Il faut qu'elle voie Henri.

Elle rentre dans le bal et court à Juliette.

— Te sens-tu le courage de rester seule ici ? lui demande-t-elle.

— Où vas-tu ?

— Chez lui. Je meurs d'inquiétude.

— Vas donc, et reviens heureuse. Seulement, sois rentrée avant la fin du bal.

— Je serai bientôt de retour. Mais est-il bien vrai que tu ne craignes pas ? ...

— Non au contraire ; on me prend pour toi, cela m'amuse.

— Adieu.

— Du courage.

— Du plaisir.

Les deux sœurs se quittèrent après ce souhait réciproque.

Les lumières pâlissaient à l'approche du jour; on était arrivé à ce moment où hommes et femmes ont atteint le paroxisme de l'ivresse morale. Ce n'était plus de l'animation qui régnait dans le bal, mais de la fièvre; il n'y avait plus de plaisir, mais le délire était général.

Juliette, inhabituée à ces sortes de vertige était épuisée, haletante; le tourbillon l'emportait dans son mouvement rapide, elle avait cette force merveilleuse qu'on retrouve parfois à l'agonie avant de s'éteindre; Noémi ne rentrait pas.

Deux nouveaux masques étaient arrivés au salon vers la fin de la nuit; ils devaient être ou des invités, ou des habitués, puisqu'ils avaient pu pénétrer jusque là. Tous les deux semblaient chercher dans la foule : leur parole lourde, leur démarche hésitante annonçaient qu'ils avaient donné à la débauche la première partie de la nuit qu'ils venaient dignement terminer chez la Villani.

— Est-ce que tu ne vas pas bientôt me la faire voir ta Mariquita? demanda l'un deux. Tu te souviens de notre pari : si je ne la trouve pas belle, tu perds; si tu as dit vrai, je l'embrasse et tu gagnes.

Juliette passait emportée par un galop échevelé.

— La voilà, dit l'autre masque.

— Si c'est comme cela que je dois la voir, partons; je ne suis pas doué de la seconde vue.

— Patience. Va m'attendre là-bas, dans ce petit boudoir; je te l'amènerai tout à l'heure.

Tout cela était syllabé à la manière des ivrognes qui ne veulent pas perdre entièrement la raison.

Pendant que son digne compagnon gagnait le boudoir indiqué, l'autre se dirigeait vers Juliette respirant à peine de l'exercice forcé qu'elle venait de prendre.

— Charmante Mariquita, dit-il, bien-aimée plus belle que les houris de Mahomet et que les anges du pape, plus séduisante que les sirènes, plus ravissante qu'Aspasie, permettras-tu, ô diamant noir dont le sombre éclat m'éblouit, à l'un de tes plus fervents adorateurs d'implorer une faveur à tes pieds ?

Juliette éclata d'un fou rire comme eût fait Noémi; et, se suspendant pour se reposer au bras de ce masque original qui l'entraîna :

— Parle, dit-elle.

— J'ai parié vingt-cinq louis, ma toute belle, que mon diamant noir est l'unique en ce monde, la merveille sortie des mains de Dieu qui n'en créera plus une semblable. Tu ne me feras point perdre mon pari, n'est-il pas vrai ?

— C'est peu de chose que vingt-cinq louis pour t'en inquiéter autant.

— C'est que je n'ai pas comme toi deux yeux de velours, qui font pleuvoir l'or.

Le masque sortit du salon.

— Où donc me mènes-tu ?

— Dans ce boudoir où je t'ai vue si ravissante que j'en ai perdu la raison, et que je me suis ruiné pour toi depuis ce jour.

— Que me veux-tu ? demanda Juliette qui commençait à trembler.

— Je veux que tu donnes la preuve que j'ai promise à celui qui nous attend là.

Juliette voulut dégager son bras, mais il était fortement retenu. Crier, c'était faire du scandale; elle cacha ses craintes sous une apparence de calme.

— Où veux-tu que j'aille la chercher, cette preuve ?

— Sous ton masque, ma belle.

Il tenait la portière du boudoir qui retomba lourde comme une porte de prison sur Juliette interdite en se voyant seule entre ces deux hommes masqués qu'elle ne connaissait pas. Encore une fois, elle eut envie d'appeler et s'arrêta dans la crainte d'être ridicule. En effet, jusqu'alors rien ne la menaçait.

— Tu vois bien que je te l'amène... un honnête homme n'a que sa parole.

— Oui, fit l'homme ivre en s'éveillant d'un demi-sommeil, mais je ne vois qu'un masque.

— Allons, ma belle, montre-nous ton gracieux visage. Juliette se recula tremblante; l'homme assis lui faisait peur.

Elle passe pour une tigresse, ta Villani, dit celui-ci dont la langue embarrassée rendait les paroles difficiles à comprendre. C'est plutôt un mouton... un vrai mouton... regarde comme elle tremble.

— Il n'y a pourtant pas de quoi. On peut bien montrer son visage à deux hommes quand on le montre tous les jours au public.

La jeune femme, le regard attaché sur l'homme assis,

restait immobile; la terreur semblait la rendre muette. Un mouvement qu'il fit pour ne pas tomber en se levant souleva son masque; Juliette voulait fuir, mais une main lui barra le passage et un éclat de rire retentit à son oreille comme un ricanement de la mort.

— Je ne veux pas perdre mon pari, dit le masque.

— Vous vous trompez, fit Juliette d'une voix étranglée; je ne suis pas Mariquita Villani.

Un nouvel éclat de rire répondit à cette révélation; mais l'homme ivre, à son tour, la regardait en faisant des efforts inouis pour chasser les nuages qui obscurcissaient son cerveau et sa vue.

— Qui donc est-tu, alors ? demanda l'autre en élevant la main jusqu'au visage de Juliette qui se rejeta instinctivement vers son compagnon.

— Je suis... étrangère, dit-elle encore d'une voix à peine intelligible.

— Assez de comédie : on ne joue pas ainsi avec les gens qui vous connaissent:... à bas le masque!

Les doigts brûlants de l'homme ivre effleurèrent le menton de Juliette. A cette insulte, la jeune femmme, folle de honte et de colère, oublia toute prudence et d'un bond se rejetant derrière celui qu'elle avait reconnu :

— Charles! cria-t-elle avec un accent de terreur suprême.

Le baron de Villers retrouva subitement la raison; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un vigoureux coup de poing envoya rouler à l'autre extrémité du boudoir le malencontreux parieur, et Charles, saisissant sa femme dans ses bras, disparut avec elle pendant que la foule s'empressait autour du blessé,

XIV

Noémi était montée rapidement chez Henri Désauliers, mais en arrivant à sa porte, elle sentit faiblir sa résolution en songeant à la hardiesse de sa démarche au milieu de la nuit. Les caractères les plus fermes, les plus résolus, ont des heures de doute et d'hésitation d'autant plus douloureuses qu'elles sont inhabituelles. La jeune femme était donc là immobile, tremblante, écoutant dans le silence de la nuit les battements de son cœur, retenant sa respiration pour interroger, mais en vain, les bruits intérieurs. Rien n'arrivait jusqu'à elle. Tout était calme et silencieux au dedans comme au dehors; la fière Mariquita n'osait faire un mouvement dans la crainte de trahir sa présence; et pourtant, ses désirs la portaient au delà de cette porte qu'elle ne pouvait franchir.

Tout-à-coup, un mouvement involontaire fit heurter son bras contre le fer; un léger grincement lui décela la présence de la clé au dehors dans la serrure; elle tressaillit de crainte et d'espérance : si je puis ouvrir la porte sans éveiller l'attention, se dit-elle, je pénétrerai dans l'antichambre; de là, peut-être, je découvrirai s'il souffre ou s'il repose. Et doucement, doucement, la jeune femme tourna la clef... la porte s'ouvrit sans peine, sans bruit. La Villani était chez Henri Désauliers.

Une obscurité complète régnait dans la pièce d'entrée; Noémi s'orienta; à droite était le cabinet de travail du

jeune peintre, à gauche sa chambre à coucher. Le même silence régnait toujours partout, mais à travers la serrure, on voyait dans cette dernière pièce le reflet d'une lumière. Noémi s'agenouilla devant la porte, et son regard indiscrétement courageux plongea dans la chambre. Elle resta ainsi dans une contemplation muette et passionnée plus de temps sans doute qu'elle même ne le supposa.

— Dieu soit loué ! murmura-t-elle en se relevant, il repose. Elle se recula lentement jusqu'à l'autre extrémité de l'antichambre, ne voulant point troubler le sommeil du malade qu'elle venait guérir. Le succès de sa première entrée l'avait enhardie; elle ouvrit le cabinet d'Henri et s'y retira pour attendre son réveil. La pauvre Juliette était oubliée.

Un pâle rayon de lune vint éclairer Noémi en entrant dans ce petit sanctuaire du travail; au dessus du bureau, elle vit briller le cadre qui entourait son image; des souvenirs poignants la tinrent un moment oppressée : c'est une noble et généreuse nature que celle de cet homme, pensa-t-elle; peut-être alors, en lui avouant mes fautes, m'eût-il encore aimée... si au lieu de me jeter plus avant dans la fange, je m'étais élevée assez haut dans la vertu pour faire oublier ma bassesse passée, il m'eût aidée, estimée, relevée. Et que j'aurais eu de bonheur à soutenir cette vie chancelante, à guérir ce pauvre corps que l'isolement moral tue peut-être davantage que les suites d'un coup d'épée. Que de douceurs j'aurais trouvées dans la réparation de l'imprudence de mon frère.

La curiosité de Noémi augmentait avec sa confiance; le hasard sembla la servir; elle se demandait si les lignes

écrites au bas de son portrait avait été effacées, elle les cherchait; mais les rayons de lune n'étaient pas assez purs pour lui permettre d'en découvrir la moindre trace. Un bougeoir garni d'allumettes lui tomba sous la main, la tentation devint irrésistible.

Après s'être assurée que la porte du cabinet était bien fermée, elle alluma fièvreusement la bougie.

Hélas! cette lumière tant désirée lui donna immédiatement le regret de n'être pas restée dans l'ignorance; les lignes cherchées étaient effacées sous un mot qu'une main rendue tremblante par la colère, ou par la douleur avait tracé en grosses lettres : infâme! Le visage était lacéré des coups d'un canif encore ouvert sur le bureau.

Noémi eut un frisson de douleur et d'épouvante indicible; il lui sembla qu'un arrêt odieux l'avait marquée à jamais du stigmate de la honte; ses lèvres tremblèrent décolorées; ses dents se serrèrent dans une convulsion de désespoir; ses genoux fléchirent; elle resta ainsi agenouillée devant sa propre image déchirée par le mépris du seul homme qu'elle pût aimer.

Enfin, quand le premier moment de surprise douloureuse fut passé, Dieu eut pitié de la pécheresse repentante et lui envoya la consolation des larmes. Elle pleura longtemps, la tête appuyée sur ce même bureau où le jeune homme avait tant de fois pensé à elle, où elle lui avait écrit son adieu; où enfin il venait de la maudire et d'insulter à son souvenir.

Les pleurs sont une douce et consolante faiblesse; ils calment la violence de la douleur ou de la passion, apaisent l'irritation des nerfs, rendent à l'esprit exalté outre mesure,

le calme et la lucidité. Quand Noémi eut pleuré, elle se sentit revivre; reprenant peu à peu conscience de sa situation, elle se demanda s'il n'y avait pas folie à rester davantage chez un homme dont la souffrance n'était pas aussi profonde qu'elle l'avait pensé, puisqu'il se consolait par la vengeance. Elle sentit le vide se faire dans son cœur à cette pensée ; une heure plus tôt sa vie avait deux buts : la réparation et l'amour. Désormais, elle n'en devait plus avoir qu'un seul.

Cependant la vaillante jeune femme ne faiblit point; si douloureuse que fût la voie du retour au bien, elle y était entrée, le malheur ne pouvait l'en faire sortir.

Une dernière fois, elle attacha son regard sans amertume et sans haine sur la flétrissure que lui avait imprimée Henri; puis le cœur blessé, mais la volonté forte, elle se releva pour s'éloigner.

Sa présence avait été trahie. Peut-être la lueur de la bougie à travers la porte; peut-être un sanglot mal étouffé avait-il troublé le sommeil du malade ; quand elle se retourna pour sortir, elle trouva devant elle Henri Désauliers calme, mais pâle et froid comme la justice, les bras croisés sur la poitrine, le regard fixé sur elle. Ses mains se joignirent suppliantes ; elle avait peur d'un arrêt sans appel.

— Mariquita Villani, dit le jeune homme d'une voix basse et oppressée, que viens-tu faire chez moi?

— Je le sais, dit Noémi, éludant une réponse directe, l'heure est étrange...

— Et tu la dérobes au plaisir, Mariquita, interrompit le jeune homme avec ironie; tu as tort... je ne saurais être un de tes amants.

La jeune femme cacha la honte de son visage dans ses mains crispées.

— Henri, s'écria-t-elle, êtes-vous donc sans pitié?

— Quelle pitié veux-tu donc, Mariquita, toi que tout le monde aime, encense, admire?... ton caprice pour un pauvre peintre est une folie que tu regretteras tout à l'heure... il n'a pas de diamants à t'offrir... il n'a pas même un nom connu pour grandir ta célébrité. Que veux-tu qu'il te donne? va-t'en, Mariquita Villani, va-t'en, crois-moi; tu n'es pas à ta place ici.

Noémi, après la première insulte, s'était relevée à la fois résignée et fière, son visage était pâle comme la mort, son sein agité, mais sa résolution prise; et c'était là sa force.

— La place du repentir, dit-elle d'une voix lente et triste est là surtout où il rencontre la vertu.

— Le repentir! ah! sais-tu, peux-tu comprendre, Mariquita ce mot que tu prononces avec si peu de peine?

— C'est parce que je l'ai compris que j'ose le dire; c'est parce que, seule ou non, j'ai voué ma vie à l'expiation que j'ai osé venir vers vous.

Le jeune homme interrogeait du regard la sincérité de Noémi. Son accent avait perdu son amertume première, mais il restait si triste qu'on l'eût dit plein de larmes.

— Et quand tu le voudrais, le pourrais-tu? dit-il. Renoncer aux enivrements du plaisir, aux éblouissements du luxe, aux délires de la gloire, pour n'en recueillir que misères, privations, isolement et mépris, car le monde ne te pardonnerait pas, quel courage ne succomberait point sous ce fardeau? quelle force supporterait sans affaissement tant de douleurs?

— Toutes les douleurs me seront douces, dit Noémi, après celle de votre mépris.

— Tu te trompes sur toi même; tu t'abandonnes, avec sincérité, je le veux bien, au caprice de ton cœur; tu m'aimes aujourd'hui. Mais l'illusion passée, le caprice satisfait, de toutes les joies rêvées il ne restera que cendres; tu regretteras ta puissance perdue, ta cour disparue, et tu courras de nouveau au devant d'elles. Crois-moi, Mariquita Villani, quand on monte sur un trône, fut-il de boue, on en tombe quelquefois, on n'en descend jamais.

— Je ne suis pas venue à vous pour satisfaire un caprice de mon cœur, mais un cri de ma conscience. Vous m'offririez aujourd'hui votre amour que je dirais : je n'en veux pas!

— Je ne te l'offrirai point. Tout le monde sait, Mariquita, comme tu broies les cœurs, comme tu te moques des vies; je n'exposerai pas mon cœur, je ne te donnerai pas ma vie. Ah! fit le jeune homme en appuyant la main sur sa poitrine comme pour y comprimer une souffrance, te souviens-tu de ce jour où tu me disais au sujet d'un duel qui avait failli me donner la mort : le duel, c'est une chose horrible, un acte de barbarie qu'on ne saurait assez flétrir.

— Je me souviens.

— Et depuis ce jour, combien de vies as-tu sacrifiées? combien de duels ont eu lieu pour toi ou par toi? tu mentais donc?...

— Je n'ai jamais menti. Coupable de bien des fautes, j'ai mérité le blâme, le mépris des honnêtes gens; mais je n'ai jamais trompé personne.

— Tu te faisais gloire peut-être de tes désordres?

— Les hommes m'ont toujours paru trop méprisables pour qu'on se donne la peine de mériter leur blâme ou leur approbation; je marchais sans regarder en arrière où me portait mon désespoir; mais au milieu de tous je ne m'occupais que d'un seul; et celui là, c'était vous.

— Qu'avais-je donc fait, demanda ironiquement l'artiste, pour mériter, seul entre tous, que tu jetasses les yeux sur moi?

— Vous étiez vertueux, répondit Noémi sans se préoccuper de l'ironie de la demande.

Henri Désauliers voulut rire; un son rauque, étranglé sortit de sa gorge.

— Vous m'aimiez, reprit Noémi, après m'avoir vue une fois; cette image aujourd'hui outragée me révéla votre secret, le jour où seule je me trouvai chez vous. Après cette découverte, j'interrogeai mon cœur, et je fus effrayée de sentir qu'il vous appartenait. Si j'eusse été pure alors de toute tache, de toute faute, je serais restée; mais coupable déjà, je ne pouvais sans lâcheté accepter votre affection et vous offrir la mienne; j'ai cru devoir m'éloigner de vous. Ce fut là ma plus grande faute. Aidée de vos conseils, il m'était facile de revenir au bien; je doutai de votre générosité, puisque je pris la fuite pour vous épargner une douleur.

Henri était agité; Noémi continua :

— Seule, sans guide, sans expérience, n'espérant plus même en l'éternité qui, d'après mes croyances, n'avait pour moi d'autre perspective que l'enfer, je voulus m'étourdir et j'espérai réussir par le désordre. Je pensais toujours

à vous cependant ; mon amour que rien n'a pu éteindre se contentait de vous apercevoir quelquefois, de respirer sur votre chemin un parfum de vertu auquel je me sentais renaître.

Henri luttait contre la vérité des paroles de la jeune femme, et contre son propre désir d'y croire.

— Et cependant, dit-il encore, aujourd'hui seulement vous avez songé à changer de vie?

Ce vous fut pour Noémi plus doux à entendre que la parole la plus affectueuse : Henri perdait avec elle son ton méprisant et railleur.

— Oh! non, dit-elle. Aujourd'hui, je suis venue parce que je craignais pour vous les suites de notre fatale rencontre ; mais depuis trois jours déjà ma résolution est prise ; ce malheureux concert était le dernier où je dusse paraître en public ; Mariquita Villani quittait la scène du monde pour toujours ; vous ne l'auriez pas connue si Dieu avait eu pitié d'elle.

— Peut-être, dit Henri sérieux cette fois et ému, est-il plus heureux pour vous et pour moi qu'il en soit ainsi. Mais j'ai bien peur qu'une résolution aussi subite ne soit pas durable ; on ne s'habitue guère à l'isolement quand on a l'habitude du monde, ni à l'obscurité quand on a vécu dans les rayonnements de la gloire.

— Croyez-vous ma réhabilitation possible ? demanda Noémi.

— Aux yeux du monde, jamais. Il ne vous pardonnera ni vos triomphes, ni vos chutes ; s'il ne vous oublie point, ce sera pour vous accuser... Aux yeux de votre conscience, oui, madame.

— Et aux vôtres ? demanda Noémi avec la même fermeté. Henri réfléchit un instant qui parut un siècle à la jeune femme; puis, il lui dit :

— Aux miens aussi, madame. Car il faut pour la réparation plus de courage que pour la vertu même. La souffrance de l'avenir peut sanctifier le passé.

Noémi se sentit une force à vaincre le monde. Elle ne demanda à Henri ni aide, ni affection dans le rude chemin où elle se préparait à marcher ; elle savait ce que peut une volonté forte sur les entraînements et les passions.

— Merci et adieu, lui dit-elle.

— Au revoir, reprit le jeune homme en lui tendant la main.

— Dieu le sait. Henri ! je m'abandonne à sa volonté.

— Il le voudra.

L'artiste retenait dans ses mains tremblantes la main de la Villani. La bougie était sur le point de s'éteindre; ni l'un ni l'autre ne s'en apercevaient. Henri, fatigué par les émotions de cette journée, se laissait entraîner par la fascination involontaire qu'exerçait sur lui Noémi; il eût voulu la laisser partir et la retenir à la fois ; il désirait qu'elle fût loin, et cherchait un prétexte pour l'empêcher de s'éloigner.

— Noémi... dit-il.

Il s'arrêta.

— Promettez-moi seulement que pour vous je n'aurai plus désormais d'autre nom, demanda la jeune femme consolée.

— Je vous le promets.

La bougie ne jetait plus que de faibles lueurs.

— Si je me sentais faible encore, cette promesse me donnerait la force ; si j'étais mourante, elle me rendrait la vie. Soyez béni pour le bien que vous me faites. Adieu.

Une vive lumière fit voir deux larmes sur les cils tremblants de Noémi ; puis, les deux jeunes gens se trouvèrent dans l'obscurité, tout près l'un de l'autre, la main dans la main, émus, agités.

— Adieu, répéta Noémi.

— Noémi, dit encore Henri en la retenant, me pardonnerez-vous ? je suis coupable envers vous... j'ai été lâche.

— Vous avez été juste, répondit la jeune femme ; vous ne pouviez absoudre la Villani.

— Oh ! taisez-vous ! je veux l'oublier pour ne me souvenir que de vous, Noémi.

— Adieu, répéta pour la troisième fois Mariquita.

— Non ; pas encore...

Le jeune peintre s'était rapproché de Noémi ; elle sentit passer sur ses lèvres le souffle de son haleine brûlante, comme ses mains, du feu de la fièvre.

— Noémi, je t'aime !

Un océan de passion longtemps contenue s'était échappé dans l'accent avec lequel fut dit ce mot que la Villani avait tant de fois entendu répéter autour d'elle.

Elle répondit de même à voix basse :

— Moi aussi, Henri, je t'aime !

Un baiser aussi léger que celui que donne une mère à son enfant endormi, effleura le front du jeune homme.

Il jeta un cri et voulut retenir celle qui lui échappait ; il ne saisit qu'une ombre et retomba anéanti.

A peine Noémi eut-elle quitté Désauliers qu'elle se

souvint de Juliette. L'inquiétude la saisit. Sa voiture qui l'avait attendue brûlait le pavé; il lui semblait qu'elle n'avançait pas. Quand elle entra chez elle, le jour paraissait; le bal était fini, les domestiques consternés la regardaient passer en silence. Inquiéte de ne pas voir Juliette, elle interrogea et apprit avec terreur l'accident du boudoir.

Le blessé était encore à l'hôtel, un docteur appelé à la hâte lui donnait des soins. La Villani se rendit auprès de lui. Ce ne fut qu'après deux heures d'attente et d'angoisses que le malade retrouva la parole; ses souvenirs n'étaient pas distincts; mais il prononça avec menaces le nom de Charles de Villers; Noémi devina le reste.

Et c'est ma faute, répétait-elle dans son désespoir, c'est ma faute!

Puis tout à coup, sans prendre le moindre repos, sans bien savoir ce qu'elle va faire, elle se fait conduire chez le baron de Villers.

— Peut-être, dit-elle, en affrontant sa colère, en épargnerai-je à Juliette les reproches et la violence.

XV

Madame la baronne de Villers est seule chez elle; le jour est venu sans qu'elle ait songé à rejeter le domino qui la couvre; à demi couchée sur le canapé où en entrant elle s'est laissée tomber, elle y est retenue immobile par la force de pesanteur d'une idée fixe : Charles chez Mariquita!... certes, il n'est venu là ni pour sa femme,

ni pour sa sœur : la Villani lui est inconnue, puisqu'il est entré avec un camarade de débauche; il n'a pas non plus surpris les démarches de Juliette; on ne joue pas à ce point la surprise et surtout la rage.

Et puis, Juliette qui jusqu'alors n'a considéré l'existence de sa belle-sœur que par son côté le plus brillant la voit dans sa hideur et en est épouvantée. Sa fièvre d'agitation passée, elle s'est souvenue; et maintenant qu'elle regarde de sang-froid les entraînements qu'elle-même a subis dans un moment d'ivresse, elle n'éprouve plus que dégoût, répugnance pour ces plaisirs irritants qui l'ont mise en délire, pour ces hommes dépravés à qui un instant elle a espéré demander l'oubli, presque le bonheur. Une honte profonde la saisit; il lui semble qu'elle s'est salie à ce contact impur; elle oublie Noémi pour ne se souvenir que de Mariquita la courtisane; elle croit sentir sur son front la souillure jetée sous son masque à la Villani.

Et Charles... Charles l'a rencontrée là!.. que va-t-il faire? à quel excès, dans son désespoir, dans son ivresse, va-t-il se porter? Il s'est jeté avec sa femme dans la première voiture qu'il a trouvée à la porte de l'hôtel; il l'a reconduite chez elle sans dire un mot, sans la regarder. Mais l'altération effrayante de son visage disait assez celle de son âme. Et il est parti... il est allé, où? elle n'en sait rien. Et depuis cette heure, la pauvre Juliette est là inerte, sans volonté, sans force morale ni physique, sans résolution; sans désir, acceptant tout des événements, du hasard, se vouant à la fatalité, puisque les autres dieux lui ont manqué.

Son regard errant tombe par hasard sur une lettre ar-

rivée de la veille pendant l'absence des deux époux et qui n'est pas décachetée; elle se soulève pour la prendre et, machinalement, sans chercher à en voir l'adresse, en brise le cachet. La signature en l'étonnant la rappelle à la réalité de sa vie.

— Je ne savais pas, pense-t-elle, que M. de Villers fût en correspondance avec le docteur Masson.

Et elle repose la lettre sans la lire. Un souvenir la lui fait reprendre : Charles a décacheté et lu une lettre qui lui était adressée, pourquoi ne lirait-elle pas celle-ci adressée à Charles ? la curiosité ne se mêle point à cet acte d'indiscrétion; il est dû tout entier à la vengeance.

Comment la jeune femme, coupable à ses propres yeux, accablée d'inquiétudes, a-t-elle la pensée de rendre à son mari le mal pour le mal ? c'est qu'elle a au fond de la conscience un véritable penchant naturel à la justice et que, en s'adressant des reproches à elle-même sur sa conduite, elle ne peut s'empêcher de se répéter : Charles est venu chez la Villani; il est donc aussi coupable que moi.

Il l'était plus peut-être, car il n'avait péché ni par ignorance, ni par entraînement; Juliette était allée chez Noémi, mais Charles était allé chez la courtisane.

L'épître du docteur Masson sembla rendre subitement à madame de Villers la pensée et la force à la fois. Elle se leva, rejeta loin d'elle son domino, relut attentivement la lettre, laissant échapper des exclamations involontaires pendant que son visage exprimait tour à tour, mais si vite, des impressions de joie, de colère, d'amertume et de surprise, qu'on eût pu les y lire toutes à la fois.

« Je n'ai plus longtemps à vivre, écrivait le docteur à

« son ancien élève; l'âge me rend chaque jour plus faible; « je veux mon fils (laissez-moi vous donner ce nom) je veux « vous adresser pendant que je le puis encore mes der- « niers conseils et mes derniers souhaits. C'est qu'en ap- « prochant de la tombe la conscience devient scrupuleuse, « et peut-être aurai-je des comptes à rendre pour vous en « face de la justice infaillible au point de vue de l'humanité. « Je vous ai poussé, jeune encore dans un chemin difficile « où les plus sages ont eu des éblouissements, où les plus « forts ont été pris de vertige. A un talent réel, quoique « naissant, vous joigniez des qualités morales séduisantes : « la bonté, la générosité, l'enthousiasme; j'ai cru trop « aisément peut-être à votre raison, à votre fermeté, et, « légèrement, j'ai dirigé votre avenir. Si comme je le crains « vous avez souffert de ma faute, pardonnez-moi en fa- « veur de mon intention et travaillez à la réparer, ne fût- « ce que pour le repos de mes derniers jours. Lorsque je « lus, il y a peu d'années, vos premiers articles de journa- « lisme, je fus frappé de la netteté de votre style, de la « hauteur de certaines conceptions, de la justesse d'un « grand nombre d'idées; mais j'y vis avec peine une cer- « taine hésitation due, je le pensai alors, à l'influence de « vos premiers principes, à la crainte de froisser chez vos « amis ou chez vos parents certaines opinions, certaines « susceptibilités que cependant vous jugiez, en conscience, « ou absurdes, ou dangereuses. J'eus la faiblesse de me « taire, craignant d'amener entre vous et votre famille « une lutte pénible dont vous ne pourriez me pardonner « d'être la cause. Peut-être moins faible vis-à-vis de vous, « vous eussé-je épargné alors les tristes conséquences

« d'un mauvais premier pas. La lutte, loin d'énerver, en-
« tretient les forces; le raisonnement en est le résultat
« inévitable, puisque la logique est la seule arme qu'on y
« puisse employer. Quand on a une conviction, et vous en
« aviez jeune homme, on ne doit sous aucun prétexte s'en
« départir. A quoi bon ménager les croyances que l'on
« condamne, les préjugés qu'on trouve ridicules, les pré-
« tentions qu'on juge arbitraires? La conscience est le seul
« drapeau qui doive montrer la voie à l'écrivain; quelque
« épineuse qu'elle soit, il faut qu'il y pénètre avec courage,
« qu'il y persévère avec constance. Entre le bien et le mal,
« entre le progrès et l'ignorance, entre l'avenir et le passé,
« il n'y a pas de chemin tierce; si l'on s'écarte de l'un, il
« faut entrer dans l'autre. La carrière de l'écrivain est à
« mes yeux la plus noble, mais aussi la plus difficile, la
« plus ingrate, la plus dangereuse de toutes. L'homme de
« lettres qui n'a pas conscience de sa puissance et de ses
« devoirs, ne mérite pas ce nom. Celui qui use son talent à
« amuser le public n'a point de droit à l'estime des gens
« sensés. Celui qui flatte les passions des hommes ou
« spécule sur leurs vices est infâme. L'or, recueilli dans
« la boue par une plume trop docile doit peser au front
« comme la honte. La prostitution du génie est la plus dé-
« gradante des faiblesses humaines. Et, ne vous y trompez
« pas, les plus beaux commencements ont eu des fins pa-
« reilles; il suffit d'une faiblesse pour y conduire; par cela
« même qu'on est enthousiaste, on se laisse emporter
« quelquefois par des opinions contraires; c'est là qu'est
« le danger; c'est de là que naissent les contradictions.

« A l'époque de votre mariage, vous me confiâtes un

« livre écrit sous un pseudonyme dont le véritable auteur « ne fut connu que de moi. Je vous dis alors mon juge- « ment sur ce livre : inspiré par une pensée généreuse, « dicté, je veux encore le croire, par une conviction sincère, « il fut écrit avec crainte ; on le croirait tourmenté par le « doute. L'émancipation de la femme est une chose sainte « comme l'émancipation des peuples ; mais l'autorité d'un « sexe sur l'autre a été, comme l'autorité du petit nombre « sur les masses, consacrée par les siècles. Il faut pour « la combattre être doué, non-seulement de courage et « d'enthousiasme, mais encore de persévérance et de lo- « gique. Un coup porté à faux brise une arme et laisse à « l'ennemi le temps de relever la tête ; presque toujours « il est mortel pour celui qui l'a donné.

« Je comprends certaines susceptibilités de famille et « je ne vous ai pas condamné de prendre pour répondant « l'innocent Stéphen... ; mais, alors, puisque votre délica- « tesse de fils soumis était hors de danger, pourquoi « n'avoir pas marché en droite ligne à votre but? Le « pseudonyme vous sauvait de ces tracasseries intérieures « qui nuisent parfois au talent. Aux attaques de la critique, « vous aviez pour répondre la raison et la bonne foi. »

« L'émancipation est un mot dangereux s'il n'a pas une « définition exacte ; loin de servir les intérêts de la femme, « il les compromet en ce qu'il est également mal compris « par elle et par l'homme. La liberté ! ce mot doit donner « le vertige à tout ce qui se sent esclave ; les femmes « comme les peuples, en abusent si elles ne sont pas « éclairées. Or, est-ce votre livre qui leur donnera la « lumière ?

« Vous lui parlez de justice et de droit ; mais son peu « de savoir lui fait mal interpréter la justice ; mais le « droit n'a pas de base solide et même possible que le « devoir. Je le sais, devoir et vertu sont des mots souvent « répétés dans le cours de votre ouvrage ; mais sont-ils « définis ? nullement. Qu'est-ce que la vertu ? le devoir « est-il le même pour la femme mariée, pour la femme « libre, pour la femme mère ? vous n'en faites pas de dif- « férence. On peut être vertueux sans fidélité au mariage « tel que le font nos lois et surtout nos usages, dites- « vous ? Expliquez donc alors en quoi vous faites consis- « ter l'amour, le dévouement, la constance, toutes choses « sans lesquelles la vertu n'existe pas. Osez condamner « franchement nos unions d'argent, nos unions de conve- « nances, nos unions de vanité, nos unions menteuses « dans lesquelles pour un motif quelconque nos lèvres « disent oui, tandis que notre cœur les désavoue.

« Dites, puisque vous le pensez, dites aux femmes « surtout pour qui vous écrivez, que la soumission en « amour est un non-sens, une absurdité, une immoralité ; « le calcul ou l'ambition, un crime. Dites aux hommes « qu'ils ont créé l'adultère en instituant le mariage tel « qu'il est, et qu'ils n'ont point le droit de s'en plaindre « puisqu'ils l'autorisent en quelque sorte par l'exemple.

« Mais vous signalez à la femme, il est vrai, les deux « grands écueils où viennent en général se briser sa « vertu : la dévotion et la coquetterie. Seulement, vous « entourez le premier, comme pour le défendre contre la « hardiesse de votre condamnation, de réticences, de « diffusion, d'accommodements impossibles, tandis que

« l'autre est tellement honni qu'il ne reste plus guère à la « femme, pour en éviter le danger que la ressource de « se faire ermite. Eh ! cher enfant, le confessionnal est « un danger, il faut le dire hardiment, la superstition « est un danger, et toute pratique, je ne dis pas prière, « distinguez; toute pratique est superstition. Or, si la « femme veut réclamer des droits, qu'elle ait foi en Dieu, « foi au bien, foi en elle, mais qu'elle renonce à la pra- « tique et surtout à la confession.

« La coquetterie, condamnée par vous franchement et « sans appel, est tombée sous votre plume comme une « proie plus facile à saisir; mais là encore manquent les « développements. Sans aucune coquetterie, mon cher, le « beau sexe serait souvent fort laid; croyez-vous que « nous nous en accommodions mieux ? La femme a plus « que nous un penchant au beau, au beau moral comme « au beau physique, doit-elle donc combattre sa nature et « cesser de s'embellir, soit dans sa personne, soit dans « ce qui l'entoure. Avez-vous lu la vie dévote de Saint- « François de Sales ? cet homme qui serait un sage s'il « n'eût été un saint, non-seulement ne condamne pas la « coquetterie, mais la recommande aux femmes comme « garant de la fidélité de leurs maris; je ne différerais « avec lui qu'en la recommandant aux maris comme un « droit à la constance de leurs femmes.

« Reste à savoir où finit la coquetterie permise, Saint- « François dirait la coquetterie devoir, et où commence « la coquetterie coupable, la coquetterie défendue par la « dignité féminine. C'est cette différence que vous deviez « établir!

« Vous êtes si peu convaincu, cher enfant, ou du moins « vous avez si peu le courage de prêcher d'exemple en « même temps que de parole, que, j'en suis certain, si « vous habitiez Pondevaux, (je ne sais à Paris ce que « vous faites) vous enverriez votre femme à la messe « pour que le préjugé ne l'atteignît pas et vous rougiriez « qu'elle eût moins de luxe que les élégantes dames ses « amies, qui pourraient vous accuser d'avarice ou de « tyrannie.

« Le préjugé est une toute-puissance; pour le com- « battre, ce n'est pas assez que du talent, il faut du cou- « rage; ce n'est pas assez que de dire, il faut faire; pour « le vaincre, il ne suffit pas de lutter un jour, il faut « savoir attendre et souffrir.

« Platon a défini la vertu pour l'homme; il n'en croyait « pas la femme capable; prenons pour elle la définition « du philosophe, il n'en est pas de plus juste ni de meil- « leure et nous la mènerons au bien afin qu'elle nous « mène au parfait, résultat que n'atteindraient jamais la « piété la plus fervente, l'ignorance la plus soumise, la « nullité la plus absolue, tous ces charmants défauts que « nous avons grand soin de lui enseigner.

« En morale, comme en politique ou en religion, le « juste milieu est une aberration, ou plutôt une chimère. « On ne peut être à moitié dévot, à moitié crédule, à « moitié sceptique, à moitié vertueux; entre l'escla- « vage et la liberté, il n'y a de paix ni de repos possible; « les femmes et les peuples ne peuvent marcher qu'en « zig-zag, touchant l'un, s'approchant de l'autre, hésitant « sans cesse, ne voulant pas retomber complètement dans

« l'abîme d'où ils sont sortis et n'ayant pas assez de force
« pour en atteindre le haut.

« Supposez, mon cher ami, qu'une femme jeune,
« inexpérimentée, mais intelligente, à l'imagination ar-
« dente, aux principes catholiques, une femme comme la
« vôtre, par exemple, ait lu votre livre, qu'en résultera-t-
« il? Enthousiasmée par la nouveauté, entraînée par ces
« grands mots séduisants pour les femmes qui sentent la
« dignité qu'on leur refuse : vertu, devoir, dévouement,
« avenir, liberté, elle jettera un regard sur ses croyances
« poétiques et merveilleuses autant que creuses et dénuées
« de preuves et de raisonnement; sa foi en sera ébranlée,
« le doute s'emparera de son esprit; mais si à sa foi
« chancelante ne succède pas une foi nouvelle; si le doute
« qui déchire l'âme, l'âme de la femme surtout plus sen-
« sible, plus impressionnable, n'est effacé par une vérité
« positive, un raisonnement solide, il arrivera qu'elle ne
« sera sortie de l'erreur que pour marcher dans l'erreur;
« des ténèbres, que pour errer au hasard d'un jour loin-
« tain dont les rayons l'éblouissent sans l'éclairer.

« Et d'erreur en erreur, de doute en doute, où va-t-
« on? à l'irritation, au dépit, à toutes les conséquences
« du mécontentement et de l'ennui.

« Il faut que la femme travaille elle-même au progrès
« qui la concerne, jamais l'homme ne l'émancipera, pas
« plus que les puissants n'émanciperont les peuples.

« Enseignez lui donc, vous qui, par exception, voulez
« l'émanciper, la sagesse, le travail, la raison, la justice,
« mais surtout la dignité d'elle-même. Quand elle aura
« compris sa valeur, elle saura ce qu'elle peut et ce

« qu'elle doit; sûre alors de ses droits, elle ne s'abais-
« sera plus, pour les conquérir, ou nous imposer ses vo-
« lontés, à la ruse, au mensonge, à la flatterie. Qu'elle
« travaille comme l'homme, quelle que soit sa position,
« quelles que soient ses ressources; le travail, c'est la
« liberté, c'est la vertu; par lui seul, la femme peut s'af-
« franchir de toute soumission humiliante.

« De quoi se composent la plupart des ménages, mariés
« ou non? d'un entreteneur et d'une entretenue. Le mari
« dépense ou accumule, c'est son droit; il travaille; la
« femme demande, même pour les choses de nécessité.
« Pour le superflu, pour le luxe, elle cajole, elle caresse,
« elle ruse; n'ayant point de droits puisqu'elle vit du
« travail du mari, elle emploie ses ressources. Est-ce la
« nature qui les lui a données? allons donc! La nature
« ne crée que le beau, c'est la société qui donne naissance
« au laid. Travaillons donc de concert et si notre travail
« ne peut être le même, qu'il soit égal dans ses ré-
« sultats.

« La femme a comme l'homme des aptitudes particu-
« lières: les unes, intelligentes, peuvent se livrer aux
« travaux de l'esprit; les autres, adroites, peuvent deman-
« der aux travaux d'aiguille qui conviennent mieux à leur
« sexe que tous les autres, une ressource contre la mi-
« sère ou contre l'esclavage conjugal. Encore une fois, le
« travail c'est la liberté; mais la liberté a des obligations
« sérieuses; elle n'offre pour récompense que la satisfaction
« de soi-même; et de même que certains esclaves abrutis
« préféraient la servitude à la nécessité de chercher leur
« nourriture, certaines femmes, nulles et ignorantes,

« sans esprit souvent, sans cœur toujours, préfèrent la « chaîne de fleurs dont les entoure ce qu'on appelle « vulgairement de bons maris aux exigences et aux « devoirs de la véritable émancipation.

« Il ne faut pas admettre que les travaux d'art ou d'in- « telligence puissent exempter la femme de ses devoirs « d'intérieur ; ainsi que l'homme, plus elle est douée, « plus elle doit un compte sévère de ses actes à l'huma- « nité : l'ordre, les soins de sa maison, l'éducation de ses « enfants sont les premiers de ses travaux ; ni l'art ni le « génie ne doivent l'en détourner ; ils sont une puissance « dans ses mains ; mais toute puissauce impose des « devoirs et n'exempte d'aucun. Dans sa maison, comme « en public, dans l'atelier des ouvrières comme dans « le salon des riches, la femme qui travaille à l'éman- « cipation de son sexe doit s'attacher à ne point « paraître une exception ; mais il ne faut pas non plus « que la crainte du blâme ou de l'ironie nuise à la droi- « ture courageuse de ses actes ou à la justesse de ses « idées ; la ruse est un vice né de l'esclavage ; la franchise « doit être le premier résultat de la liberté.

« Ah ! si la femme employait l'intelligence de ses char- « mes et de ses qualités morales à exiger de son mari « une belle action au lieu d'un cachemire, à faire de lui « un bon citoyen plus qu'un bon spéculateur ; si elle « ne donnait son amour qu'avec son estime, le monde « serait régénéré, et l'homme, devenu digne d'elle, ne « craindrait plus de la proclamer son égal. Ce serait une « lutte incessante de dévouement, un effort général vers « la perfection ; ce serait la vertu définie de Platon jointe

« à la sagesse de Socrate, à la charité du Christ ; ce serait « la fraternité universelle, la liberté pour tous.

« N'est-ce pas là un but assez noble, assez beau pour « que la femme intelligente et enthousiaste y aspire? qu'a- « t-elle besoin d'autre encouragement, d'autre récom- « pense.

« Si l'homme savait combien il doit gagner en bienfaits, « en joies, en paix de l'âme à la perte de son despotisme, « il mettrait de côté toute vanité, et loin de semer les « obstacles sur la route de l'émancipation, il aiderait la « femme à marcher d'un pas plus ferme dans cette voie « difficile où elle a pénétré quand même, et que, tôt ou « tard, elle parcourra jusqu'au bout. Ainsi le veut l'im- « muable loi du progrès.

« Voilà ce que vous deviez dire à tous positivement, « franchement, fermement. D'après votre ouvrage, au « contraire, la femme cherchera à satisfaire son amour « propre vis-à-vis des autres, plutôt que sa conscience vis- « à-vis d'elle-même; sa vanité est mise en jeu bien plus « que sa dignité. La liberté est l'état de perfection quand « elle n'est pas l'état sauvage; on n'y arrive qu'à force de « sacrifices et d'abnégation. Convaincue, la femme sera « courageuse; instruite, elle sera persévérante; mais si « vous la jetez au hasard dans un chemin inconnu dont elle « ne peut distinguer ni les dangers, ni les détours, elle se « perdra et perdra sa cause. Après la lecture de votre « livre, à part quelques intelligences d'élite, quelques « âmes supérieures, toutes se jetteront étourdiment dans la « voie que vous leur indiquez; vous leur promettez de si « beaux résultats pour si peu de peine!

« Ce devrait être le contraire : dans le chemin difficile « de l'émancipation, on ne doit entrer qu'en tremblant si « on le connaît; soyez certain que les faibles ne s'y expo- « seront pas; les fortes elles-mêmes auront à lutter; le « petit nombre seul y persévèrera; mais il faut que l'exemple « de ce petit nombre apprenne aux autres femmes ce « qu'elles peuvent, et aux hommes qu'ils n'ont rien à « perdre, et tout à gagner à l'émancipation générale.

« Vous avez parfaitement senti toutes ces choses, votre « indécision même le prouve en certains endroits; mais « vous avez douté des forces de celles que vous appelez « sous votre drapeau, ou bien vous avez douté de vous- « même pour les conduire au but.

« Avez-vous essayé seulement de mettre en pratique « quelqu'une de vos maximes? hélas! j'en doute; et voilà « pourquoi :

« Qu'est-ce que cette diatribe insensée, cette colère « folle, cette ironie furieuse que j'ai eu la douleur de lire « dans le journal où vous avez eu le triste courage de la « signer de votre véritable nom? n'est-ce pas une réfuta- « tion railleuse et courroucée d'un ouvrage incomplet, sans « doute, mais dicté par une pensée généreuse? a-t-on ja- « mais vu écrivain de sang-froid se frapper ainsi lui-même « en s'exposant aux coups mérités du bon sens, mille fois « plus à craindre que ceux de la critique, de la jalousie, « du blâme ou de la haine? aviez-vous le délire? ou bien, « perdant subitement la mémoire, oubliâtes-vous M. Ste- « phen et son livre?

« Je parierais, mon pauvre ami, que cette satire si rem- « plie de verve et si creuse de sens a été écrite à la suite

« d'une querelle de ménage. Ah! si tous les auteurs de-
« vaient s'abandonner ainsi à chacune de leurs impres-
« sions, soumettre leur imagination à leurs passions, leur
« raisonnement à leur dépit, que deviendraient la littéra-
« ture et la morale? Que voulez-vous faire maintenant? dans
« quel sens allez-vous écrire? Le dépit est mauvais conseil-
« ler; la colère, un acte de faiblesse qu'il faut éviter lors-
« qu'on se fait surtout écrivain du progrès, champion de
« l'avenir.

« Votre article est écrit avec trop d'esprit pour n'avoir
« pas été remarqué; allez-vous le renier ou en accepter les
« conséquences? Déjà vos hésitations dans le passé donnent
« lieu à des doutes sur la sincérité de vos convictions.
« Lorsqu'on se pose en vue du public, la conscience même
« n'est plus une satisfaction suffisante; on a des comptes à
« rendre. Que répondrez-vous à ceux qui vous en deman-
« deront? Vous avez l'âge de prendre un parti, vous ne
« pouvez plus attendre; ce que peut-être on excusera en-
« core à l'heure qu'il est à cause de votre excessive jeu-
« nesse, on ne le pardonnera pas à l'homme. Hâtez-vous
« donc de prendre une décision, de dessiner nettement vos
« principes et de ne plus vous en départir, ou votre avenir
« est à jamais perdu. Je ne veux pas douter de votre sin-
« cérité; à mes yeux vous avez cédé à un emportement dé-
« plorable, mais réparable encore. Abordez franchement la
« question; accusez-vous, non avec des réticences ou en
« essayant de pallier vos torts, mais avec fermeté; corrigez
« la nouvelle édition de M. Stéphen, et déclarez-vous en
« l'auteur.

« On criera parmi vos parents, parmi vos amis et parmi

« vos ennemis; on vous accusera de contradictions, de pa-
« radoxes, d'utopies, d'autant plus que votre passé donne
« prise à plusieurs de ces accusations. Mais lorsqu'on re-
« connaît ses faiblesses, ne faut-il pas savoir les expier?
« où serait la réparation si l'on reculait devant la souf-
« france? »

« Je ne vois pas d'autre moyen, mon fils, de réparer
« votre faute. J'ai contribué à vos faiblesses par la mienne,
« puissé-je contribuer à votre réhabilitation morale par
« ma franchise. C'est parce que je vous crois homme de
« cœur que j'arrive sans détours à la vérité, si dure qu'elle
« soit. »

Qui saurait dire les tumultueuses impressions de Juliette pendant et après cette lecture? Charles, l'auteur du livre qui l'a perdue! l'auteur de bonne foi, mais timide, qui, faute de franchise, a fait sortir le mal d'où devait naître le bien.

Mais alors, elle l'a toujours vu en contradiction avec lui-même; jamais il n'a essayé les principes que proclame son livre; au contraire, il a toujours repoussé de toutes ses forces vis-à-vis d'elle ce qui touche à la liberté féminine. Pourquoi ces contradictions entre tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait?

Si madame de Villers eût été préparée par une solide éducation première à recevoir la semence productive, elle aurait pris de ce livre le bon au lieu du mauvais; elle en eût saisi l'intention plus que les détails; mais son esprit porté à l'exaltation s'est attaché à la forme; son raisonnement habitué à la nullité a fermé les yeux pour marcher dans ce chemin comme il les fermait dans l'autre. Pour

conquérir ses droits d'égalité, elle a perdu ses prérogatives; pour ne plus souffrir comme femme, elle a voulu cesser de l'être. Dans son trouble, elle accuse tour à tour son mari et elle-même. La lettre du docteur Masson l'éclaire sur les points obscurs du livre; elle saisit tout à coup la grandeur de la mission dont elle n'avait jusqu'alors que le pressentiment, le désir inexpliqué, l'aspiration vague; elle songe qu'elle aurait pu beaucoup par son intelligence, par sa position pour l'émancipation, mais d'abord pour la réforme de son sexe; elle comprend que la femme n'est pas prête encore, qu'elle aime son esclavage parce qu'elle y trouve parfois des jouissances et des plaisirs, parce que la nullité et l'ignorance plaisent à sa paresse. Elle se dit enfin qu'avant de marcher à l'œuvre de liberté, il faut accomplir l'œuvre régénératrice, l'œuvre de morale et de lumière.

Mais le souvenir de Charles irrite encore ses instincts d'orgueil. Il l'a jugée indigne d'abord de comprendre son livre, puisqu'il le lui a caché; puis, il s'est menti à lui-même dans toute sa conduite envers elle; il l'a traitée en enfant, il s'est fait le maître, aimable et prévenant d'abord, jusqu'au jour où il s'est aperçu qu'elle ne voulait pas de maître. Elle s'est attachée à ces niaiseries, à ces détails, au lieu de les négliger pour embrasser une idée plus vaste; dédaignant la ruse pour arriver, comme beaucoup de femmes, à un pouvoir caché, elle a épuisé ses forces dans une lutte de tous les instants qui manquait de sérieux.

Et puis, elle se rappelle avec amertume cette mordante satire sur l'émancipation, cette verve de ridicule qu'a déployée Charles pour la lui jeter au visage; et, le dépit

aidant, elle se demande avec assez de raison apparente : quelle girouette est donc cet homme ?

Puis peu à peu, elle revient à l'indulgence du docteur, elle songe à tout ce que Charles a dû souffrir dans ses craintes exagérées de la famille et du monde, dans ses demi-convictions vis-à-vis d'elle-même.

Au milieu de ces pensées contradictoires, le baron se fait annoncer ; Juliette cache, pour le recevoir, la lettre du docteur Masson dans son corsage. Si cette pauvre épître avait pu parler, elle aurait dit à Charles les battements douloureux et violents qui soulevaient un cœur que le visage ne trahissait pas. Le jeune homme était pâle, sa voix tremblait en dépit de ses efforts pour la rendre ferme. Il salua Juliette.

— Madame, dit-il, j'ai à vous entretenir de choses sérieuses ; êtes-vous en état de m'entendre?

— Oui, monsieur ; mais vous-même, croyez-vous être en état de parler ?

— Parfaitement.

— Je vous écoute.

— Vous devez penser, madame, qu'après le scandale de cette nuit...

Charles toussa. L'œil de Juliette lança un éclair d'indignation qui l'éblouit. Elle se sentait innocente et accusée.

— Achevez donc, monsieur.

— Après ce scandale, il est impossible que nous restions davantage ensemble.

Juliette eût jeté un cri de surprise, peut-être de douleur, si son âme n'avait pas été si bien couverte par la cuirasse de son orgueil. Mais elle dit froidement :

— Soit, monsieur. Vous m'épargnez l'ennui de vous en faire la proposition. Je vous remercie.

— Vous partirez ce soir pour Pondevaux, madame; j'ai pensé que le plus sage parti à prendre pour vous, c'est de vous retirer dans votre famille, et j'ai pris mes mesures pour cela.

— Vous avez pris des mesures? demanda Juliette en pâlissant et accentuant chacune de ses syllabes.

M. de Villers s'inclina.

— C'est un ordre alors?

— Je crois en avoir le droit.

— Vous n'êtes plus mon mari puisque nous nous séparons; la loi elle-même vous refuse des droits auxquels vous renoncez volontairement.

— Mais votre conduite m'autorise...

— Et la vôtre? interrompit Juliette, livide comme la mort. N'étiez-vous pas comme moi chez Mariquita Villani? qu'y veniez-vous faire?

— Et vous-même, qu'y faisiez-vous?

— Votre réponse eût pu dicter la mienne; vous vous taisez, je n'ai rien à dire.

Si Charles eût interrogé doucement Juliette, il en aurait obtenu un aveu complet et peut-être cette rencontre inattendue aurait-elle resserré leur union au lieu de la briser. Mais, il était entré la menace aux lèvres, il ne pouvait espérer ni réponse, ni concession. Juliette, troublée de son départ subit, affligée de son désespoir, inquiète des conséquences de leur rencontre, hésitante entre la rancune et le pardon, aurait pu se laisser toucher par un retour vrai, une réparation loyale, une explication franche; elle s'irri-

tait au contraire de recevoir un ordre comme une criminelle sous la puissance d'un juge.

De son côté Charles, se laissant aller à sa douleur et à son courroux, répétait :

— Chez la Villani!... aller chez la Villani! une courtisane!... une prostituée!

— Taisez-vous! s'écria Juliette effrayée de cette accusation d'un frère contre sa sœur, vous ne savez pas... vous ne la connaissez pas!

— Êtes-vous donc son amie au point de la défendre?

— Oui, monsieur. Et je la défendrai en face du monde entier.

— Ceci dépasse toutes les bornes; c'est du cynisme.

— Oui, je la défendrai, reprit Juliette avec force, je la défendrai parce qu'elle le mérite. Ah! le monde peut bien la mépriser, il est si estimable! N'est-il pas la cause première de ses malheurs? n'est-ce pas lui qui l'a perdue? elle avait de belles qualités, une grande âme, un noble cœur; on lui a refusé tout ce qui pouvait la rendre heureuse, le peu qu'elle désirait : de l'air et de la liberté. On a torturé son corps, on a voulu enchaîner son âme; on l'a poussée ainsi à sa première faute. Et dites-moi, vous, monsieur, qui l'accusez, qui la flétrissez, qui la maudissez, dites-moi : après une première faute, si l'homme qui nous a perdue ne nous réhabilite pas, s'il est lâche, s'il est menteur, s'il est infâme, est-ce le monde, votre monde qui jette sans regarder son blâme et son mépris, est-ce lui qui dit à la pauvre femme trompée : la vertu pour toi est encore possible?

Juliette appuyait la main avec force sur le bras de son

mari; sa pâleur avait disparu pour faire place à l'incarnat de la fièvre, sa lèvre était ironique, son regard menaçant. Charles, mal à l'aise, eût voulu s'y soustraire.

— Dites-moi, reprit-elle, si Mariquita Villani trompée, maudite, désespérée, fût venue à vous ou à vos pareils, après sa faute; si elle vous eût dit : veux-tu que je sois ta sœur ou ta femme? veux-tu m'offrir en face du monde un bras protecteur qui me soutienne? je serai sage, je serai forte, je serai dévouée, dites-moi donc, si vous aviez été certain de sa vertu dans l'avenir, auriez-vous dit pour sauver la pauvre Mariquita : c'est ma sœur, ou, c'est ma femme?

Charles était agité, inquiet.

— C'est du roman, essaya-t-il. Vous êtes folle.

— Eh bien! écoutez le roman jusqu'au bout. Un jour, Mariquita Villani rencontre, chose rare, un homme vertueux; un homme qui n'a jamais prêché la morale, mais qui a su la mettre en action; ils se parlent, ils se comprennent, ils s'aiment. Mariquita est trop honnête pour le tromper; elle aime mieux fuir, ne plus le revoir jamais. N'est-ce pas que dans votre monde on eût mieux aimé agir autrement? Avec une absolution au confessionnal, un acte à la mairie et un simple mensonge, on lave si aisément une tache! Je vous dis que Mariquita était une sotte; si le monde savait cela, comme il rirait, n'est-ce pas?... Mais l'amour de certains hommes est une maladie incurable : malgré l'absence de Mariquita, l'homme vertueux l'aimait toujours. Devinez-vous maintenant?... Oh! non; vous ne pouvez comprendre ces niaiseries du cœur, vous autres moralistes sensés dont la plume remplit

toutes les obligations. C'est égal ; étonnez-vous ou moquez-vous ; Mariquita n'en est pas moins une noble femme... Mariquita s'est faite courtisane pour tuer, par le mépris, l'amour de l'homme qu'elle-même aimait à en mourir. Dites, monsieur, dites : n'est-ce pas que Mariquita est une folle sublime, une prostituée héroïque?... n'est-ce pas qu'elle vaut mieux que moi et que vous ?

Les nerfs de Juliette, surexcités longtemps, avaient d'abord amené des larmes que la jeune femme retenait avec toute la force de sa volonté; mais cette crise retardée n'en était pas moins imminente; elle se produisit par un effet contraire : un éclat de rire sec, ironique, déchira sa poitrine et vint ajouter encore à l'inquiétude de Charles dont la pâleur décelait l'agitation. Il regarda un instant sa femme, stupéfait, hésitant ; puis, comme il la vit se calmer :

— Tout cela est de la comédie, dit-il. Vous et Mariquita Villani, quelle qu'elle soit, je ne veux pas le savoir, vous êtes deux infâmes !

L'éclat de rire de Juliette s'éteignit subitement.

— Est-ce un honnête homme qui ose le dire ? demanda-t-elle.

— Madame, dit le baron, faites vos préparatifs de départ.

— Vous y tenez, reprit ironiquement Juliette ; vous craignez peut-être que loin de mes parents je manque de moyens de vivre?... je vous sais gré de cette attention délicate. Mais, rassurez-vous ; je ne crains ni le travail, ni la misère à laquelle vous m'avez conduite. C'est généreux à vous, j'en conviens, de m'envoyer à ma famille qui peut me

nourrir; mais elle m'a donné une large part de ce qu'elle possède, je ne veux pas devenir une charge pour elle. Je vous le répète, je saurai me suffire.

Charles sentit le coup. Il renvoyait sa femme après l'avoir ruinée, à la veille d'une misère complète; bien que ce ne fût pas là le véritable motif de la séparation qu'il demandait, il n'était pas fâché de se débarrasser ainsi des comptes qu'une famille irritée allait probablement lui demander de sa conduite. Mais la colère de l'homme augmente en raison des torts qu'il se trouve forcé de se reconnaître. Le baron de Villers ne contint plus la sienne.

— La Villani sans doute, dit-il, vous a enseigné ses moyens d'existence?

— Non, répondit Juliette en regardant son mari en face; j'en ai trouvé un plus simple que le sien.

— Peut-on vous demander lequel?

— Je ferai des livres sur l'émancipation de la femme.

— Que voulez-vous dire? s'écria le jeune homme.

Juliette reprit son rire nerveux.

— Ce n'est pas bien difficile à comprendre; et quels que soient vos scrupules, je ne pense pas que vous trouviez là rien d'immoral.

Charles allait répondre; on annonça madame Noémi de Villers.

Juliette et Charles retinrent à peine un cri de surprise. Le jeune homme se jeta dans un fauteuil, la tête cachée dans ses mains; sa femme alla au-devant de leur sœur.

XVII

Madame de Villers était si vivement impressionnée qu'elle ne put dire un mot en serrant la main de Noémi ; cette dernière vit avec effroi à la contenance de Charles, à la pâleur de Juliette, qu'elle arrivait trop tard.

— Eh! bien? demanda-t-elle tout bas à sa belle-sœur.

— Je pars. Il dispose de moi... il me renvoie!...

— Laisse-moi seule avec lui, Juliette; et reviens tout à l'heure, je t'en prie.

— Oh! oui, je reviendrai... bientôt. Il faut qu'il sache tout ce que je lui dois de haine.

Elle s'éloigna. Noémi vint lentement s'appuyer sur le dossier du fauteuil qu'occupait son frère.

— Charles, dit-elle doucement.

Il lui sembla qu'un soupir lui avait répondu; elle s'agenouilla, et d'un accent plein de prière :

— Charles, reprit-elle, tu ne peux plus m'aimer...

En même temps, elle tirait à elle les mains du jeune homme qui tressaillit en l'apercevant plus belle que jamais, suppliante , éplorée, repentante, puisqu'elle venait à lui; son affection, augmentée tout à coup de toute la force de son désespoir, rouvrit son cœur à la sensibilité; il pleura. Noémi attendit en silence le calme que devait ramener les larmes.

— Mon frère, dit-elle alors, tu souffres!....

— Oh! oui, je souffre! s'écria Charles en s'abandon-

nant à son désespoir sans contrainte. Oui, je souffre; car je vous aimais bien, elle et toi, et toutes les deux...

Le jeune homme s'arrêta; le reproche ne sortit point de ses lèvres; il contemplait sa sœur avec plus de tristesse et de pitié que de colère.

— Moi, oui; je suis coupable, reprit Noémi; mais, Juliette ne l'est pas... je suis venue pour te le dire.

— C'est que tu ne sais pas...

— Je sais tout. Elle n'est pas allée comme tu le crois chez la Villani.

— Je l'y ai trouvée... moi-même.

— Elle n'est pas allée chez la Villani, reprit lentement la jeune femme; elle ignorait, il y a peu de jours encore qu'il y eût au monde une italienne, une chanteuse, une courtisane de ce nom.

— Comment s'y trouvait-elle, alors?

— Parce qu'elle croyait y être chez...

— Achève, Noémi, tu me fais trembler, dit le jeune homme en se levant.

Et en effet, une sueur froide couvrait son front; il avait des frissons; ses lèvres étaient pâles comme dans l'agonie; il s'éloignait de sa sœur en l'interrogeant.

— Elle était chez moi! dit courageusement Noémi.

— Chez toi! c'est impossible... Tu essaies en vain de la défendre... je ne te crois pas... tu mens!

— J'ai dit la vérité, je le jure!

— Et moi je répète que tu mens!... malheureuse, si tu disais vrai!...

Charles regardait ses pistolets.

— Achève, dit à son tour Noémi.

— Si tu disais vrai, je te tuerais!

— Tu peux me tuer, mon frère, si le châtiment te paraît juste; je ne fuirai pas. Mais j'ai dit vrai : Mariquita Villani est un nom d'emprunt qui a sauvé ton honneur.

Charles étouffait. Il s'affaissa sur lui-même comme un homme frappé d'apoplexie. Noémi s'approcha pour le soutenir; il trouva de la force pour la repousser.

— Misérable! dit-il d'une voix sourde, ce n'était pas assez d'avoir tué notre père, tu as perdu ma femme!

Au nom de son père, Noémi tressaillit douloureusement; mais elle eut pour Juliette la force de comprimer sa souffrance.

— Non, dit-elle, non, ta femme n'est point perdue; elle est pure, elle est sage, elle est digne de l'amour d'un honnête homme.

— Je dois le croire sur la parole de la Villani qui l'affirme, n'est-ce pas?

— Non, car la Villani n'existe plus; elle est morte au monde, morte au passé; Noémi de Villers a été régénérée tout à l'heure par le pardon d'un homme vertueux; le repentir lave toutes les fautes, la réparation en adoucit les remords, l'avenir sanctifie le passé.

— Et l'honneur, qui te le rendra?

— L'obscurité. La gloire n'est une grande et belle chose que pour ceux qui ne craignent pas le jour de ses rayonnements. L'oubli est le seul refuge d'une vie coupable.

Charles était retombé anéanti. Juliette rentra plus agitée qu'elle n'était sortie.

— Monsieur, dit-elle, vous m'avez donné l'ordre de partir, j'obéis; des préparatifs de départ sont inutiles, je

ne veux rien emporter de chez vous. Mais avant de m'éloigner, je dois vous le dire : je ne sais où me porteront le désespoir et la haine, et, quoiqu'il arrive, sachez-le-bien, c'est vous seul qui m'aurez perdue.

Charles surpris releva la tête.

— Connaissez-vous cet ouvrage? demanda la jeune femme, en mettant sous les yeux de son mari le livre fatal. Ah! monsieur, j'étais jeune, inexpérimentée, lorsque le hasard l'a placé sous ma main. Je ne pensais pas alors qu'on pût mentir à sa pensée; j'avais des croyances, des superstitions peut-être; mais qu'importe? elles me suffisaient, et le doute que vous avez jeté dans mon âme ne la déchirait pas. Pour mon malheur et le vôtre, je vous lus, et ne saisissant de votre œuvre que l'idée principale, je m'enthousiasmai pour la liberté, pour la vertu, pour cette mission sublime de régénération qui appartient à la femme et que vous savez peindre sous de si belles couleurs.

Je consentis à me marier alors; mais savez-vous pourquoi? c'est que l'auteur de ce livre que je crus être un nouvel évangile, apparut à mon imagination comme un apôtre; je ne me fusse point mariée pour rester à Pondevaux; mais à Paris, j'espérais rencontrer M. Stéphen; voilà ce qui me fit accepter votre nom.

Charles était immobile de stupeur.

— Ne vous hâtez pas de m'accuser, reprit Julliette; je n'eus pas une intention coupable. J'allais à la recherche du réformateur avec un enthousiasme d'enfant, comme les premiers chrétiens allaient au-devant du Christ, comme les premiers héros de la réforme marchaient à Luther, les premiers sectaires du Coran à Mohammed.

J'étais jeune, confiante, mais timide; j'osai d'autant moins vous confier mes recherches qu'au moindre mot que je risquais dans le sens de votre ouvrage, je trouvais en vous un adversaire, toujours railleur, quelquefois insolent et brutal. Malgré cela, en dépit de mes efforts et de mes raisonnements peu flatteurs pour vous, j'en conviens, j'avais la sottise de vous aimer.

Charles fit un mouvement.

— Oui, monsieur, je vous aimais autant que je vous hais à cette heure; et quand je me livrais à l'étude avec une ardeur dont vous vous êtes moqué souvent, c'était moins pour suivre les conseils de M. Stéphen et satisfaire ma vanité que pour me faire aimer en me plaçant à votre niveau par la science. Je me suis trompée, mais encore une fois, c'est vous qui en êtes cause. Si, moins pusillanime, vous aviez osé vous dire l'auteur de votre œuvre, nous l'eussions lue ensemble; nous en aurions effacé les erreurs, corrigé les contradictions, éclairé l'obscurité. Vous ne vous seriez point fait votre propre adversaire; vous auriez tâché de marcher dans la vertu en l'enseignant aux autres. Noémi eût compris où était le bonheur dont elle cherchait la route, la vertu que la superstition n'avait pu lui enseigner; elle serait aujourd'hui notre sœur estimée, respectée de tous, et moi, entre elle et vous, je ne désirerais aucune joie. Vous ne l'avez pas voulu, vous avez été faible, et la honte même de votre faiblesse vous a plus tard rendu lâche. Que nos fautes à toutes les deux retombent sur vous!

Reprenez votre livre; et, croyez-moi, anéantissez-le. Puisqu'il m'a perdue, il en perdra d'autres. C'est assez de

remords pour vous; épargnez-vous en de plus nombreux, et peut-être encore de plus tristes.

Le livre vint rouler aux pieds du jeune homme anéanti, pendant que Juliette demandait tout bas à Noémi :

— Où te retrouverai-je ?

— Ma Juliette, ne sois pas sans pitié... vois comme il souffre.

— En a-t-il eu pour moi?

Le cœur de la jeune femme était gros de larmes; elle eut la force de ne pas les laisser couler.

— Viens me rejoindre dans ma chambre, dit-elle à sa belle-sœur.

Pour un homme de cœur, il n'est pas de douleur plus navrante que la pensée, j'oserai dire le remords, d'avoir, par étourderie, par faiblesse, par faux raisonnement, causé un mal à peu près irréparable. Si l'écrivain songeait à la responsabilité qu'il accepte, aux résultats terribles que peut avoir pour ceux qui le lisent une pensée mal exprimée, un précepte mal défini, un mot à double sens, prendrait-il la plume sans trembler? ferait-il de la littérature par récréation, par calcul ou par vanité? assurément non.

Charles de Villers subissait à cette heure les conséquences funestes de cette faute; il s'était reconnu du talent et l'avait dissipé, en jouant, à tous les vents de son imagination vagabonde. Sur un rêve de son cerveau, il avait bâti un monde de réformes, et sans le moindre effort de raisonnement, de logique, à l'aide de quelques pensées généreuses, de quelques phrases brillantes, avait ouvert un chemin dans lequel il se gardait bien de marcher le premier. Ceux qu'il y avait poussés devait s'y perdre,

faute de guide; il le sentait douloureusement, mais trop tard, et de ses victimes n'était pas la moins à plaindre.

Noémi comprit toutes les angoisses de cette âme déchirée; elle sentit que la plus cruelle devait être l'implacable *mea culpa,* et avec cette délicatesse du cœur particulière aux femmes, qui vaut peut-être plus à elle seule que toutes les qualités des hommes réunies, s'approcha de son frère et lui dit avec un incroyable accent de douceur :

— Console-toi, pauvre ami; toute réparation est possible à celui qui ne manque pas de courage... du reste, si ton livre a fait un mal que tu n'as pas prévu, il a produit un bien que peut-être tu n'aurais pas osé en attendre.

La jeune femme avait senti qu'il fallait consoler l'écrivain avant l'homme; en effet, Charles se sentit revivre à cet espoir d'être moins coupable que ne le disait Juliette ; il oublia la Villani, et prenant dans ses mains les mains de sa sœur :

— Que veux-tu dire? lui demanda-t-il.

— Je veux dire que tu m'as sauvée, moi!... peut-être parce que je suis ta sœur, j'ai compris ta pensée, j'ai saisi ton but. Ton livre m'est apparu dans ma vie de désordres comme l'étoile dans une nuit de ténèbres; jusque-là, je méprisais les hommes, et je m'étourdissais sur moi-même; j'eus honte pour la première fois de mes fautes, mais surtout de mon inutilité sur la terre. Je compris que le chemin de la réparation est praticable, même pour le crime ; mon âme, qui ne croyait plus avoir le droit d'aimer, fut envahie tout à coup par un amour immense et toujours permis, celui de l'humanité. Mon frère, tu m'as tirée

de la fange, que cette joie te console de tes douleurs !...

— Dis-tu vrai ? demanda Charles.

— J'en prends à témoin notre père qui me pardonne, lui, s'il peut voir le fond de mon âme.

Le jeune homme ouvrit ses bras ; le frère et la sœur se tinrent longtemps embrassés.

— Comment donc, demanda Charles après un long silence causé par l'émotion, la même lecture a-t-elle pu produire sur Juliette et sur toi des impressions si différentes ?

— C'est que, Juliette et moi, excepté par le cœur, nous différons en toutes choses. Plus réfléchie, plus aimante peut-être, elle a subi plus que moi les impressions de notre enfance. Gâtée par ses parents et par la fortune, largement partagée en intelligence, en imagination surtout, elle éprouvait le besoin d'un désir et n'en trouvait pas le but. Ne pouvant souffrir que de la souffance des autres, elle s'exalta outre mesure aux récits merveilleux des annales catholiques ; elle s'abîma dans ces extases où conduit une pratique incessante ; elle devint scrupuleuse à l'excès. Du scrupule naît toujours l'hésitation et la crainte : Juliette voulut se faire religieuse par peur du péché ; peut-être aussi par la pensée d'un orgueilleux sacrifice. La lecture de ton ouvrage changea le but de ses désirs, mais elle ne les dirigea point. Cette nature tendre et impressionnable se laissa prendre au piége d'une romanesque exaltation ; elle rêva le sublime et oublia de prendre conseil de la raison ; elle se heurta aux obscurités de l'ouvrage et ne sut point en faire sortir la lumière qu'elle avait cru d'abord y trouver. Irritée de tes hésitations, elle rencontra le doute en cherchant la clarté, et voulut essayer

de mettre en action une morale qu'elle ne pouvait s'expliquer parfaitement en théorie. Mécontent de toi-même sans t'en rendre compte, tu fis de l'opposition à ses premiers essais ; chacun de vous fit alors peser sur l'autre sa propre souffrance. Moi, au contraire, libre, active plus que réfléchie, forte de corps et de résolution, je n'ai jamais su hésiter ; les subtilités de mon éducation première n'ont pu entrer dans ma tête ; les pratiques régulières m'ont toujours fatiguée, je n'ai jamais résisté à la promptitude de mes résolutions. Voilà comment je me suis perdue pour chercher le bonheur qu'on me refusait, malgré l'enfer éternel auquel je croyais fermement alors ; voilà pourquoi aussi, au premier mot de liberté et d'émancipation, je me suis dit : ceci est ma voie. Voilà pourquoi, en apprenant qu'on pût aimer d'amour l'humanité entière, j'ai compris la charité et résolu de la mettre en pratique. La charité chrétienne m'avait toujours paru rétrécie, humiliante, indigne de ce nom, sous ses voiles d'humilité ; celle-ci m'a semblé grande comme le but qu'elle se propose, lumineuse et sublime. Tout en accusant l'auteur qui m'éclairait, de manquer de force et surtout de foi, j'ai adopté cette croyance digne de l'orgueil humain et de la pensée divine. Console-toi, mon frère ; achève, ou plutôt complète ton œuvre ; elle a sauvé ta sœur, et, crois-moi, si tu le veux, elle ne perdra point ta femme.

Le jeune homme sentit renaître aux paroles de Noémi sa force morale et un ardent désir du bien ; lui aussi vouait en son âme l'avenir à la réparation du passé.

— Noémi, dit-il, je suis coupable plus que vous ; j'ai manqué au devoir le plus sacré : celui de l'écrivain ;

c'est à moi de donner l'exemple de la réparation.

Noémi alla retrouver Juliette, heureuse du bien qu'elle avait fait, de celui qui lui restait à faire. Son âme déchirée par un amour impossible se nourrissait des joies qu'elle ne devait plus connaître, mais qu'elle pouvait donner. Elle comprit alors que le bonheur ne réside point dans le plaisir, mais que ceux mêmes qui ne l'espèrent plus le retrouvent encore dans le dévouement.

XVIII

Quinze jours se sont écoulés depuis la dernière et fatale soirée de Mariquita Villani. On s'inquiète à Paris de la disparition subite de cette dernière; les journaux en parlent, beaucoup de bruits divers circulent. Elle n'est pas morte, car un notaire a été chargé par elle de la vente de son hôtel dont le prix est destiné à secourir les artistes malheureux; mais le notaire ne sait que cela; l'Italienne a simplement annoncé un long voyage dont le but est resté un mystère. Les mieux informés assurent que la célèbre artiste est allée demander à l'Amérique de nouvelles couronnes et de nouvelles aventures; ils ne doutent pas qu'avant peu de temps les journaux de New-Yorck donnent à la capitale la solution du problème proposé aux imaginations parisiennes par l'excentricité de l'incomparable Mariquita. Heureusement pour le public, toujours curieux et bavard, qu'il n'est pas moins oublieux qu'enthousiaste, car l'énigme qui le préoc-

cupe ne lui sera point expliquée; la Villani est un astre étranger qui s'est éclipsé comme il est apparu. D'où venait-il? où est-il allé? ceux qui le savent ne le diront pas.

Ces quinze jours ont été bien employés par Noémi; Juliette a difficilement cédé à ses instances; sa fierté s'est révoltée contre une prière qui suivait un ordre.

— De tels caprices a-t-elle dit, sont déraisonnables ; je ne les autoriserai point par ma faiblesse.

Mais Noémi que le désir du bien inspire, n'a demandé à la jeune femme blessée ni concessions ni affection pour son frère; elle le lui a représenté comme un malade qu'il faut guérir, un coupable qu'on doit ramener au bien; elle a su inspirer à sa belle-sœur le dévouement qui l'anime elle-même, la pensée d'une mission sainte. Juliette est restée pour sauver son mari, à la condition qu'on ne lui demandera jamais de l'aimer.

Heureuse de son ouvrage, et craignant de perdre le résultat de ses efforts, la jeune femme passe ses journées auprès des deux jeunes gens. Elle les occupe de ses projets d'avenir, leur demande quelques services, quelques démarches auprès de leurs amis pour lui procurer des élèves de piano. Charles s'est d'abord récrié; sa vanité s'oppose à ce qu'il recommande sa sœur à ses amis comme simple professeur de musique. Mais Noémi ouvre son livre, il peut y lire la condamnation de ses scrupules :

« Le travail, a-t-il écrit, est la plus grande gloire de « l'homme comme de la femme; celui qui rougit d'y re- « courir pour vivre et celui qui dédaigne le prolétaire

« qui s'en nourrit, sont également indignes du nom d'hon-
« nête homme. »

Le baron craint encore que le hasard trahisse un jour l'incognito de la Villani. Noémi dérobe sa souffrance à cette supposition :

— En admettant, dit-elle avec douceur, que ma ressemblance avec la Villani frappe un jour quelque souvenir, qui voudrait reconnaître dans le modeste professeur de piano l'ex-reine du théâtre et des concerts parisiens? Le monde est trop léger, trop superficiel, trop incrédule en matière de vertu pour croire à de pareilles métamorphoses.

Le soir, Noémi se retire dans son nouvel et modeste appartement où l'attend un bonheur auquel rien ne peut se comparer pour elle : la visite d'Henri Désauliers. Le jeune homme est devenu son ami intime; leurs entretiens sont graves, mais remplis d'une douce confiance qui leur fait oublier que la gaieté y manque. Le souvenir de son passé donne à Noémi une mélancolique douceur qui tempère l'extrême vivacité de sa nature. La santé d'Henri, toujours chancelante, est pour elle l'objet des soins les plus touchants; elle est si heureuse de les donner, lui de les recevoir, qu'on croirait une mère protégeant de son amour un enfant gâté. Si la passion s'éveille parfois chez le jeune homme, il la fait taire pour ne pas contrister son amie; quant à elle, tout à l'expiation, elle a sincèrement renoncé à toutes les joies de la terre; si un regret lui reste, c'est de ne pouvoir les donner à l'homme à qui elle a consacré sa vie. Oui, elle pourrait le jurer du fond de son âme, si une épouse digne de lui se présentait et qu'il pût l'aimer, elle la lui donnerait sans hésiter, et remercierait Dieu de

son bonheur. Il ne faut pas croire cependant que ces âmes fortes n'ont point parfois des défaillances; l'avenir eût été si beau pour eux s'ils s'étaient connus plus tôt, que la pensée seule leur en donne des éblouissements. Mais le passé se dresse impitoyable et leur défend d'aller plus loin dans le chemin du bonheur.

Un jour, Henri assis près de Noémi qui tient ses mains dans les siennes, lui dit gravement :

— Pourquoi toujours vous accuser et souffrir du passé? Est-ce que l'avenir ne vous appartient pas?

La jeune femme eut un triste et doux sourire, mais elle ne répondit point.

— Après tout, reprit gaiement Henri, vos fautes sont les miennes; et, en vérité, si vous ne devenez plus généreuse envers vous-même, je me croirai obligé à des scrupules pareils aux vôtres.

Noémi le regarda sans paraître le comprendre.

— Je vous étonne, n'est-ce pas? vous m'avez cru jusqu'ici un saint, un modèle de vertu et de sagesse, et j'ai eu la fourberie de vous laisser dans l'erreur. Ma faute n'en est que plus grande.

— Expliquez-vous, Henri. Non, je ne vous comprends pas.

— Eh bien! je veux simplement vous dire que ma jeunesse n'a pas été plus que la vôtre exempte d'entraînements et de dissipation. Nos fautes sont les mêmes, notre réparation est semblable, notre repentir pareil, je ne vois pas pourquoi vous vous accuseriez, quand je me pardonne...

— Généreux ami, interrompit la jeune femme, les yeux

pleins de larmes, vous devinez mes regrets et vous voulez en vain les adoucir. Nos fautes, celles de la jeunesse, sont les mêmes, c'est possible. Mais sommes-nous également coupables? On m'a appris dès l'enfance à les fuir comme un crime; on vous en a fait à vous, comme homme et comme artiste, presque une nécessité.

— Et c'est là qu'est le vice et l'injustice de la société.

— Je le crois comme vous, et si le passé me permettait dans l'avenir l'espoir d'avoir des fils ou des filles, je leur ferais à tous un égal devoir de la vertu. Mais vous avez subi l'influence d'un préjugé; moi j'ai dû lutter pour mal faire puisqu'un chemin contraire m'était naturellement tracé.

— Dans ce chemin, vous ne voyiez que ténèbres, et vous deviez vous perdre; tout ce qu'il y avait en vous de bon et de grand était comprimé; on peut diriger une nature, mais non la changer sans courir de grands risques. Je ne veux pas dire par là que je vous approuve dans vos erreurs. Non, pas plus que je ne m'excuse dans les miennes. Mais, pourquoi songer sans cesse au passé, quand l'avenir est là qui réclame toutes nos pensées et tous nos efforts.

Noémi, à partir de ce jour, ne dit plus un mot de ses regrets, ne s'accusa plus tout haut; mais elle marcha d'un pas plus ferme encore dans le chemin de la vertu, et toutes ses espérances se concentrèrent sur l'avenir; non son avenir à elle, mais celui de tous ceux qu'elle aimait.

Ah! c'est qu'en ce monde, contre le choc des passions humaines, les désespoirs et les faiblesses du cœur, il n'y a qu'un préservatif certain : c'est l'immense amour qui accomplit tous les miracles : c'est la vraie charité!

Charles et Juliette étaient, le même soir, seuls et assis également l'un près de l'autre ; la jeune femme tapissait et semblait calme; le baron de Villers au contraire était agité.

— Juliette, dit-il tout-à-coup, comme s'il prenait une résolution soudaine, vous êtes souffrante ?...

— Non; je vais mieux, au contraire, depuis quelques jours.

— Pardon... vous changez.

La jeune femme jeta à son mari un regard et un sourire qui semblaient répondre :

— Vous changez bien autrement, vous !

— Croyez-vous, demanda Charles en lui prenant la main, qu'un mois passé dans votre famille ne vous ferait pas beaucoup de bien?

Cette fois, il sembla au baron que les yeux de Juliette allaient chercher sa pensée jusqu'au fond de son cœur; il rougit et balbutia quelques mots sans suite.

— Vous avez raison, dit-elle en serrant un peu la main de son mari qui n'avait pas abandonné la sienne. Je partirai demain, et je reviendrai guérie.

Le lendemain, Noémi trouva sa compagne qui s'apprêtait assez gaiement à partir.

— Ma chère, dit-elle à sa belle-sœur, il m'engage à faire ce voyage, parce que ses embarras augmentent chaque jour; il ne sait pas comment me dire que, non seulement il est ruiné, mais que ses créanciers le poursuivent.

— Et tu pars? demanda Noémi.

— Oui, pour revenir bientôt. Ne le laisse pas, ma sœur, livré à lui-même, ne lui parle pas non plus de mon retour.

Il me croit aveugle, ajouta plus tristement Juliette, ou trop faible, pour partager ses ennuis; il me jugera toujours mal.

— Dis plutôt que sa propre faiblesse retient sa franchise; il ne sera fort que par ton exemple, petite sœur chérie.

Juliette savait être généreuse; elle avoua à ses parents la position difficile de son mari, mais prévoyant les plaintes, et voulant lui épargner les reproches, elle s'accusa d'être seule cause d'une ruine que le travail de Charles réparerait en peu de temps, si M. Lambert consentait à le tirer d'embarras.

Juliette était une enfant gâtée; mais madame la baronne de Villers était plus encore; c'était un personnage. On ne lui refusa rien, surtout lorsqu'elle eut promis de venir avec son mari passer l'été et faire des économies à Pondevaux.

— Sois tranquille, dit madame Lambert, tu ne manqueras de rien chez nous; et puisque notre gendre est si bon pour toi, je veux que pendant votre séjour ici vous viviez comme des millionnaires.

Madame de Villers revint à Paris avec cinquante mille francs en porte-feuille.

— Déjà de retour! ne put s'empêcher de dire son mari.

— Charmant accueil, répondit la jeune femme. Je m'ennuyais; en êtes-vous donc si fâché?

Charles dit : non; mais il pensa : oui. Ce jour-là même, il se trouvait dans un embarras extrême; on devait saisir chez lui. La gaieté inaccoutumée de sa femme lui déchirait l'âme. Il passa quelques heures d'angoisses inexprimables.

Lorsque Noémi vint lui apporter les quittances de toutes ses dettes, il fut pris de vertige. Sa première pensée, disons-le à sa honte, ne fut pas que ce secours vînt de Juliette; il le crut le fruit du déshonneur de sa sœur. Celle-ci ne lui laissa pas le temps d'exprimer un doute qui eût de nouveau détruit l'estime renaissante de sa compagne; elle lui montra cette dernière, brodant ou faisant semblant de broder pour cacher sa rougeur.

Il comprit enfin.

— Juliette, pourrez-vous jamais me pardonner? demanda-t-il.

La jeune femme lui tendit la main et répondit par un doux sourire; Charles baisa cette main désormais adorée, sans arrière-pensée, sans jalousie, sans trouble; mais on ne lui laissa pas espérer davantage.

Juliette, capable de tous les sacrifices, ne devait plus donner son amour qu'avec son estime; il fallait le mériter.

Noémi, entre ces deux bonheurs, l'un tout de foi, l'autre tout d'espérance, oubliait ses propres douleurs. Tout à coup, l'on annonça Henri Désauliers; ce nom fit tressaillir les trois jeunes gens : il rejetait Noémi dans la réalité de sa vie, inquiétait Juliette qui rougissait devant cet homme de ses inconséquences passées, troublait Charles qui, depuis son duel avec Henri, ne l'avait plus revu.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel ils se regardèrent, étonnés et indécis. Juliette le rompit la première.

— C'est vous sans doute que M. Désauliers veut voir, dit-elle à son mari; trouvez bon que Noémi et moi nous nous retirions.

Et sans attendre la réponse de Charles, elle se jeta avec sa belle-sœur dans une pièce voisine.

Henri Désauliers était plus pâle encore que de coutume; ses cheveux noirs relevés laissaient à découvert son grand front grave où la mort, en l'effleurant un jour, semblait avoir laissé son ombre; sa tenue, quoique irréprochable, était simple; sa démarche lente donnait à sa visite quelque chose de solennel.

— Charles, dit-il, je viens chez toi en ami. Dois-je espérer que tu me reçoives de même?

Le baron de Villers, frappé de l'altération des traits du jeune peintre, se souvint qu'elle était son ouvrage, et son âme, disposée à l'attendrissement, s'ouvrit tout entière à son ancienne amitié. Il tendit la main à Henri; mais à peine celui-ci l'eût-il prise qu'il ne put tenir contre son émotion, et attirant son ami dans ses bras :

— Merci d'être venu, dit-il. Que tu me fais de bien!

— Je suis plus heureux de ton accueil que tu ne peux le supposer, dit Désauliers quand ils furent assis; car j'ai à t'entretenir de choses graves... Charles, mon avenir est dans tes mains.

— Que veux-tu dire? demanda le baron surpris.

— Tu ne me refuseras pas, j'aime à le croire...

Il s'arrêta.

— Quoi donc?... tout ce que j'ai est à toi... que puis-je te donner? parle...

— La main de ta sœur, dit Henri avec le sourire serein et calme de la confiance.

Charles bondit. Cette demande fut pour lui un coup terrible; il ignorait que Henri fût l'homme à la vertu duquel il

devait sa sœur. Mais un cri de Juliette l'arracha aussitôt à cette nouvelle impression; la jeune femme sortit du cabinet, et pâle, mais joyeuse dans son effroi :

— Imprudent, dit-elle, nous étions là. Venez donc vite. Vous l'avez presque tuée.

Noémi, qui avait résisté à tant d'émotions douloureuses et diverses, s'était trouvée sans force contre le bonheur et gisait inanimée. Henri, plus pâle qu'elle-même, s'était agenouillé et la rappelait à l'existence par de tendres paroles.

— Laissons-les, dit Juliette, en ramenant son mari dans le salon; on ne meurt pas de joie.

ÉPILOGUE

Vous avez beau dire, cousin Lambert, disait un soir le bonnetier de Pondevaux au père de Juliette, ça n'est pas clair. On n'emprunte pas cinquante mille francs en un jour pour manger des prunes, et je connais assez vos affaires pour savoir que vous n'avez en vue ni entreprise, ni placement avantageux.

— Cousin, vous êtes par trop curieux, répondit madame Lambert, sans doute pour tirer son mari d'embarras. Est-ce que nous allons, nous autres, regarder comme ça dans votre bourse? M. Lambert a emprunté cinquante mille francs parce qu'il en avait besoin. Voilà. Il est bien bon pour les rendre, je pense.

— Je ne dis pas non, reprit le marchand en hochant la tête d'un air prophétique; mais vous pouvez m'en croire, de ce train-là, votre gendre vous aura bientôt ruinés; ça ne sera pas long.

— Eh! bien, cousin, dit avec son excellent rire le papa Lambert, quand nous en serons là, nous irons partager votre pot-au-feu.

— Tout ça, c'est de la bêtise. Moi je sais bien que j'enverrais promener le de Villers.

— Ce n'est pas notre gendre qui se ruine, reprit sèchement madame Lambert; au contraire, il travaille. Mais si vous tenez à le savoir, Juliette a fait quelques folies; il

faut le temps d'acquérir de l'expérience. Elle a bien fait de s'amuser puisque ça lui plaisait; la sagesse lui viendra toujours à temps.

— Son mari l'a donc laissée faire?

— Oui, parce qu'il l'aime trop pour la contrarier.

— Drôle de manière d'aimer que celle-là. C'est pas mon fils Antoine qui laisserait sa femme manger comme ça ses gros sous.

— Votre fils Antoine est un sot, excusez l'expression; Juliette l'a toujours dit: elle n'aurait pas voulu de lui pour un empire. Un garçon qui ne sait ni A ni B! C'est quelque chose de rare!

Blessé dans son amour de père, le bonhomme à son tour sentit le rouge lui monter au visage.

— Il en sait toujours assez, riposta-t-il, pour ne pas conduire ses parents sur la paille, tandis que vos mirliflors de Paris ne sont bons qu'à ça.

— Excusez, cousin, dit le bon monsieur Lambert qui voyait avec peine la discussion devenir sérieuse. Vous auriez voulu autrefois marier Antoine avec notre fille, faire de nos deux fortunes une seule; je n'aurais pas mieux demandé si vous aviez suivi mes conseils et élevé votre fils ainsi que votre position le permettait, comme j'ai élevé Juliette.

— Oui, en faire un savant, n'est-ce pas? pour dépenser plus gros que lui d'argent? Pas si bête.

— A quoi bon cependant être millionnaire, reprit l'ex-marchand, si l'on passe sa vie derrière un comptoir à entasser les gros sous les uns sur les autres? Ce n'est bon de devenir riche qu'autant qu'on sait en profiter. Antoine a

de l'argent, mais à quoi lui sert-il? quels plaisirs a-t-il plus que le plus pauvre des boutiquiers du pays? Si vous l'aviez fait instruire, il est bon garçon, pas vilain homme, il aurait pris des manières, Juliette l'aurait aimé comme vous dites qu'il l'aimait; nos enfants auraient vécu heureux de la petite fortune que nous leur avions amassée.

— Et si vous n'aviez pas fait de votre fille une demoiselle, ils se seraient mariés encore et notre fortune aurait doublé, triplé peut-être dans leurs mains.

— Mais pourquoi donc faire, cousin, puisqu'ils en ont assez comme ça? reprit madame Lambert impatientée.

L'arrivée des familles de Villers et Désauliers interrompit la discussion; les jeunes gens, venus à Pondevaux pour y passer quelques mois d'été, rentraient de la promenade. L'air de bonheur et de sérénité répandu sur les traits de Juliette, déconcerta le bonnetier qui se retira de mauvaise humeur.

Noémi était pâle et regardait Henri avec inquiétude; bientôt elle prit pour prétexte une légère indisposition et tous les deux sortirent, laissant seuls les Lambert avec leurs enfants.

La soirée était belle; les jeunes époux se dirigèrent vers les champs; tous les deux gardaient le silence. Henri le rompit le premier.

— Noémi, dit-il, ne vous semble-t-il pas qu'on doive vivre ici plus longtemps qu'à Paris? les jours y passent si calmes, si paisibles, si doux; on croirait que le bonheur y est inaltérable, la paix éternelle.

— Que parlez-vous de paix et de bonheur, Henri? jamais ni l'un ni l'autre n'ont été aussi loin de mon âme.

— Tu souffres donc? demanda le jeune homme avec sollicitude.

— Oh! oui, je souffre... mais pour vous seul, Henri.

— Enfant! est-ce que tu m'as entendu me plaindre? est-ce que tu m'as vu souffrir?

— Vous ne savez peut-être pas?...

Noémi tressaillit sous sa pensée au bras de son mari.

— Je sais, reprit Henri avec un accent de douceur ineffable, de tendresse infinie, je sais que tantôt nous avons rencontré M. Marc-Hilaire. Alors même que je l'aurais ignoré, votre trouble me l'eût appris. Mais pourquoi donc souffrir ainsi inutilement? Cette rencontre n'a rien que de fort naturel, et nous pouvions tous les deux la prévoir : M. Marc-Hilaire a eu des succès à Pondevaux, il y revient, c'est tout simple.

— Mais, mon ami, songez-vous aux conséquences de cette rencontre? il m'a reconnue... et...

— Achève. Que crains-tu? Parle, afin que je puisse calmer tes frayeurs d'enfant.

— Ah! vous êtes généreux jusqu'à l'héroïsme; mais je ne puis, moi, vous voir soumis à cette épreuve.

— Quelle épreuve?

— Outre que la présence de Marc-Hilaire rappelle le souvenir de ma première faute la moindre indiscrétion de sa part peut apprendre à tous que vous avez donné votre amour et votre nom à la Villani.

— Ceci n'est pas supposable. Ce jeune homme n'a aucun intérêt à divulguer votre secret; je le crois trop galant homme pour le faire.

— Moi, je tremble.

— En admettant qu'une indiscrétion vous trahisse, Noémi, je ne vois pas encore pourquoi vous vous en exagérez ainsi les conséquences. Me connaissez-vous donc si mal que vous craigniez ma faiblesse? en face de l'opinion des hommes, mon amour ne peut-il vous suffire?

— Oh! pour moi je le répète, je n'ai nulle inquiétude.

— Alors, demeurez en paix, car j'ai placé mon bonheur si haut que l'opinion n'y peut atteindre. Et ne pouvez-vous comme moi, Noémi, jeter vos regards au delà du cercle étroit des préjugés mondains? Nul ne touchera à mon bonheur, puisqu'il est dans vos mains; peu m'importe que les autres l'approuvent ou le condamnent.

— Oh! je sens seulement aujourd'hui, s'écria la jeune femme, quelle faute j'ai commise en acceptant votre nom. Entraînée par l'héroïsme de votre sacrifice, j'ai cédé à vos raisons, aux prières de Charles et de Juliette; c'est une faute, et le fardeau de mon passé que vous portez avec moi si généreusement, me devient plus lourd que si je le portais seule. Nous avions foi l'un dans l'autre; qu'avions-nous besoin de mariage? est-ce que notre amour ne pouvait seul suffire à sceller notre union?

— Sans doute si nous avions été seuls, vous et moi, un contrat devenait inutile, et nos liens ne seraient ni moins solides, ni moins honorables parce qu'il y manquerait la lettre. Ce n'est donc pas pour nous que nous nous sommes mariés : c'est pour votre frère soumis encore au préjugé, faible dans ses convictions, craintif dans les réformes qu'il proclame à demi-voix; c'est pour votre mère qui ne vous aurait jamais pardonné sans cela une faute dont elle est la cause première. C'est aussi

pour donner un exemple aux hommes qui auront peut-être le courage de le suivre, et n'auraient pas eu celui de l'initiative. On aurait cru de ma part à un caprice, non à une conviction, et votre réhabilitation eût été incomplète. Nous étions assez sûrs de notre vertu et de notre constance pour nous passer de cette chaîne de convention qu'on appelle le mariage, l'opinion ne nous importait pas plus; mais votre passé, puisqu'il faut le dire, pouvait élever un doute sur mon dévouement. J'ai voulu vous rendre, avec les joies de l'amour, celles de la famille, sans qu'on pût attribuer nos relations à un nouveau caprice de l'un ou de l'autre. Seuls, tous deux, je n'aurais demandé qu'à l'amour de nous unir, et à Dieu de bénir notre union. Soyez donc en paix et faites taire vos scrupules, rien ne peut jeter d'ombre sur mon bonheur.

Noémi allait répondre; elle se retourna en tressaillant.

— Qu'as-tu donc, chère aimée?

— N'avez-vous pas entendu? on a remué dans ces arbres.

— Folle! es-tu donc peureuse?

— Je ne le suis pas; mais l'on nous a entendus, voyez.

Elle montrait à son mari l'ombre d'un homme qui s'éloignait rapidement vers la ville.

— Quand cela serait? dit Henri. Qu'avons-nous à craindre? nous n'avons rien dit, rien fait de mal.

— Non; mais ce secret du passé, c'est moi-même alors qui l'aurai révélé.

— S'il en est ainsi, chère amie, il faut voir là le doigt de Dieu, nous soumettre et nous préparer à combattre plus que jamais le préjugé qui va nous poursuivre.

— Et par quel moyen, mon Dieu?

— A force de vertu, répondit simplement Henri en embrassant sa femme.

Noémi, dans son admiration, fut tentée de tomber à genoux et d'adorer son mari. Cependant, il n'allait pas même à la messe.

Au moment où ils allaient rentrer dans la ville, ils rencontrèrent Juliette au bras d'un homme que d'abord ils ne reconnurent pas.

— Ah! vous voilà, dit la jeune femme, promenez-vous donc encore un peu, nous rentrerons ensemble. Mon cousin Antoine a un mot à me dire; nous nous rejoindrons sur la grande route; il fait si beau!

Henri et sa femme reprirent leur promenade.

— Cousine, dit le fils du bonnetier avec embarras, j'avais beaucoup de choses à vous dire, et maintenant que nous voilà tout seuls je ne sais plus comment m'expliquer.

— De quoi s'agit-il, Antoine? est-ce que nous ne sommes plus bons amis comme autrefois?

— Oh! non, maintenant que vous êtes une grande dame.

Juliette se prit à rire.

— Mais je suis toujours votre cousine?...

— Oui, et je vous aime comme devant, allez.

— Moi aussi, Antoine, je vous aime comme un bon frère; ainsi parlez, ne craignez rien.

— Eh bien! cousine, papa nous a raconté qu'à Paris beaucoup de gens se ruinent en peu de temps parce que... ah! ma foi, je ne sais trop comment il explique ça; mais enfin, c'est vrai, n'est-ce pas, cousine?

— Oui ; trop souvent cela arrive.

— Et vous avez fait comme les autres ? dit rapidement Antoine, heureux du courageux effort qu'il venait de faire pour laisser échapper cette phrase.

— Peut-être.

— Certainement, reprit le pauvre cousin un peu enhardi ; c'est vrai, puisque papa me l'a dit. Eh bien?...

— Eh bien, où voulez-vous en venir ?

— Depuis cette année la boutique m'appartient.

— Je le sais.

— Je gagne beaucoup d'argent dont je n'ai pas besoin. Pourquoi faire ?

— Mais que m'importe, cher Antoine ?

— C'est que... tenez, cousine, il vous faut prendre tout ce que j'ai de trop, là... c'est plus tôt dit comme ça.

Juliette avait subitement abandonné le bras de son cousin ; mais aussitôt elle lui reprit la main, et la serrant avec émotion dans les siennes :

— Cher et noble cœur, dit-elle, que vous êtes bon, et que vous méritez de bonheur !

— Eh bien ! dit Antoine moitié riant, moitié pleurant, faites-moi heureux tout de suite, en acceptant ma bourse. Mon argent ne fait rien chez moi et il vous sera utile.

— Merci, mille fois, Antoine ; je vous promets que si jamais j'ai besoin je ne m'adresserai qu'à vous ; mais on a exagéré les embarras de ma position ; ce que j'ai reçu de mon père a suffi au delà pour les faire disparaître.

— Vous refusez, cousine ; ça n'est pas bien.

— Je vous jure, Antoine, que votre générosité me serait inutile ; mais je n'en suis pas moins touchée, et

je vous offre en retour une bonne affection de sœur sincère et dévouée.

Antoine ne pleurait plus ; il sanglotait.

— Allons, embrassez-moi et restons bons amis, dit Juliette.

A son tour, Antoine pressa sans répondre les mains de sa cousine qui le ramena doucement jusqu'à l'endroit où les attendaient Henri et sa femme.

On rentrait assez gaiement, lorsqu'en passant près du cercle dont les fenêtres ouvertes permettaient de voir à l'intérieur, le nom de Désauliers parvint jusqu'aux oreilles des quatre promeneurs qui se retournèrent simultanément : l'artiste Marc-Hilaire, entouré d'une vingtaine d'individus, faisait tous les frais de la conversation et semblait attirer à lui l'attention générale la plus complète. Il buvait et riait en parlant avec insouciance. Noémi n'en pouvait plus douter ; son histoire était l'appât offert par un étranger à la curiosité des habitants de Pondevaux ; elle se sentit défaillir ; Henri l'entraîna plus vite ; Juliette, effrayée pour sa sœur, les suivit avec Antoine qui ne se doutait de rien,

— Sans doute, messieurs, disait l'artiste d'un ton léger, ceci au premier abord paraît invraisemblable ; mais c'est là vérité pure, et je me confesse publiquement un niais. N'est-ce pas là une expiation suffisante de ma sottise ?

— Et vous êtes brouillés, maintenant ?

— A mort. Et pour une bêtise ; pour un simple démenti sans importance, Désauliers m'a donné un coup d'épée dont je lui garde la revanche. Sa femme est une prude qui m'a dit à peine merci après son enlèvement.

— Comment donc s'étaient-ils connus tous les deux? on n'a jamais vu M. Désauliers à Pondevaux avant son mariage.

— Est-ce qu'il n'y était pas avec moi à cette époque? Mais Henri est un vrai hibou, restant le jour chez lui et se promenant le soir. Il passait sous les fenêtres de la demoiselle, à ce qu'il paraît; ils ont pris flamme d'un peu loin; j'étais chargé des billets doux; je faisais plus souvent encore l'office de porte-voix; je chantais avec mademoiselle Noémi les demandes et les réponses de leurs amours: cela m'amusait. Le jour de l'enlèvement les deux tourtereaux ne s'étaient jamais vus de près. C'est invraisemblable, je le répète, mais c'est pur comme l'or. Après, je ne les ai pas suivis; ils m'ont tourné le dos, les ingrats!..... A boire, messieurs...! Un toast, je vous prie, à la reconnaissance!

C'était M. Marc Hilaire lui-même qui avait surpris, couché au pied d'un arbre, la conversation de Noémi et de son mari. Plein d'admiration pour le dévouement de l'un, la courageuse réparation de l'autre, il avait rougi de sa conduite passée envers la jeune femme et avait immédiatement résolu de réparer sa propre faute autant qu'il serait en son pouvoir. Il essayait de le faire lorsque les jeunes gens, en passant, saisirent le nom d'Henri et se crurent dévoilés.

Juliette, tremblante pour sa belle-sœur, se hâta de tout apprendre à Charles qui se rendit au café désigné.

Il y eut à son approche un silence contraint.

— Monsieur, dit-il poliment et avec la plus grande douceur au jeune artiste, ne pourriez-vous m'accorder quelques instants?

Ils sortirent tous les deux; les habitués du cercle pressentirent un duel. On en parla toute la soirée, on songea même aux moyens à employer pour qu'il ne pût avoir lieu le lendemain. Mais, à la surprise générale, Marc Hilaire ne rentra point ce soir là et l'on apprit le matin qu'il avait pris la diligence pour Paris.

Quel mystère enveloppait ce départ? Charles ou son beau-frère avaient-ils voulu tirer vengeance de ces bavardages et le jeune homme avait-il fui lâchement? L'opinion s'arrêta à cette dernière supposition; on se moqua de l'artiste à la mode la veille, on le dit lâche pour sa fuite et niais pour son naïf aveu. L'opinion le poursuivit de ses sarcasmes pour la première belle action de sa vie peut-être.

Attachons-nous donc à l'opinion après cela!

On pourrait affirmer cependant que M. Marc Hilaire emporta plus de doux souvenirs de ce dernier voyage à Pondevaux que de tous ses succès précédents. Il était d'accord avec sa conscience.

Charles rassura le soir même Noémi inquiète; mais elle n'en témoigna pas moins le désir de quitter bientôt son pays natal. Il fut convenu qu'on retournerait à Paris, où Henri vivrait de sa peinture comme par le passé, où Noémi donnerait modestement des leçons au cachet.

Pendant le séjour des jeunes gens à Pondevaux, madame de Villers a montré pour son gendre aussi peu d'affection que pour sa fille; elle lui a même témoigné parfois un mépris offensant. Après un adieu dédaigneux et froid, elle est rentrée chez elle, la noble dame, et s'est écriée en tombant dans son fauteuil :

— Un aristocrate ne s'abaisserait point à épouser ainsi

une fille perdue; on a beau dire, la noblesse a plus d'honneur que le peuple. On se sent toujours de son origine.

Madame de Villers n'avait jamais appris l'histoire.

Charles de Villers, ayant eu l'indiscrétion de dévoiler les offres du cousin Antoine, le pauvre garçon a reçu de son papa une semonce dont il gardera le souvenir. Depuis ce jour, le bonnetier est soucieux; l'enfant qu'il a élevé pour grossir ses sacs d'écus est capable de les compromettre.

— Un ignorant, s'écrie-t-il parfois, peut donc être aussi un prodigue!

Le bonhomme oublie qu'un père égoïste a le pouvoir de tout enlever à son enfant... hormis le cœur.

Juliette, intelligente et instruite, travaille en collaboration avec Charles; celui-ci a détruit les volumes encore vivants de son premier ouvrage et s'est remis à l'œuvre avec sa femme. Leur livre sur l'émancipation est, dit-on, l'ouvrage le plus complet, le plus moral, le plus sensé qui ait été écrit sur cette matière délicate. Aucune étude n'a été négligée, les questions les plus simples ont été consciencieusement raisonnées, approfondies; le docteur Masson, confident et ami des jeunes gens plus que jamais, a joint à leurs généreuses inspirations les conseils de sa vieille et sage expérience. Le livre est sous presse. Seuls quelques amis l'ont jugé jusqu'alors, qu'en pensera le public?

Le cousin bonnetier haussera sûrement les épaules et le déclarera absurde, dépourvu du sens commun.

Le petit Antoine pourra bien le lire en secret après le coucher de son papa, et le mettre plus tard à profit dans son ménage.

Madame de Villers se signera et le jettera au feu, car le directeur de Juliette l'anathématisera et les religieuses qui l'ont instruite se voileront le visage en signe de deuil.

Madame Lambert le distribuera partout et à tous en le proclamant le premier chef-d'œuvre du siècle.

Le docteur Masson rira tout bas de ces différentes opinions nées des petites passions de nos différents personnages.

Mais les esprits non prévenus? les gens non intéressés?....

Comme nous ne sommes point doués de la seconde vue des somnambules, que nous n'avons à notre service ni diable boîteux, ni tables tournantes, nous laisserons à ceux-là le soin de répondre eux-mêmes à qui voudra bien demander leur avis,

LES

PETITES FILLES DE CONFUCIUS

I

LES DESCENDANTS DU PHILOSOPHE.

Le Chan-Toung est une province chinoise qui rappelle un peu le pays Savoisien par ses montagnes couvertes de chênes magnifiques, ses champs plantés de châtaigners et de noyers, dont l'ombrage un peu sombre répand sur tout le paysage une teinte de calme et douce mélancolie.

Dans cette contrée paisible, chacun possède une cabane et un peu de terre qu'une haie d'aubépine ou d'églantier suffit à séparer du champ voisin. Les campagnards y sont sobres, laborieux et simples, ne quittent pas leur pays et ne s'occupent jamais des révolutions qui changent le gouvernement chinois

Le Chan-Toung est la patrie de Confucius, le grand philosophe que quelques historiens ont appelé le Socrate de la Chine. La mission de ces deux hommes de génie, à

peu près de la même époque (Socrate a précédé Confucius de 40 ans), n'a pas été tout-à-fait la même, quoique tous les deux aient également porté la lumière de leur raison et de leur science au sein des populations qui les entouraient. Socrate, au milieu d'un peuple païen, pressent et proclame l'unité de Dieu; il a à combattre des croyances enracinées, des superstitions consacrées; ses disciples sont nombreux, son école a des échos qui ébranlent le monde; mais les ambitions froissées, les mensonges religieux dévoilés, les passions attaquées mettent en révolte les instincts voluptueux du paganisme. Des ennemis se lèvent, d'autres plus dangereux se cachent, et la cigüe, en donnant la mort à l'homme, indigne et enthousiasme les apôtres, et jette plus d'éclat sur la doctrine.

Confucius, au contraire, travaille en paix à faire revivre les anciennes lois, attaquées par quelques superstitions, mais qui sont restées la foi du gouvernement et le guide de la nation. Le peuple chinois, admirateur passionné de la science, s'incline devant le philosophe, reconnaît la sainteté de sa doctrine, et honore ses disciples. L'indifférence d'abord attriste un instant le savant sans l'arrêter dans ses recherches; il ne peut se douter qu'après plus de deux mille ans le nom de Confucius fera encore courber la tête au barbare Mantchou qui a conquis la Chine et s'est le premier soumis aux lois des vaincus, en acceptant leur code et en embrassant leur religion. Mais bientôt il est appelé aux honneurs qu'il refuse; les princes se disputent sa présence dans leur État; celui de Lou l'appelle auprès de lui pour réformer sa cour, et le comble d'honneurs. Il est vrai que, disgracié par l'artifice d'un roi voisin, le roi

de Tsi, jaloux de son influence et effrayé du pouvoir de sa haute vertu, le philosophe s'exile et reste pendant dix ans hors de sa patrie; mais il y rentre, y passe une vieillesse tranquille, y meurt entouré de sa famille et de ses amis avec la douce espérance de reposer parmi ses ancêtres.

Confucius ne fut ni législateur ni créateur : philosophe profond, travailleur infatigable, vertueux avant tout, il rétablit dans sa pureté primitive la religion naturelle, persuadé qu'elle est la seule qui n'engendre ni la superstition, ni l'absolutisme. Il retrouva les anciens livres oubliés, les remit en ordre, les commenta, en éclaircit le sens parfois obscur, en tira des préceptes d'une haute sagesse et d'une grande simplicité qu'il mit à la portée de tous, et qu'il sut faire accepter à toute la nation par la force de sa conviction et l'autorité de sa vertu.

Les descendants authentiques de ce grand homme habitent encore aujourd'hui la même province où ils jouissent de certains priviléges. L'héritier direct porte le titre de duc: c'est la noblesse héréditaire la plus inviolable de tout l'empire; il a été concédé à cette famille un fief considérable, et depuis son fondateur elle vit là, honorée, en dehors de tout changement politique et toujours respectée par les dynasties qui se succèdent sur le trône. Le dernier duc, qu'on appelle le saint duc, traite d'égal à égal avec la famille impériale; le respect pour lui s'est transmis de génération en génération à travers les siècles dans ce pays que son aïeul a civilisé et moralisé.

Il nous serait bien difficile, à nous peuples occidentaux, de trouver ainsi la descendance directe, quoique bien autrement moderne de nos grands hommes. Nous trouvons

plus commode de les oublier. Savons-nous le plus souvent où s'élève leur tombeau ?

La maison chinoise où demeure le saint duc n'a qu'un rez-de-chaussée dont l'apparence est assez mesquine. Au milieu d'un long mur de briques se trouve la porte d'entrée étroite et surmontée d'un frontispice en marbre blanc, sur lequel sont gravées en lettres d'or les inscriptions suivantes :

« *Ce que le ciel voit et entend n'est que ce que le peuple voit et entend.* »

« *Le parfait est par lui-même parfait, absolu ; la* « *loi du devoir est par elle-même loi du devoir.* »

« *Obtiens l'affection du peuple, et tu obtiendras l'empire.* »

On monte plusieurs marches d'un perron sans sculpture, en granit, et l'on entre dans un couloir à ciel ouvert qui sépare de la première enceinte de murs, une seconde dans laquelle se trouvent les édifices et les jardins.

Trois cours intérieures renferment chacune trois corps de logis : un bâtiment principal et deux édifices secondaires. Le premier contient sept grandes pièces ; c'est celui qu'occupe le chef de la famille. On arrive à la porte du milieu par un perron de six marches qui donne entrée dans un vaste salon de réception, orné de tables et de fauteuils en bois richement sculptés. Dans le fond est une espèce de lit de repos, sur lequel on reçoit les visiteurs de distinction en s'y asseyant auprès d'eux ; de riches coussins de soie sont disposés pour soutenir la tête contre la muraille, et entre chaque place, on voit de petites tablettes destinées à recevoir le thé, les gâteaux et les rafraîchissements qu'on veut offrir.

Les murailles sont tapissées de papier peint, traversé par des bandes de papier rouge sur lesquelles sont tracées en lettres d'or des sentences de Confucius.

Quelques portraits d'ancêtres, au milieu desquels brille par la taille celui du philosophe, sont dessinés sur de grands rouleaux de soie, et ornent le dessus du lit de repos.

Sur les tables couvertes de tapis rouges aux lourdes broderies de soie, sont placées des tasses du Japon au centre desquelles s'élèvent, sur un piédestal en racine bizarrement sculptée, quelques curiosités d'un prix inestimable. Enfin, sur la droite, vers le milieu du salon, est une espèce de niche qu'on appelle l'autel des ancêtres. Une statuette en or, représentant Confucius, domine d'autres figurines qui rappellent les aïeux les plus connus. Un brûle-parfums en or ciselé, deux vases et deux chandeliers de même métal, ornent le devant de l'autel; dans le brûle-parfums se consument des bâtonnets qui répandent partout leur fumée odorante.

Les portes qui conduisent du salon dans les chambres à coucher sont fermées par des stores de rotin.

Les deux corps-de-logis secondaires se composent de trois pièces; l'un est occupé par les petites filles du saint duc, l'autre par les serviteurs. Ces deux enfants, orphelines presque aussitôt après la naissance de la plus jeune, la petite A-luh, n'ont jamais connu que leur grand-père, vieillard respectable à l'aspect imposant et un peu triste, qu'elles aiment et vénèrent pour sa bonté et pour sa vertu. Il a perdu tous ses fils jeunes encore; il ne lui en restait qu'un seul, l'enfant de son âge mûr, le père de

ses petites filles ; il est mort, lui aussi, emportant les regrets du saint duc, mais en lui laissant pour consolation deux berceaux à surveiller, deux âmes à ouvrir et à former.

L'appartement occupé par les deux jeunes filles se compose, nous l'avons dit, de trois pièces : l'une d'elles est la chambre à coucher ; la seconde, une bibliothèque ; la troisième, une salle de travail. Dans la longueur de la chambre à coucher, on voit deux petits lits recouverts de drap rouge; une garniture en chêne sculpté leur sert de rideau et en fait une espèce d'alcôve. On ne peut donner une idée de la richesse, du fouillis, du détail de cette sculpture chinoise. La vie du philosophe est représentée sur les panneaux de ce bois; on le voit à tous les âges, prêchant sa doctrine au milieu de ses disciples, moralisant la cour de Lou, banni de cette cour et de sa patrie, rentrant triomphant dans ses foyers; puis enfin dans le tombeau où le suit l'apothéose, qui, à ce qu'il paraît, est indispensable dans les tableaux de tous les pays. Le nombre des personnages est incalculable sur cette planche; plus l'on regarde, plus l'on en découvre; l'artiste du céleste empire a atteint dans ce travail, peut-être pas le sublime, mais sûrement le merveilleux.

A l'autre extrémité de la chambre, se trouve une espèce de toilette, dont la tablette, également en chêne, aux mystérieuses sculptures, est soutenue sur des tiges de rotin autour desquelles sont entrelacés des feuillages d'or. La glace ovale est soutenue sur les bras épais et courts de deux magots en or dont le costume est celui du temps des Ming. Autour du cadre s'enchevêtrent des allégories de toute espèce où un œil de policeman européen

pourrait bien trouver quelque indice compromettant, quelque souvenir des anciens maîtres, tandis que, probablement, ce chef-d'œuvre ne doit ses ornements dangereux qu'à l'époque ancienne où il a été travaillé.

Sur la table, on compte un nombre considérable de coffrets à toilette : ce sont de petites boîtes de toutes formes, merveilles à faire rêver nos amateurs de chinoiseries, où sont déposés les cosmétiques, les pâtes, les onguents, les peignes et les brosses nécessaires à la toilette de ces demoiselles.

La plus jeune des filles du duc est assise devant la glace, et l'aînée achève de placer dans les cheveux de sa sœur le nœud de ruban qui distingue la jeune fille de la femme. Puis, de ce nœud, elle conduit jusque derrière la tête, en la faisant retomber sur le cou, une guirlande de fleurs du lan-hoa aux douces senteurs.

— Regarde-moi, A-luh, dit-elle ensuite.

Sa voix était mélodieuse, mais un peu basse; on eût cru entendre les notes qui vibrent comme un murmure sur les cordes de soie du Kin.

A-luh se retourna gaiement.

— Ma sœur essaye en vain, dit-elle, de me donner une beauté égale à la sienne; l'art ne remplace point la nature. Tu seras la plus belle toujours.

— Enfant! la beauté ne réside pas dans les lignes d'un visage, mais dans l'expression et dans l'harmonie des traits. Tu es belle et parée; il est l'heure de rendre nos respects à notre père. Viens chez lui.

La jeune fille se suspendit au bras de sa grande sœur qui l'emmena.

Ces deux enfants de l'Asie se ressemblaient malgré les différences physiques qui caractérisaient chacune d'elles. L'aînée, la belle et savante Ien-ché, avait la taille plus haute; ses yeux, plus ouverts que ne le sont ordinairement ceux des Chinoises, avaient une expression inconnue au pays des fleurs; ils étaient rêveurs et exaltés; son front, blanc pour une fille de l'empire céleste, était traversé par deux lignes noires qu'on eût cru tracées au pinceau; les cils, longs et couleur d'ébène sombre, ombraient tristement ses joues pâles. Un sculpteur eût donné son corps à la Vénus antique; sa démarche lente et grave en laissait deviner toutes les perfections.

Elle avait dix-sept ans. A-luh, qui venait d'atteindre sa quinzième année, n'en paraissait guère que treize; elle était petite, gracieuse, pleine de gaieté et de pétulance. C'est elle qui répandait la joie et l'espoir dans cette maison attristée par les souvenirs. Si Ien-ché faisait l'orgueil de leur aïeul, A-luh était tout le bonheur de sa vieillesse; cet ange lui souriait quand il regardait dans la tombe et le forçait à relever la tête.

Elles traversèrent la cour en silence; leurs petits pieds faisaient à peine crier le sable sous leurs pas; le soleil dans un beau matin de printemps leur souriait. Ien-ché, majestueuse et grave, le front couronné de son bandeau de satin noir orné d'émeraudes et de perles, respirait en marchant les parfums échappés de la couronne d'A-luh.

Elles entrèrent chez le duc.

— Que ce jour te soit propice, Ama (père), dit l'enfant en offrant au vieillard sa jolie tête souriante.

Le duc était morne et songeur; aux premières paroles

de sa petite fille un éclair de joie illumina son sévère visage. Il attira ensemble ses enfants sur son sein.

— Soyez bénies, dit-il, espoir de ma vieillesse. Puissiez-vous fermer mon tombeau.

Ien-ché s'assit auprès de lui sur le lit de repos, et A-luh servit le thé et les gâteaux. Elle égayait par de gais propos son aïeul et sa sœur qu'elle caressait tour à tour, ou elle jetait à travers leur conversation quelque maxime de Confucius ou quelques vers de sa façon. A-luh était poète comme sa sœur. Moins sérieuse et moins lettrée, elle ne cherchait pas la vérité dans les mystères pour se frayer un chemin à travers la lumière; mais elle jetait sur le papier de riz ses pensées fugitives, reflets de son âme heureuse et jeune.

Le duc encourageait son travail, Ien-ché le dirigeait, lui aplanissant les difficultés de l'étude; et A-luh, toujours enfant par le caractère, était femme déjà par l'esprit et la raison que donne une instruction solide.

Mais quels avaient été les professeurs de la savante Ien-ché? nul ne les connaissait. A part ses conférences avec le père Ambroise, jésuite établi à Kien-fou-hien, elle n'avait pas reçu de leçons. Le mandarin, chargé par le duc de veiller aux progrès de sa fille, embarrassé par les questions de l'enfant, avait bientôt déclaré qu'il ne pouvait plus rien lui apprendre. Avide de savoir, douée d'une mémoire prodigieuse, la petite fille de Confucius connaissait à quatorze ans la langue, les caractères, la doctrine des King et les livres de son aïeul. Les plus célèbres astronomes de l'empire du milieu venaient la consulter sur les astres. Elle avait étudié les sectes de Foë, Tao-sée, Boudha, frappant

d'anathème certaines erreurs, et les autres de ridicule. Elle comprenait et parlait les langues d'Europe. Elle avait consulté les manuscrits juifs que conservait de temps immémorial une colonie israélite établie en Chine deux cents ans avant notre ère. Elle avait enfin étudié le catholicisme sous le père Ambroise qui espérait toujours faire de cette savante des savantes une chrétienne.

Lorsque A-luh eut terminé son repas, elle remplit de fleurs nouvelles les vases qui ornaient la chambre et se retira pour préparer ses leçons.

Ien-ché, dès qu'elle fut seule avec le duc, devint plus sérieuse encore ; et de sa voix sonore et musicale, quoique faible, lui dit :

— Ama, ta fille a fait cette nuit un rêve étrange.

— Quel est ce rêve ? demanda le vieillard.

— Bien loin du Chang-Toug, dans la province de Kouang si où je me trouvais transportée, je voyais un cheval sauvage se lever tout-à-coup, et hennir bruyamment. Aussitôt de nombreux chevaux se réunirent autour de lui ; et ses hennissements ne cessaient pas, et les chevaux continuaient d'arriver de toutes parts. La plaine en fut couverte ; il ne resta rien des moissons foulées aux pieds de tous ces animaux.

Conduits par celui qui les avait appelés, je les vis bientôt se précipiter comme un torrent à travers la province dont ils franchirent la frontière. Les populations effrayées fuyaient devant eux ; ils marchaient toujours.

— Où s'arrêtèrent-ils ? demanda le duc.

— Je ne sais. Mon sommeil fut troublé par un cri d'A-luh qui rêvait, elle aussi.

— Et que pense ma fille de ce rêve ?

— Qu'une insurrection puissante menace le trône et va de nouveau troubler le repos des peuples.

— Que la volonté du T'ièn (1) s'accomplisse, dit le vieillard.

—Ama, reprit la jeune Chinoise en s'inclinant avec respect, permets à ta fille de te soumettre sa pensée tout entière.

— Parle, enfant, la sagesse est sur tes lèvres.

— *Le Grand Œil* qui règne sur l'empire du milieu ne peut voir à la fois tous les coins de ses vastes états. N'est-ce pas à nous de le prévenir qu'un danger le menace?

— La raison parle par ta bouche, enfant. Les portes du palais impérial me sont ouvertes. Prépare mon voyage; dans trois jours je partirai.

Ien-ché s'inclina de nouveau, et alla rejoindre sa sœur dans la bibliothèque. Quand celle-ci la vit entrer, elle alla vers elle, et lui dit :

— Sœur, ton front est plus pâle que de coutume; il y a là de graves et tristes pensées. A-luh n'est-elle pas digne de partager tes ennuis?

— Pauvre enfant, répondit Ien-ché en caressant le front de l'adolescente, l'extrême jeunesse ne doit pas porter des fardeaux trop pesants. N'as-tu pas le temps de souffrir ?

— Quand on voit souffrir ceux qu'on aime, on est plus malheureux que si l'on connaissait la cause de leur douleur.

— A-luh, dit la jeune fille pour réponse, je voudrais dormir.

Une larme coula sur la joue de l'enfant.

— Tu ne veux pas ?

(1) *Dieu.*

— Sœur, je ne sais que t'obéir. Mais ce sommeil que tu me commandes de provoquer m'épouvante.

— Pourquoi?

Et comme A-luh se taisait :

— Pourquoi? répéta Ien-ché, je veux le savoir.

L'enfant se jeta au cou de son aînée, et, la tête sur son sein, lui dit au milieu d'un sanglot :

— C'est que, vois-tu, sœur, chaque fois que je t'ordonne de dormir et que tu obéis à mon commandement, il me semble que tes forces s'épuisent. Et, ce que tu perds dans ces épreuves, Ien-ché, tu ne le retrouves jamais.

La jeune fille ne chercha pas à détromper sa sœur, à calmer des craintes qu'elle savait n'être pas vaines.

— Il le faut, ma pauvre A-luh, dit-elle. Le T'ièn m'a donné cette faculté de soulever un coin du voile de l'avenir, ne pas le faire serait en quelque sorte me soustraire à la volonté du T'ièn. Si ma vie est menacée, si je suis appelée à suivre nos parents dans la tombe, il faut te résigner, enfant. Tu resteras à notre aïeul pour semer des fleurs dans ses cheveux blancs et conduire doucement ses pas à sa dernière heure. Tu es née, toi, pour la vie; tu es la joie et l'espérance de notre famille; tu possèdes le courage, la science, la vertu.

— Je puise mon courage dans ta force, répondit A-luh, ma science dans ton esprit qui est le recueil de tous les livres, ma vertu dans ta sainteté. Que ferai-je si tu m'abandonnes, Ien-ché?

— Il le faut, répéta la jeune fille avec effort. Notre aïeul nous quitte et va à Pékin; le fils du Ciel court un anger, je ne sais lequel. Endors-moi. A-luh, écris

exactement toutes les paroles échappées à mon sommeil.

L'enfant se leva triste, mais résignée. Elle se plaça devant sa sœur couchée sur le lit de repos, et, les deux bras étendus sur la tête de celle-ci :

— Endors-toi, dit-elle.

Lorsque Ien-ché fut plongée dans le sommeil magnétique, A-luh prit une feuille de papier de riz, un pinceau, et attendit les paroles inspirées de l'endormie. Comme elle gardait le silence :

— Que vois-tu ? demanda l'enfant.

— Je vois le cheval du Kouang-si, le cheval de mon rêve ; mais il est monté par un cavalier. Ce cavalier tient un étendart... C'est la bannière des Ming !.. il est grand, il est beau, il est richement vêtu ; le génie étincelle sur son front et y forme une auréole.

Les populations se lèvent sur son passage et le suivent ; c'est un torrent qui traverse la Chine... où s'arrêtera-t-il ?.. et là bas, là bas, cet homme qui dort ?... c'est Tao-Kouang, le fils du Ciel. Ceux qui l'entourent lui jettent des voiles ; il ne verra rien, il n'entendra rien. A côté de lui, je vois son fils vêtu de riches habits, entouré de femmes... il se livre à la débauche. Voilà un cercueil... c'est celui de Tao-Kouang !.. Hièn-foung est roi !... ma vue s'obscurcit ; il semble qu'un voile noir couvre l'empire comme un immense linceul, et l'armée du Kouang-si marche toujours. Le flot monte, monte... il va engloutir la Chine entière... il s'arrête. Mais de ce côté, encore des armes, encore des chevaux... ce sont les peuples de l'occident ; ils marchent, eux aussi, vers le cœur du royaume. Il y a des hommes rouges (Anglais) et des fo-lan-si (Français), que

veulent-ils? la terre se couvre de sang. Oh! je souffre!

— Réveille-toi, dit A-luh tremblante.

— Pas encore. Oh! cet incendie immense!... c'est impossible... mais non... je ne me trompe pas... c'est le palais d'été! c'est Huyen-mi-nu-hien qui brûle!

La jeune fille jeta un cri, A-luh la prit dans ses bras.

— Réveille-toi, dit-elle; sœur, réveille-toi, je t'en prie; tu me fais peur!

Ien-ché rouvrit les yeux et sourit; mais aux pleurs qui inondaient le visage d'A-luh, elle vit qu'il s'était passé des choses graves, et tendit la main à sa jeune sœur qui lui remit la copie exacte de sa vision.

Longtemps l'inspirée resta silencieuse et pensive. A-luh s'était assise à ses pieds et la regardait avec une anxiété soumise, remplie d'amour. Ses beaux cheveux noirs tombaient en désordre, entremêlés avec les fleurs fanées de lan-hoa, une larme qu'elle ne voulait pas répandre tremblait au bord de ses cils, tandis qu'un sourire essayait d'effacer la pâleur subite de son visage.

— Souffres-tu, Ien-ché? demanda-t-elle.

La jeune fille répondit par un signe de tête négatif. Sa voix n'avait plus de sons, sa poitrine plus de souffle. Puis elle attira A-luh tout près d'elle pour se faire entendre.

— Tu as voulu, dit-elle, partager mon fardeau; portons-le seules, enfant, jusqu'à ce qu'une volonté supérieure nous ordonne de parler.

— Ma sœur est la sagesse; je ne puis qu'obéir.

— Travaillons, dit Ien-ché.

S'étant avec effort soulevée sur son lit, elle demanda les quatre livres de Confucius.

— Après ces épreuves, dit-elle, j'ai besoin de me retremper à la sagesse et à la vertu de notre aïeul. J'ai lu, ajouta-t-elle en désignant à l'enfant quelques passages remarquables, ce livre que les hommes rouges appellent la Bible; j'ai lu les pères de l'église catholique, les philosophes d'Allemagne et de Suède, je n'ai rien trouvé de comparable au Chou-King; les psaumes de David sont peut-être ce qui en approche le plus; lis, et compare. Si tu possèdes bien ce livre, tu auras trouvé la sagesse, car rien n'est plus fait pour glacer d'effroi les passions, ravir l'esprit et tirer l'âme de la sphère des sens. Tu le comprendras, enfant, car il est à la fois éloquent et laconique, simple et sublime. Il est venu jusqu'à nous, et c'est presque un prodige, puisque Tsin-chi-hoang, après l'avoir fait brûler, punissait de mort tous ceux qu'il soupçonnait d'en cacher quelque fragment.

C'est ainsi que Ien-ché par une leçon sérieuse cherchait à détourner l'esprit de sa jeune sœur des tristes visions dont elle l'avait rendue témoin.

C'était facile; car l'enfant, grâce à la force de son tempérament et à l'heureuse disposition de sa nature, était douée pour le bonheur dans le repos, et pour l'espoir dans une vie agitée.

Après avoir mis le Chou-King dans les mains de sa sœur, Ien-ché resta plongée dans un demi-sommeil où la surprit le saint duc en entrant chez ses filles.

A-luh fit un signe de silence à son aïeul, et tous les deux restèrent à contempler cette belle créature qu'ils aimaient d'un amour mêlé de vénération. En la voyant si pâle et si faible, le vieillard eut un soupir douloureux, et une larme

tomba sur la petite main d'A-luh qu'il tenait dans les siennes.

— Faudra-t-il donc, murmura-t-il tout bas, que mes doigts ridés ferment encore un cercueil ?

— Non, Ama, répondit A-luh également à voix basse ; c'est elle qui fermera le tien.

Ien-ché sourit et regarda son père.

— Ama, dit-elle, on se retrouve ailleurs quand on s'est aimé en cette vie.

Le saint duc eut un sourire de doute plein d'amertume ; les deux sœurs l'attirèrent dans un même embrassement ; et la gentille A-luh dit :

— Nous nous retrouverons alors.

II

LE MAITRE ET L'ÉLÈVE.

La maison de Confucius était fermée depuis bien des jours. Dans les cours silencieuses et tristes rien n'annonçait que les bâtiments fussent habités. Les deux jeunes filles s'abstenaient de toute promenade pendant l'absence de leur grand-père ; enfermées tout le jour dans la bibliothèque, elles travaillaient avec une ardeur qui semblait annoncer la crainte de manquer de temps. Ien-ché expliquait à sa jeune sœur les livres sacrés, lui racontait l'histoire des superstitions de Foé et de Boudha, et la mettait en garde contre les erreurs du philosophe Lao-Tsée ; elle lisait avec elle la Bible, lui traduisait le Talmud, arrêtant

son attention sur les rapports qui existent entre les livres de Moïse et les Y-King. La loi des douze tables, disait-elle, est la première entre les constitutions des peuples; on en créera vainement de nouvelles, on ne fera que dénaturer celle-ci qui ne peut être perfectionnée, étant la perfection même. C'est la loi de vérité et de justice; la sagesse de Confucius n'en a pas trouvé d'autre, et tous les livres des philosophes ne sont que le développement ou le complément de cette loi.

A-luh était attentive et recueillie; ces fortes leçons trempaient son âme autant qu'elles formaient son esprit; et Ien-ché les doublait pendant l'absence du duc afin de tromper l'inquiétude et les longues heures d'attente de l'enfant. Ces jeunes filles, vêtues de deuil, n'avaient point d'autre distraction; les fleurs ou tout autre ornement étaient abandonnées; elles devaient les reprendre au retour en signe de joie. Mais les lunes se succédaient, et le duc ne revenait point.

Un jour, un coup de marteau retentit à la porte extérieure, et A-luh bondit de surprise et de joie.

— Ce n'est pas lui, dit Ien-ché, je ne l'ai pas senti venir.

Les deux sœurs attendirent qu'on eût annoncé le visiteur.

C'était le père Ambroise, le professeur qui avait enseigné les langues à Ien-ché, et que le saint duc honorait de sa confiance. Il arrivait de Pékin. A-luh se retira dans sa chambre, et sa sœur, en sa qualité d'aînée, se rendit au salon de réception où elle fit introduire le voyageur. Cette exception en faveur du père devait être de la part de la jeune fille une immense preuve d'estime.

Après s'être inclinée respectueusement devant le maître

— Vous avez vu mon père? demanda Ien-ché plutôt avec conviction que sous la forme de demande.

Le révérend ne s'étonna pas; il était habitué sans doute aux pressentiments intimes de la jeune fille.

— Je l'ai vu, dit-il, et voilà le message dont je suis chargé.

C'était un rouleau de papier de riz sur lequel Ien-ché reconnut les caractères tracés par le duc.

— Reviendra-t-il bientôt? demanda-t-elle.

— Il doit se mettre en route à la lune prochaine.

— Que le T'ien soit loué, et vous béni, maître, pour l'heureuse nouvelle que vous nous apportez. Puissiez-vous attendre son retour auprès de nous, et accepter l'hospitalité offerte par deux jeunes filles sans protecteur.

—Je serai votre père jusqu'au retour du saint duc, si vous le permettez, répondit le révérend. N'êtes-vous pas déjà un peu ma fille?

— Maître, qu'il en soit fait selon votre désir.

Le révérend père Ambroise était un homme arrivé à cet âge où l'on ne vieillit plus; son vaste front était chauve, sa barbe blanche comme une neige fraîchement tombée. De nombreuses rides traversaient son visage, attestant au moins autant de souffrances que d'années; son œil noir avait une certaine hauteur tempérée par un sourire dont l'amertume n'était pas sans douceur. Sa voix qu'on sentait brisée par la fatigue était sympathique; parfois cependant elle avait un timbre sec qui semblait rappeler quelque souvenir de commandement. Mais cela ne faisait que passer; c'était fugitif comme la flamme éteinte qui se ranimait de temps à autre dans son regard.

Ien-ché appela, et la charmante A-luh ne se fit pas attendre avec les pâtisseries et le thé de rigueur.

Comme sa sœur, elle s'inclina respectueusement devant le révérend père, et le salua du nom de maître en appelant sur lui les bénédictions du T'ien.

Pendant qu'elle donnait au vieillard ces soins de l'hospitalité, sa sœur ouvrait le rouleau envoyé par le duc. Longtemps Ien-ché resta attristée et rêveuse après sa lecture; le père la considérait et se taisait; A-luh respectait leur silence à tous les deux.

La jeune inspirée, pâlie subitement par une émotion intérieure sans doute, s'était affaissée à demi sur une natte; et, les deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, se livrait à ses réflexions comme si elle eût été seule.

Elle sourit en se relevant; mais sans parvenir à cacher les ombres qui couvraient son front.

— Prépare, enfant, dit-elle, des vers aussi doux et aussi purs que toi pour le retour de notre aïeul.

— Il revient? demanda A-luh avec un mouvement de joie impétueuse.

— Bientôt.

— Quel bonheur, Ien-ché, qu'un pareil travail! tu y renonces pour m'en donner la joie; mais tu as raison, ajouta-t-elle avec une câlinerie charmante, le T'ien n'a créé qu'un cœur pour nous deux; peu importe que sa pensée sorte de tes lèvres ou des miennes.

Elle disparut en courant après avoir caressé sa sœur et salué profondément le père Ambroise.

Celui-ci la regardait avec une tristesse amère.

— Je crois, dit Ien-ché que le T'ien a mis toutes les

vertus dans cette âme d'adolescente, toutes les forces dans ce corps d'enfant.

— Cette perfection est votre œuvre, ma fille, répondit le révérend père; il ne lui manque, comme à vous, que d'être chrétienne.

Ien-ché attacha son regard, rendu profond par une inquiétude subite, sur le père Ambroise.

— Croyez-vous donc, maître, que la vertu soit impossible où ne passe point votre baptême?

— Elle est du moins sans mérites pour l'autre vie.

— Mon Dieu est plus juste que le vôtre, maître; tous les hommes sont ses enfants; à tous il a donné une même lumière pour se conduire : la conscience.

— Mais à quelques-uns il réserve des grâces spéciales; il n'est pas donné à tous de le connaître; il y a des naissances prédestinées.

— L'idée de Dieu est pour moi inséparable de l'idée de justice; et ce que vous dites là n'est pas juste, maître.

— Selon vous, ma fille, parce que l'orgueil ne peut se résoudre à accepter sans discussion les lois divines qu'il ne comprend pas. Mais si vous vouliez vous humilier et prier avec confiance et ferveur, la foi est un don que mon Dieu ne vous refuserait pas.

— Vous savez bien, maître, que je l'ai fait. Ne me suis-je point soumise à tous vos exercices? n'ai-je pas accepté sans restriction tous vos préceptes? n'ai-je pas cherché à ployer ma raison sous vos subtilités? n'ai-je pas même employé les moyens corporels, croyant soumettre l'esprit en torturant le corps? Qu'espérez-vous donc encore de moi?

— Rien. Mais tout de mon Dieu. J'ai tant prié pour vous en silence! j'espérais vous retrouver, je l'avoue, le front illuminé d'un rayon de ma foi.

Ien-ché eut un pâle sourire.

— Et vous y voyez, sur ce front encore si jeune, une ombre de mort, n'est-ce pas, maître?

— La mort dont vous parlez peut être pour vous la vie.

— Je le crois, car l'esprit m'entraîne vers les régions où plane mon aïeul.

— Vous voyez bien que, vous aussi, vous croyez à la prédestination.

— Confucius a dit : Quand l'homme arrive au suprême degré de perfection, il peut être visité par l'esprit au point de voir dans l'avenir, et se détacher si fortement des choses de ce monde, que celles des mondes futurs lui apparaissent claires et distinctes. C'est ainsi qu'éclairés par leur force intérieure, certains hommes ont prédit des événements inattendus.

— Alors, répliqua le révérend père avec une nuance d'ironie, la petite-fille de Confucius, ayant atteint cet apogée de la vertu humaine, ne saurait se tromper?

Ien-ché s'inclina respectueusement :

— Maître, dit-elle, je lis dans l'avenir.

— Prenez garde, dit le père Ambroise; l'orgueil a perdu des hommes plus forts que vous.

— Qu'appelez-vous orgueil, maître? est-ce donc la sincérité? croyez-vous que le mensonge, même sur soi-même, puisse plaire à Dieu? comment voulez-vous qu'on porte un jugement vrai sur ses frères si l'on est faux vis à-vis de soi? Si vous faites mal, vous le savez; c'est en

vain que la raison se fait subtile pour tromper la conscience. Mais si vous faites bien, vous ne l'ignorez pas davantage; c'est en vain aussi que vous essayez de vous le cacher sous des dehors de componction et d'amertume.

— Accusez-vous donc les saints qui ne croient jamais avoir fait assez bien pour le service de Dieu?

— Je ne les accuse pas, maître, je les plains; ils doivent s'égarer. Quand on a fait ce que l'on peut, on a fait ce que l'on doit.

— Ce sont les hommes trop sûrs d'eux-mêmes qui s'égarent; Dieu aime les simples d'esprit.

— Les simples que Dieu aime ne sont pas seulement les ignorants, maître. Les simples sont ceux-là qui agissent dans la droiture de leur cœur, qui ne jouent pas aux larmes quand leur âme tressaille de joie, qui ne se frappent point la poitrine quand leur conscience est en paix, qui ne disent pas : je suis coupable, quand ils ont la certitude de leur vertu, qui ne cherchent pas le mépris des hommes quand ils savent mériter leurs louanges. Les simples sont les vrais, maître; et Dieu les aime, parce qu'il est la vérité même.

— Quand je vous ai quittée, ma fille, vos sentiments n'étaient pas tout-à-fait ceux-là.

— Quand vous m'avez quittée, maître, je doutais et j'hésitais. Deux années de travail et de méditation m'ont rendu la paix de l'âme et le calme de l'esprit. Ma foi est forte, parce qu'elle a pour base la raison et non plus un rêve. Oh! oui, maître, vous m'aviez entraînée, je l'avoue, à la suite de votre Dieu martyr, et j'ai voulu mon Calvaire. Mais la doctrine qui ne s'adresse qu'au cœur et à

l'imagination n'est point durable; elle élève trop haut, il faut que l'on retombe; elle brûle, il faut qu'elle laisse des cendres. La raison est implacable; tôt ou tard elle reprend ses droits; Dieu l'a donnée à l'homme, il ne lui permet pas de la repousser impunément. Votre faute, maître, a été de faire un Dieu de votre prophète; cette idée est pleine de poésie, c'est un roman sublime; c'est l'amour de l'humanité exalté dans un poëme mystique; c'est le dévouement dans sa quintessence la plus absolue. Cela émeut, cela enthousiasme. Vous trouverez toujours des âmes prêtes à monter au Golgotha; vous ferez des martyrs, maître, vous ne ferez point des sages.

La voix de la jeune fille s'était un peu élevée; elle devenait ferme tout en conservant son timbre de douceur habituel.

Le père Ambroise souffrait visiblement.

— Et pourtant, dit-il, je vous ai vue ravie de la beauté du saint livre.

— Je le suis encore, répondit Ien-ché. L'Évangile est une œuvre d'amour; j'en ai fait mes délices, et je l'ai mis dans les mains de ma jeune sœur. Il distille un miel qui est doux aux lèvres; il répand un parfum qui chasse l'air parfois un peu lourd de la réalité. Jésus de Nazareth était une de ces âmes pétries de dévouement qui vont au-devant de la coupe de fiel et savourent avec volupté les douleurs physiques quand elles sont souffertes pour une cause sainte. Aussi, que prêcha-t-il? la douceur, la résignation, la patience : rendez le bien pour le mal, a-t-il dit. Maître, c'est beau, c'est grand, c'est généreux; mais ce n'est pas juste, et la conscience elle-même se

révolte à cette pensée que les uns doivent tout souffrir quand les autres veulent tout opprimer.

Cela semble si peu naturel à notre humanité que pour l'expliquer vous avez fait un Dieu de cet homme qui était un saint. Aussi, qu'est-il résulté de cette intervention divine et de ces miracles? les haines, les persécutions, les martyres. Au sein de votre église même, combien d'hérésies! combien de divisions de toutes sortes! et pourquoi? parce que votre loi par exellence, votre loi sublime n'était pas cette loi de justice naturelle que Dieu a mise au cœur de tout homme en naissant; cette loi que résume tout entière une seule maxime de Confucius : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.*

Lorsque, après le déluge, les hommes quittèrent les plaines de Sennaar et se dispersèrent sur le continent, chassant devant eux leurs troupeaux, une colonie se fixa en Chine avec ces lois que Moïse a rendues pour vous dans les douze tables et qui sont la base de vos livres sacrés aussi bien que des nôtres. Alors elles étaient les mêmes pour tous les peuples. Comment furent-elles corrompues en Europe et gardées intactes en Asie? est-ce qu'un homme de génie plus fort et plus puissant que les autres se mit à la tête de la colonie chinoise, et sut les faire respecter? Je l'ignore; mais la doctrine, mais la religion, mais les lois, tout est resté invariable. Les hommes ont changé, les dynasties se sont succédé; les siècles ont passé, la loi est immuable, la religion regarde défiler les siècles, s'écrouler les empires, et reste debout, parce qu'elle est selon la nature humaine, et que la justice est le premier besoin de l'homme. L'humanité, dégénérée de

sa grandeur primitive, a pourtant un jour besoin d'un sauveur. Confucius paraît. Fait-il une loi nouvelle? crée-t-il une doctrine? Pourquoi faire? il cherche la sagesse où elle est, dans les livres sacrés; il va demander la loi première aux premiers âges du monde. La Chine est régénérée. Jésus de Nazareth plus tard grandit pour le même but; mais il le dépasse, et les hommes le mettent à mort. De cette exécution barbare naissent des vengeances et des admirations; les disciples du Christ ont recours aux miracles pour prouver la réalité du Dieu; la guerre s'allume entre les partisans et les ennemis de la croix; cette guerre ensanglante le monde entier, dure encore; finira-t-elle?

— Ma fille, vous m'épouvantez! s'écria le père Ambroise avec une émotion profonde. Où avez-vous puisé ces tristes croyances?

— Dans l'histoire, maître, et dans les faits qui se passent sous mes yeux. Car, je veux vous le dire, ajouta la jeune savante avec le même sourire navrant, la même douceur toujours. Que venez-vous faire en ce pays qui qui n'est pas le vôtre? essayer de répandre vos croyances sans vous être assuré que les nôtres sont mauvaises. Je crois, maître, vos intentions louables, et le T'ien sans doute vous en tiendra compte; mais vous qui parlez d'orgueil, dites-moi, est-il un orgueil comparable à celui qui vous pousse à imposer votre loi à 400 millions d'hommes dont la religion existait deux mille ans avant la vôtre, et qu'aucune révolution n'a changée jusqu'à ce jour? Que vous importent quelques âmes arrachées par surprise ou par ignorance à leur croyance première pour être torturées par les regrets de l'apostasie ou par les angoisses du

doute ? Je ne m'explique pas votre zèle à faire des néophytes ; et quand je le comprendrais, maître, je me demanderais encore par quelle illusion vous croyez qu'une nation unie, indivisée adoptera une religion dont les adeptes ne peuvent s'entendre entre eux.

— Que voulez-vous dire? demanda vivement le père Ambroise.

— Je veux dire que des hommes qui adorent comme vous le crucifié, vous haïssent et que vous les haïssez ; que la Bible, votre livre sacré comme le leur, distribué par eux, enseigné par vous, est entre vous un sujet éternel de disputes. Nous prenez-vous donc pour des insensés ? Quel espoir conservez-vous de nous amener au pied de votre autel, quand vous ne pouvez même y tenir ceux qui partagent vos croyances ?

— Si quelques hommes, orgueilleux et vains, ont protesté contre l'obéissance à notre église, est-ce une raison, ma fille, pour accuser l'église de cette désertion ?

— Oui, maître ; car la première condition d'une loi c'est la force ; cette force, elle la puise dans la justice. Malheur à elle si elle peut être interprétée de diverses manières ! ce qui manque de clarté n'est point, ne saurait être la vérité.

— Alors, vous nous accusez d'imposture ?

— Que le T'ien m'en garde ! je vous crois sincère, maître, mais égaré.

Le révérend père eut un mouvement de surprise ; cette franchise à la fois si douce et si audacieuse l'attérait.

Ien-ché continua.

— C'est parce que j'ai confiance en vos lumières que je

vous soumets mes études et mes réflexions, maître. A tout autre étranger, aurais-je laissé, pendant son absence, passer le seuil de la maison de mon père? A tout autre ouvrirais-je donc mon âme? donnerais-je en pâture à l'ignorance, ou même à l'indifférence, mes doutes passés, ma foi présente et mes espérances futures? Et, tout à l'heure encore, ne m'avez-vous pas dit : Je serai votre père pendant l'absence du duc?

— C'est vrai, ma fille; je ne puis douter de la droiture de vos intentions. C'est donc à moi de souffrir et de porter le fardeau de vos erreurs; je n'étais pas digne de vous amener à Dieu sans doute; je me soumets à sa volonté divine. A quelque autre plus saint il sera donné de vous convaincre un jour. Moi, je vais offrir à Dieu pour vous mes larmes et mes prières.

— Je comprendrais vos larmes, maître, si votre élève s'était souillée par un mensonge; mais il n'en est rien. Vous la retrouvez comme au départ pure de toute tache, et vous pleurez sur elle! maître, elle croyait avoir mérité mieux que cela.

— Ah! que vous comprenez mal, chère fille, l'intérêt qui m'attache à vous. J'avais fait un si beau rêve pour l'avenir.

— Quel est donc ce rêve, maître?

— L'empire du milieu touche à sa fin; il ne faut pas vous faire d'illusion, ma fille. Les institutions, les lois, la religion même sont en pleine décadence. Dans les grands centres, vos mandarins ne sont plus respectés; j'ai parcouru la terre des fleurs du nord au midi, de l'orient à l'occident, partout j'ai trouvé ce ferment de révolte qui

annonce et précède les grandes révolutions. Les populations, fatiguées de misère attendent le moment favorable pour se réunir et combattre un pouvoir qui leur pèse. La religion est liée si étroitement ici avec le gouvernement qu'elle doit tomber avec lui.

— Détrompez-vous, maître. Le gouvernement passera, subissant peut-être la juste punition de ses fautes; mais Confucius restera debout, et le nouveau gouvernement, quel qu'il soit, s'abaissera devant la loi sainte et l'acceptera. C'est ainsi que se fait la révolution parmi nous.

— Quelle illusion! quand l'occident va se mettre en marche et tomber sur l'empire du milieu, vous voulez que la Chine appauvrie, déchirée à l'intérieur par les discordes civiles, ignorante de l'art des combats, lui oppose une résistance sérieuse; vous voulez que, vaincue, elle fasse subir aux vainqueurs sa foi et sa constitution!

— Le Mantchou a conquis, maître, et cependant il s'est soumis.

— L'Occident vainqueur ne se soumettra point. C'est la Chine à son tour qui subira la loi de l'étranger, c'est la Chine qui se fera chrétienne!.. et c'est alors que la petite fille de Confucius pourrait comme son aïeul arracher son pays aux discordes, aux déchirements inséparables de ces grands bouleversements; c'est alors qu'elle accomplirait cette grande mission à laquelle je la destine parce que je l'en crois digne.

— Je ne comprends pas, maître.

— Votre réputation de science et de sagesse s'étend à toutes les provinces de l'empire. Le nom de Ien-ché est maintenant inséparable de celui de Confucius; on parle

autant de vous que de votre aïeul sur la terre des fleurs. D'un mot, vous ferez lever un peuple; d'un geste, vous l'entraînerez ou dans l'obéissance, ou dans la rébellion. Or, le jour où la Chine tombera sous les efforts des peuples de l'Occident, Ien-ché chrétienne peut sauver son pays de toute espèce de lutte sanglante en lui faisant accepter le baptême.

La petite fille de Confucius se leva avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Debout, en face du père, elle attacha sur lui son regard profond et inquiet qui ne cherchait pas à dissimuler le trouble de son âme.

— Maître, fit-elle, l'Orient n'a pas encore dit son dernier mot. Ne vous glorifiez point du triomphe avant la bataille. L'avenir est immense, et la sagesse peut sortir du faible pour l'enseignement du fort.

Puis, plus doucement, elle ajouta :

— Je ne sais si ma renommée s'étend aussi loin que vous le dites ; mais elle sera bientôt oubliée dans le silence de mon tombeau.

— Pourquoi ces noires pensées, enfant ?

— La science est encore une chose vaine, maître, puisqu'elle ne peut donner la vie. Pour moi, elle a été fatale ; elle m'a tuée.

La jeune inspirée s'affaissa de nouveau sur sa natte. Le père Ambroise ému se rapprocha d'elle.

— Pauvre enfant ! dit-il d'une voix qui tremblait un peu, vous avez donc bien souffert ?

— Oh ! oui, murmura la jeune fille en lui jetant un regard résigné qui ne lui adressait aucun reproche. Et c'est pour éviter ces douleurs à A-luh, maître, que j'ai

refusé pour elle vos instructions. Je crains pour cette enfant la lutte où vous m'avez entraînée; elle y succomberait peut-être. Il est si beau votre Dieu martyr; il a de si touchantes paroles et de si entraînantes doctrines; on l'aime, on se passionne pour peu qu'on ait l'âme ardente, le cœur neuf. Mais quand la raison se réveille, et qu'on doute... tenez, maître, j'ai voulu me convaincre, le doute a disparu avec la fantasmagorie de vos miracles, de votre culte extérieur. La religion est dans l'âme; on ne peut croire que ce que l'on comprend et ce que l'on sent.

L'Évangile était simple; votre scolastique l'a tué; votre théologie a changé le jour en nuit sombre, la lumière en ténèbres. Il semble que vous ayez besoin de rendre les hommes aveugles pour leur communiquer votre foi; et, en effet, un instant, j'ai failli vous appartenir par lassitude.

Le révérend père fit un mouvement pour parler, la jeune Chinoise l'arrêta :

— Oui, maître : enthousiasme ou lassitude, surprise ou découragement, voilà vos armes dans votre lutte inexplicable avec le monde; le vulgaire peut se laisser atteindre par elle, maître; celui qui réfléchit et qui raisonne en recevra quelques blessures; mais elles ne seront pas mortelles.

— Que craignez-vous donc pour votre sœur, si vous pensez que je ne puisse la convaincre?

— La souffrance. Le T'ien a mis l'homme sur la terre pour qu'il soit heureux; ce n'est pas sa faute si nous nous torturons. A-luh n'a pas souffert encore; je ne veux pas que vous ouvriez son âme aux combats, son esprit à

a défiance, sa foi à la subtilité. C'est une si douce chose que la paix de l'âme et la tranquillité de l'esprit; je meurs pour avoir perdu l'une et l'autre, maître.

— Et vous m'en accusez? demanda le révérend père.

Dans cette question il y avait une angoisse.

— Oh! jamais. Je vous remercie au contraire d'avoir bien voulu donner vos instructions et vos livres à une pauvre fille qui sans vous n'aurait peut-être rien appris.

Et tenez, maître, vous rêviez pour moi, dites-vous, une mission impossible; eh bien! j'en rêvais pour vous une autre bien digne de réflexion et de dévouement. Vous parlez de la prochaine division de la Chine, où se heurteront, assurez-vous, les diverses religions d'Europe et d'Asie. Je jette les yeux, moi, sur votre patrie; elle est divisée par des sectes, des hérésies de toutes sortes; pourquoi, au milieu des vôtres, l'Évangile en main, ne proclameriez-vous pas la sagesse de ce livre sans le faire divin? Il suffirait de dire aux hommes : la vérité est là, voilà le Verbe! Jésus de Nazareth était un homme juste, saint, dévoué qui a aimé ses frères jusqu'au martyre. Voilà le modèle! Il était homme comme nous, faible comme nous, soumis à nos misères, à nos défaillances, à nos tentations; il a vaincu, nous pouvons vaincre. L'exemple d'un Dieu n'entraîne pas comme celui d'un frère. Où donc est le mérite chez celui qui possède la toute-puissance? Vous avez, maître, un vaste génie, une éloquence entraînante, un courage tout-puissant; sauvez l'Occident en le rappelant à la foi par la raison; éteignez là-bas les divisions et les discordes. Cela vaudra mieux que de les faire naître dans l'Orient. Faites de la

Bible et de l'Evangile ce que Confucius a fait du Chou-king, du Taïa et autres livres saints ; écartez-en tout miracle et toute superstition, n'en gardez que l'essence pure et les préceptes dictés par le Nazaréen. L'union du monde entier n'est pas un rêve impossible ; elle aura lieu quand une seule et même foi aura établi la solidarité des peuples. La raison doit être le criterium de l'humanité.

Le père Ambroise garda un instant le silence ; la logique froide et un peu orgueilleuse de son élève l'attérait. Il était épouvanté de rencontrer tant de force et de résistance chez cette enfant au corps débile qui se penchait déjà vers la tombe ; et il était sans force pour la lutte parce qu'il se sentait la cause des combats, des souffrances, de la mort de cette jeune fille. Il éprouvait en son âme comme un sentiment de père.

Cet homme, jeté comme tant d'autres par le hasard dans la société de Jésus, était né bon, et n'avait pu complètement modifier sa nature, pétrifier son cœur. Il avait accepté avec joie une mission étrangère; parce que son esprit, souvent en révolte contre les règles de l'ordre, lui faisait sentir le besoin de l'activité.

A son arrivée en Chine, il eut à souffrir. Comme toutes les âmes exaltées, la sienne se fortifia par la douleur ; il n'eut plus de révoltes contre l'obéissance. Animé d'un zèle immense de prosélytisme il fit de nombreuses conversions ; convaincu que le baptême sauve les âmes, il eût voulu le donner à l'empire tout entier, au prix de toutes les douleurs et de la mort. Le saint duc l'appela auprès de sa fille à cause de sa réputation de lettré. Déjà on parlait de l'enfant comme d'une merveille ; le père Am-

broise la vit et fut séduit d'abord par sa grâce naïve, sa douceur et sa modestie. Quand il l'interrogea, sa surprise n'eut point de bornes; quand il lui enseigna les langues et les sciences, il fut ébloui de la rapidité avec laquelle elle saisissait toutes choses, de la lucidité et de la hardiesse de ses jugements; il fut parfois embarrassé par ses réflexions et ses questions sur toutes choses. Le croyant enthousiaste fut obligé de méditer pour répondre; le professeur étudia pour satisfaire l'élève. Alors, ce fut comme une lutte de logique entre le vieillard et l'enfant. Le révérend père s'était dit : si je la fais chrétienne, la Chine est à nous. Et ses efforts pour atteindre le but avaient été surhumains. L'imagination de la jeune fille se laissa prendre aux voluptueux rêves du mysticisme. Un ordre supérieur appela le père Ambroise dans une autre partie de l'empire; il quitta son élève avec une douleur sincère; il s'était passionné pour son œuvre. Lui parti, elle put réfléchir; et c'est alors que commencèrent pour elle ces doutes, ces tristesses dont elle n'était sortie vainqueur qu'au prix de sa vie.

Dès qu'il fut libre, après une mission à Pékin, le révérend accourut d'autant plus vite que le saint duc était retenu pour quelques jours encore dans la capitale; et que, par conséquent, si Ien-ché consentait à recevoir le baptême, l'obstacle ne viendrait pas de son aïeul.

Quelles furent donc sa surprise et sa douleur de retrouver sa savante élève, non-seulement peu désireuse de ce bonheur, mais bien résolue à ne plus laisser surprendre son esprit par le merveilleux en dépit de sa raison.

Ses étonnements ne devaient point s'arrêter là, et le

père Ambroise fut un instant abasourdi quand Ien-ché lui proposa la mission étrange d'apprendre aux peuples chrétiens que leur Dieu était un homme, afin de les ramener au culte primitif de la raison humaine, à la loi naturelle des premiers âges. Ajoutons à cela la douleur de retrouver son élève presque mourante après l'avoir laissée pleine de vie et d'enthousiasme, et nous comprendrons le silence et la tristesse du révérend père.

III

UT CADAVER.

La petite fille du saint duc rentra chez elle fort tard; A-luh l'attendait.

— N'as-tu pas besoin de repos, enfant? demanda l'aînée.

— Non, sœur. Je ne sais reposer qu'auprès de toi; où tu n'es pas, mon cœur sent le vide. On ne dort pas au désert; et la vie sans toi c'est l'immensité. Cela me fait peur.

— Il faudra pourtant nous quitter un jour, A-luh.

— Non, dit l'enfant avec un mutin sourire. Où ma grande sœur ira, je la suivrai, malgré elle s'il le faut.

Ien-ché l'attira dans une douce étreinte.

— Dis-moi, A-luh, que penses-tu de l'existence qui suit la mort?

— Le T'ien ne pouvant être injuste, je pense, sœur,

que ceux qui se sont aimés en ce monde se retrouveront dans un autre. Je pense que ceux qui auront fait le bien y seront heureux.

— Et ceux qui auront fait le mal, A-luh ?

— Ceux-là devront sans doute recommencer l'épreuve ; le T'ien ne peut faire la part égale aux bons et aux méchants.

— Et comment t'expliques-tu la reconnaissance des âmes dans une autre vie ?

— Je ne sais. Mais il me semble, sœur, que nous irons l'une vers l'autre dès que la mort aura retiré de notre corps le souffle de vie. L'humanité ne peut descendre ; l'autre existence doit être meilleure que celle-ci ; et ceux qui s'y retrouvent pour aimer éternellement, doivent être les saints de ce monde, ceux qui ont marché vers la perfection.

— Des lettrés affirment cependant que la perfection est le détachement de toutes choses.

— Excepté de l'amour, dit vivement la jeune fille. Aimer est la grande loi universelle. Celui qui n'a pas aimé en ce monde doit recommencer l'épreuve dans l'autre, il me semble.

— C'est là ta foi, enfant ?

— C'est mon espérance, sœur.

— Eh ! bien, crois et espère. Et quand je m'en irai la première, souviens-toi que je vais t'attendre.

Une heure plus tard, A-luh dormait.

Le sommeil est une de ces faiblesses humaines que Ien-ché semblait ne pas connaître. Peut-être aussi, sentant sa mort prochaine, la jeune inspirée voulait-elle vivre doublement par l'esprit.

Le père Ambroise ne dormait pas non plus : on lui avait abandonné l'appartement du saint duc ; le lit de repos était intact, et le vieillard, à genoux sur la dalle, priait et oubliait les heures. Son âme était troublée par des tentations étranges ; il avait des hallucinations dues sans doute à la fatigue d'un long voyage, à la perte de toutes ses espérances dans cette maison, et à cette nuit entière passée sans repos dans une posture que l'exaltation de son esprit pouvait seule lui donner la force de garder si longtemps. Il voyait le passé dans un nuage sombre ; il remontait malgré lui aux années orageuses peut-être de sa jeunesse ; il se demandait s'il avait bien fait d'imposer silence à sa raison pour se jeter dans les exercices spirituels, les macérations, les pénitences de toutes sortes. Question terrible pour un fils de Loyola : il se demandait si vraiment l'obéissance passive est la première des vertus, si Dieu donne à des hommes, quelque saints qu'ils soient, le droit de l'imposer à d'autres. La dignité humaine se réveillait à l'heure où il n'était plus temps de la ressaisir ; elle se révoltait contre un passé d'esclave. Cet homme avait employé soixante ans de sa vie à mettre en pratique le précepte *ut cadaver*. Il avait souffert, il avait lutté ; il s'était humilié, martyrisé ; et voilà que, tout à coup, à la voix d'une enfant, tout son être tressaille ; le cadavre se dresse et demande à ressusciter. Quelle terreur pour ce vieillard ! Et cette enfant, pourquoi l'a-t-il aimée ? pourquoi lui a-t-il fait une place dans ce petit coin de son cœur qui n'a pu mourir ? c'est qu'il s'est dit : elle sera parfaite, mon œuvre. Elle sera l'initiateur de tout un peuple à la foi chrétienne. C'est elle qui déploiera sur

cet empire immense l'étendard de la croix. La vierge portera la couronne des reines en ce monde, et celle des saintes dans l'autre. Il avait des extases, l'apôtre des sèches institutions jésuitiques, et dans ces extases Ien-ché rayonnait ; elle lui apparaissait pendant l'absence dans une auréole de gloire ; et lui se traînait aux pieds de son idole, et s'y roulait dans une voluptueuse extase. On n'aurait pu dire si l'orgueil qui anime les saints membres de la société de Jésus, ou l'orgueil de son propre ouvrage, dominait en lui ; en croyant, il obéissait ; la tâche était facile, l'illusion permise. Mais aujourd'hui, de toute cette lumière éclatante, de ces espérances splendides, il ne lui reste que ténèbres, de tout cet amour il ne sent plus que l'angoisse, de toute cette flamme, il ne recueille que des cendres. L'ange qui planait dans les hautes sphères du mysticisme, n'est plus qu'une froide logicienne, une raisonneuse glacée. Le père la juge ainsi d'abord. Mais puisqu'elle se meurt, puisque la lutte a épuisé son corps, c'est que l'âme est foyer et non cendres. La raison a triomphé, l'esprit s'est vivifié, et l'amour s'est concentré sur ce qui l'entoure ; il rayonne pour faire vivre le duc et éclairer A-luh.

Un moment le vieillard a un accès de désespoir déchirant.

— Je ne peux plus rien aimer, moi ! dit-il en embrassant la terre.

Une voix, celle de la conscience sans doute, répond à son appel découragé.

— On peut toujours aimer l'humanité, dit-elle.

Et alors Ien-ché apparaît de nouveau dans les rayons de la vérité qui éblouissent l'apôtre.

Mais aussitôt une autre voix le rappelle à son vœu et à sa mission.

— *Ut cadaver*, dit-elle. *Ut cadaver*, répètent en tremblant tous les échos de sa conscience.

Et des ricanements multiples jettent l'ironie à la face du veillard anéanti. A-t-il obéi pendant soixante ans pour faiblir à l'heure de la mort? la société aura-t-elle cette douleur et cette honte? le disciple osera-t-il souffleter ou démentir le maître? quel est donc le mérite de l'obéissance facile? On meurt s'il le faut; c'est permis. Mais l'on ne se laisse pas vaincre; c'est lâche.

— Je veux croire! cria le père Ambroise en levant au ciel ses bras roidis. Je veux obéir!

La tentation avait été rude; la lutte brisa le vieillard. Il tomba roide sur la dalle après ce cri de révolte contre la nature; le jour le trouva inerte de corps et docile d'esprit; l'homme était redevenu cadavre; Loyola triomphait une fois de plus.

Les jours suivants, le père Ambroise ne vit pas son élève; un serviteur lui apprit que, plus sérieusement malade, la petite fille du saint duc ne quittait plus la chambre.

Puis, un matin, un autre bruit se répandit dans la maison : Ien-ché avait annoncé le retour de son grand-père. Dès ce moment, tout changea d'aspect, la vie sembla remplacer la mort dans l'habitation, et ce grand sépulcre prit subitement un air de fête. A-luh se fit belle pour plaire à sa sœur et à son aïeul; elle orna la chambre du duc des dessins faits pour lui en son absence; des fleurs nouvelles remplacèrent partout les fleurs fanées; de nombreux parfums brûlèrent dans toutes les cassolettes. On prépara les

instruments de musique délaissés depuis quelque temps; A-luh s'exerça à chanter, en s'accompagnant du *Kin*, des vers où elle exaltait les vertus de son grand-père. Ien-ché qui ne se levait plus, trouva des forces pour aller au-devant du voyageur. Le visage d'A-luh resplendissait d'une joie ardente; celui de sa sœur avait l'éclat d'une lumière qui va finir.

Que de joie et que d'amour dans une pareille réunion! Le père Ambroise en fut témoin : caché derrière une tapisserie, il contemplait ce père à l'austère visage qu'éclairaient des larmes de joie, et ces deux jeunes filles illuminées par l'amour filial et le bonheur.

Il sentit qu'il aurait pu aimer; mais une violente contraction du cœur, effet d'une volonté puissante, le rendit à lui-même et à la société de Jésus. *Ut cadaver*, avait dit la voix mystérieuse de l'esprit de Loyola, et comme toujours il l'avait entendue.

IV

LE FOU DU CHAN-TOUNG.

Après quelques heures de repos et de tendresse, A-luh quitta son grand-père pour veiller au repas du soir qu'elle voulait faire splendide, afin de terminer gaiement cette journée si heureuse pour elle. Ien-ché resta seule auprès du saint duc.

— Ama, dit-elle aussitôt que la portière du salon fut

retombée sur A-lüh, avez-vous aussi peu d'espoir que le jour où j'ai reçu votre message?

— Moins encore, répondit le duc avec une amère tristesse; le Fils du Ciel a oublié la sagesse et la doctrine de Confucius. Il subira la peine de son aveuglement.

— Aurait-il manqué aux égards dus à notre auguste aïeul?

— Il m'a comblé d'honneurs et de présents comme descendant du philosophe. Mais à ses courtisans, le soir, au milieu des débauches de la cour, sais-tu, ma fille de quel nom il flétrissait ton père?

— Non, Ama, répondit la jeune fille, en redressant sa noble tête avec orgueil.

— Il m'appelaient dans leur orgie : le vieux fou du Chan-toung!

Ien-ché se leva; l'indignation brillait dans son regard.

— C'est lui, dit-elle, qui est atteint de ce mal des maudits. Tao-Kouang a régné, Ama. L'heure du Tartare a sonné sans bruit comme l'heure du dernier de tes serviteurs. Son fils portera la couronne et se courbera pour l'offrir au descendant des Ming qui s'avance.

— Quoi! tu sais...

— Les Ming triompheront; c'en est fait des Tartares; le règne du Mantchou a passé.

— Que de sang arrosera la terre des fleurs!

— Ce sera pour la féconder, Ama. Et d'ailleurs, vous avez accompli un devoir au péril de votre vie, car ce long voyage pouvait vous tuer; vous avez prévenu l'empereur.

— Qui m'a appelé visionnaire!...

Le duc était debout et marchait. Ien-ché accroupie sur

sa natte semblait, en le regardant, voir au delà de lui dans un autre monde. Aucune trace de fatigue ne paraissait sur le visage du vieillard dont la noble stature semblait grandir encore, tant il portait haut sa tête austère.

— Visionnaire! répéta-t-il en s'arrêtant devant sa petite fille, parce que lui ne veut rien voir... parce que des ministres cupides et menteurs lui ferment les yeux pour mieux dilapider les finances de l'empire... visionnaire! quand j'ai vu cent têtes tomber en un seul jour sous la hache du bourreau, d'autres renfermés dans des cages de fer pour avoir adressé à l'empereur quelques observations sur sa conduite. Non, ce ne sont point là des visions... pas plus que les murmures du peuple, les plaintes de ceux que tue la famine, les révoltes partielles contre les mandarins, les imprécations contre le Grand Œil que le Tien a frappé d'aveuglement... Non, ce n'est pas une vision que ce réseau de sociétés mystérieuses qui couvrent la Chine entière sans qu'un seul gouverneur de nos provinces essaye de les combattre.

— Le père Ambroise avait donc raison de parler ainsi, murmura Ien-ché frissonnante.

— Que disait-il?

— Dans un temps prochain, il voyait la Chine anéantie par les peuples réunis de l'Occident, les livres sacrés ensevelis, et la croix triomphante sur nos ruines qui lui servaient de piédestal.

— Partages-tu ces craintes, enfant?

— Non, Ama. La Chine va passer par une de ces crises sanglantes où les peuples laissent toujours quelque chose de leur force, mais pour en sortir plus tard retrempés et

régénérés. Nos empereurs ont oublié la doctrine pure dans la débauche, et les peuples dans la superstition. Des prêtres cupides se sont emparé de l'esprit des ignorants pour exploiter leur crédulité ; ils vendent leurs fables et s'enrichissent par le mensonge aux dépens du pauvre. Mais le cheval du Kouang-si s'avance, et le Chan-toung lui-même, le Chan-toung qui n'a jamais pris part aux changements politiques, se lève et suit avec les autres le descendant des Ming. Et ces sociétés dont vous parliez tout à l'heure, Ama, que sont-elles et que font-elles ?

— Je ne suis pas revenu seul au Chan-toung ; un homme du pays d'Europe s'est attaché à mes pas dès qu'il m'a connu à Pékin. Depuis, il ne m'a point quitté ; j'ai dû à ses soins de ne pas souffrir des fatigues du voyage. Plein d'admiration pour la doctrine de Confucius, il a cherché à force d'égards et de respect à me faire oublier les injures dont les enfants de la Terre fleurie m'ont abreuvé pendant mon séjour dans la capitale.

— Que mes bénédictions l'accompagnent, dit Ien-ché.

— Tu le verras, ma fille. Ta réputation de sagesse a fait le tour de la Terre fleurie ; tu ne peux vivre désormais retirée et silencieuse ; les populations prononcent avec respect le nom de Ien-ché comme celui de son aïeul. Partout, on réclame l'honneur de contempler la femme aux grandes vertus.

— Le maître me l'avait dit, répondit la jeune fille avec son triste et doux sourire. Mais permettez-moi de vous questionner encore, Ama : quel est cet homme ? d'où vient-il ? quel rapport a-t-il avec ces sociétés ténébreuses dont vous m'avez dit quelques mots.

— Il est partout, car son nom est dans toutes les bouches et sert de mot d'ordre aux initiés de l'*Union Chinoise* (c'est le nom de la société secrète). Il n'a pas quitté Pékin pendant mon séjour dans cette ville où les autorités le faisaient en vain chercher. Je le voyais chaque soir et je tremblais pour sa vie, car Tao-Kouang a mis sa tête à prix. Il souriait de mes craintes, et il me semble que cette insouciance en face du danger doit venir d'une foi sincère. Ton rêve ne t'a point trompée ; dans le Kouang-si l'insurrection s'est levée en masse, elle entraîne tout sur son passage, et ce torrent humain grossit à chaque pas. Cet homme, organisateur de plusieurs sociétés mystérieuses précède partout l'insurrection qui s'avance ; il lui prépare les voies, et lui fait chaque jour de nouvelles recrues. Un descendant des Ming, nommé Taï-ping-Wang est, dit-il, le chef de la rébellion. Chasser les Tartares, reprendre son trône, est le but que se propose le prétendant. En haine de la dynastie régnante, les provinces se donnent à Taï-ping qui promet de destituer les mandarins avares, de rétablir la probité politique, de garantir les droits du peuple. Il déplore les abus, donne des espérances à ceux qui souffrent, rassure les lettrés et les riches, condamne les superstitions de Boud'ha et de Lao-sée, démolit sur son passage les temples des idoles, proclame l'unité de Dieu et la sagesse de Confucius.

— Si sa langue ne déguise pas sa pensée, celui-là est inspiré par le T'ien. Mais je vois avec douleur un étranger conduire cette rébellion dont le but est peut-être légitime, la foi sincère. Quel intérêt amène cet homme parmi nous ? que peut-il gagner au changement de dynas-

tie? quel lien l'attache à ce descendant des Ming pour lequel il expose sa tête? On ne sert que ses rois avec ce dévouement; on ne travaille avec tant de persévérance et de zèle que pour sa patrie. Et cet homme est Européen, dites-vous? Ama, j'ai des pressentiments étranges; l'Europe regarde depuis longtemps l'Empire du milieu; lentement, pas à pas, elle s'avance dans l'intérieur du pays; elle étudie nos lois, nos mœurs, nos coutumes, non par amour de la science, mais de la spéculation. Cette petite partie du monde est insatiable; elle est aux Indes, en Amérique, partout. Soyez certain qu'elle a rêvé la conquête de la Terre des fleurs.

— Elle rêve l'impossible, alors! s'écria le vieillard dans un élan patriotique, elle est insensée! qu'elle se présente, et la Chine n'aura qu'à se soulever pour l'écraser.

— Et si elle ne se soulève pas? répliqua la jeune fille avec amertume, si ses millions d'hommes ne sont plus que des machines, et qu'une main puissante ne soit point là pour les mettre en mouvement, si, esclaves pour esclaves, les peuples que la misère décime, préfèrent l'avenir inconnu au passé malheureux?... Le temps n'est plus où un geste du Fils du ciel rassemblait autour de lui les populations enthousiastes et pleines d'amour. Le respect pour les rois est tombé le jour où le peuple a acquis le droit de les mépriser. Avec lui sont mortes les institutions chinoises, toutes basées sur l'amour filial et la vénération. Nos populations n'ont pas comme celles d'Europe un élan spontané, une volonté propre; on ne les protége plus, le découragement s'empare d'elles, et l'Europe cherche à profiter de cet état de choses. Les peuples de l'Occident sont

courageux et adroits; ils demanderont à la ruse ce que leur refusera l'audace et emploieront l'audace où la ruse aura échoué. L'empire est en danger, Ama; je vois partout des signes de décadence; si l'insurrection n'est pas triomphante, c'est l'étranger qui chassera du trône le Mant-chou Ien-foung, fils de Tao-Kouang, le dernier des empereurs tartares.

— Faudra-t-il donc pour sauver l'empire, aider à la perte de l'empereur?

— Qui donc y travaille le premier de tous? n'est-ce pas lui-même? et le premier devoir du Fils du ciel, n'est-ce pas l'exemple? Ce qu'on doit sauver d'abord, c'est l'empire, et l'on ne peut le faire qu'en le régénérant. Il ne suffit pas aujourd'hui d'avoir une doctrine. il faut savoir la défendre. Confucius vivant prendrait les armes. La Chine est menacée de toutes parts : à l'extérieur par l'étranger qui en veut faire sa proie, à l'intérieur par un Gouvernement impie qui la perdra. Le peuple abandonné n'est plus lié envers ses protecteurs, c'est justice. Puisque le Gouvernement est trop faible ou trop lâche pour le défendre, c'est à lui de se défendre seul.

— Approuverais-tu donc l'insurrection du Chan-toung, jamais cette patrie de tes aïeux ne s'est soulevée.

— Que je l'approuve ou non, Ama, elle suivra le torrent. Il y a pour les peuples des heures suprêmes où le T'ien les pousse, et où ils résistent en vain; la rébellion, mon cœur en est navré, Ama, mais ma langue ne saurait taire la vérité, la rébellion est le seul salut de l'empire. Mais si cette rébellion est conduite par un européen qui la dirige dans ses propres intérêts, si Taï-ping, aveugle,

accepte un secours qui n'est qu'un piége ; si cet étranger renverse les pagodes pour élever à leur place des temples catholiques, s'il dévoile les exactions des mandarins pour nous donner des prêtres, non moins menteurs et non moins rapaces, la Chine ne se relèvera pas.

Le saint duc regarda sa petite fille et fut effrayé tant il la vit pâle. Il la prit entre ses bras et la déposa doucement sur le lit de repos.

— Ces questions sérieuses te fatiguent, enfant, dit-il, et moi, je suis coupable de te les imposer. Ta sagesse m'éclaire; mais je ne veux pas que ce soit au prix de ta vie.

— Quelques instants de repos suffiront pour me remettre, Ama; si le voyageur arrive, permettez à votre fille de l'entretenir.

— Comment deviner s'il est un ami ou un ennemi?

— L'esprit me le dira, Ama; l'esprit ne m'a jamais trompée.

La jeune fille ferma les yeux; le saint duc, après l'avoir contemplée pendant quelques instants, se retira en essuyant une larme. La mort était écrite sur ce front de marbre. Quand la prendrait-elle? l'espérance du duc se bornait à repousser l'heure fatale ; il n'osait demander davantage au T'ien dans sa prière.

C'était pourtant une chose étrange et belle que ce vieillard et cette enfant, discutant les intérêts du plus grand empire du monde ; la Terre des fleurs entre cette tombe et ce berceau pouvait trouver la vie. Ces deux êtres animés d'un même amour pour la science et la vertu semblaient n'avoir qu'une seule âme tant ils se comprenaient. Le duc

avait pour lui l'expérience d'un long passé méditatif et recueilli, Ien-ché avait l'enthousiasme et l'inspiration; tous les deux la bonne foi, un ardent désir de justice et l'amour de la patrie. Les douleurs avaient laissé le vieillard fort et sans tache ; il était sorti de l'épreuve plus austère. Peut-être ses petites filles devaient-elles à l'influence de cette puissante vertu la sagesse qui les distinguait.

Ien-ché, avide de toute espèce de science s'était livrée à l'étude avec une ardeur fiévreuse qui n'était pas sans danger; plus tard, les tentatives du père Ambroise pour l'amener au catholicisme, ébranlèrent cette organisation impressionnable dont l'âme pouvait contenir un monde, mais dont le corps était trop faible pour contenir l'âme. Entraînée, sous l'influence du père, dans les voluptueuses erreurs du mysticisme, la jeune fille soutint pour s'y arracher, une lutte dans laquelle elle perdit le reste de ses forces. La raison triompha au prix de la vie ; mais à mesure que le corps s'éteignait, l'âme semblait devenir lumineuse, la jeune savante avait des inspirations que ses compatriotes jugeaient miraculeuses; l'esprit doué d'une lucidité parfois inexplicable semblait se détacher de la chair et rayonner. Le don de somnambulisme qui effrayait tant la pauvre A-luh la précipitait encore vers la tombe; elle le sentait sans doute, car elle ne renouvelait ses épreuves que rarement, dans des cas graves, et lorsque l'inquiétude l'y forçait en quelque sorte.

Depuis que le duc l'avait quittée, elle reposait doucement dans un demi-sommeil, attendant l'étranger, et cherchant dans ce repos les forces dont elle aurait besoin pour soutenir sans doute une longue conversation. Elle n'enten-

dit pas A-luh, ou ne voulut pas se déranger, quand la gracieuse jeune fille entra, tenant dans ses petits bras qui pouvaient à peine l'entourer une immense corbeille de roses. Souriante, et plus fraîche que ses fleurs, A-luh effleura d'un baiser le front de sa sœur, et se mit à effeuiller sur elle des roses dont elle couvrit tout son corps. Ien-ché, pâle comme la lune en une nuit sombre, la tête appuyée sur un coussin, enveloppée dans ces fleurs comme dans un linceul, semblait parée pour la mort qui lui souriait. A-luh la regardait avec amour; ses deux mains jointes semblaient prier; ses lèvres entr'ouvertes comme pour respirer les parfums enivrants des roses d'Asie remuaient irrégulièrement sous sa pensée; son corps à peine soutenu sur la pointe d'un de ses petits pieds, ses beaux bras étendus, se rejoignant sur la tête de la malade, la faisaient ressembler à l'ange de vie, attendant pour le recueillir le dernier souffle qui devait s'échapper de ce corps, et le faire marbre.

Tout à coup, l'enfant se rejeta en arrière, marcha doucement et sortit pour revenir plus doucement encore reprendre sa place. Mais cette fois elle s'assit, tira d'une petite boîte ses pinceaux et ses couleurs, et commença une œuvre que n'eussent pas dédaignée nos plus grands artistes. Œuvre d'amour où Ien-ché fut si belle que plus tard ceux qui la virent dans la maison déserte de Confucius crurent à une création sublime de l'art enthousiaste et idéaliste, et déclarèrent le modèle impossible.

V

L'ENVOYÉ DE TAÏ-PING.

Ien-ché reposait toujours; A-luh travaillait avec passion; le sommeil de la jeune fille était à la fois triste et souriant; malgré son immobilité et sa pâleur, on y sentait la vie et la pensée. Tout à coup, elle se souleva, appuya la main sur sa poitrine et dit :

— Les voilà! je les sens venir!

A-luh quitta son œuvre avec chagrin;

— Tu achèveras demain, lui dit Ien-ché en la caressant, demain est à nous encore.

Le saint duc introduisit auprès de sa petite fille un homme de taille moyenne qui portait le costume chinois, et qu'avant un sérieux examen on pouvait prendre aisément pour un habitant du céleste empire. S'il n'était pas né sur la Terre des fleurs, il devait l'habiter depuis longtemps, car son teint était du plus beau jonquille, sa queue presque traînante; et sa voix avait l'accent prononcé du Fokiénnois. Son visage trahissait le vieillard par quelques rides profondes, ses lèvres serrées annonçaient une grande circonspection; ses petits yeux brillaient entre ses paupières rapprochées comme des diamants enfouis dans un lingot entr'ouvert; ses sourcils noirs, longs et touffus formaient un contraste assez bizarre avec ses cheveux blancs ils annonçaient une vigueur presque juvénile que ne dé-

mentaient pas ses mouvements brusques, ~~et un peu vifs.~~

— L'empereur Taï-ping, dit-il en s'inclinant, le légitime descendant des Ming, m'envoie vers la fille de Confucius pour lui offrir ses hommages et s'éclairer de la sagesse de ses conseils.

A-luh voulut s'éloigner; Ien-ché la retint en gardant une de ses petites mains dans les siennes.

— La fille de Confucius, répondit-elle, ne connaît pas le descendant des Ming et ne peut l'éclairer. Mais que l'étranger soit le bienvenu pour sa bonté envers notre aïeul.

Puis, au duc, elle ajouta :

— Ama, permettez que ma sœur ne me quitte plus. Son esprit est fort, la science l'a visitée. Elle peut répondre à toutes les questions de philosophie; la sagesse passe souvent par ses lèvres pour m'éclairer.

— Qu'il en soit fait selon ton désir, ma fille, répondit le duc avec une satisfaction mêlée d'orgueil.

A-luh quitta Ien-ché pour s'asseoir sur une natte aux pieds du duc, et appuya en le câlinant, sa jolie tête sur ses genoux.

— Vous n'étiez pas seul en venant ici, dit la jeune inspirée au voyageur. Pourquoi votre ami est-il resté dehors comme indigne de notre entretien?

— Celui que j'ai laissé dehors est mon fils d'adoption et mon ami, répondit l'étranger surpris; mais je sais que de nombreux visiteurs sont parfois importuns.

— Un véritable ami n'est jamais de trop. Mais le jour touche à sa fin et mes instants sont comptés. Qu'attend de moi le prétendant?

— Tout ce qu'on peut attendre de la vertu, de la science

et de la sagesse. L'empire est en péril; seul Taï-Ping peut le sauver. A l'intérieur le pays est décimé par de fréquentes famines, ruiné par le désordre d'une mauvaise administration, découragé par la tyrannie, déshonoré par la débauche et l'incapacité de celui qui s'est assis sur le trône usurpé de ses pères. A l'extérieur, l'étranger menace et triomphera parce que l'empire est ignorant de l'art de la guerre et ne veut pas sortir de l'apathie où l'a jeté une autorité idiote. C'est pour améliorer le sort des populations que Taï-ping-Wang réclame le trône de ses ancêtres; il vivait sage et retiré du monde dans le Kouang-Si; il a entendu les plaintes du peuple, son cœur s'est pris de compassion pour ceux qui souffrent; son esprit s'est élancé vers l'être suprême qui lui a montré son devoir écrit dans le livre de la conscience; Taï-ping s'est levé. Abolir la superstition et le mensonge, détruire les idoles, rétablir le culte d'un seul Dieu et les saines doctrines de Confucius; tel est son but. Car la raison seule ramènera le calme de l'âge d'or sur la terre des fleurs. La raison qui fait les hommes justes, l'amour qui les rend bons, voilà les préceptes de Taï-Ping, la loi qu'il veut proclamer et qu'il a prise pour règle de sa propre conduite. Fille de Confucius, est-ce la sagesse qui guide le descendant des Ming?

Ien-ché se recueillit un instant. L'envoyé de Taï-ping lui faisait éprouver une sensation étrange; c'était à la fois de la répulsion et de la crainte. Et pourtant, au fond de son âme, elle approuvait ses paroles.

— Taï-ping-Wang est grand, dit-elle enfin; mais son entreprise est périlleuse. L'étranger qui nous menace est

puissant, l'Europe s'unira pour nous frapper, et l'intérêt de l'Europe veut qu'elle soutienne la dynastie chancelante des Tsing dont la faiblesse servira ses projets. Taï-Ping est-il assez fort ? sera-t-il compris ? sera-t-il aidé pour se défendre à la fois contre le gouvernement établi et contre l'étranger ?

— L'insurrection marche et grandit ; les membres de l'union chinoise sont nombreux dans toutes les parties de l'empire ; les peuples s'y jettent avec enthousiasme en haine de la tyrannie. Quand l'étranger mettra le pied sur la Terre des fleurs, Taï-Ping aura consolidé son trône et sera prêt à la lutte ; le Mantchou sera confiné dans la province d'où il est sorti. Confucius l'a dit : la voix du peuple c'est la voix de Dieu. Et c'est le peuple qui commande à cette heure... ou plutôt, non, c'est le peuple qui implore et qui prie. Le fils de nos rois doit-il rester sourd à sa plainte et à ses prières ?

La jeune inspirée se souleva à demi, et resta pendant quelques minutes le cou tendu, la bouche entr'ouverte, le regard illuminé.

— Taï-ping-Wang, dit-elle, il vient ! il vient !

Épuisée par cet effort, elle retomba sur son coussin et resta longtemps sans parole.

— Es-tu fatiguée, enfant, demanda le duc.

— Non, Ama.

Puis se retournant vers le voyageur :

— Quelle que soit, dit-elle, l'estime qu'une pauvre fille du Chan-Toung ait pu inspirer à Taï-ping-Wang, je ne vois pas ce qu'il attend d'elle.

— Le Kouang-si s'est tout entier donné à Taï-ping ; les

Mia-otze se battent jusqu'à la mort pour la cause des Ming. Dans peu de jours Nankin appartiendra à l'insurrection. Mais le Chan-toung, ce pays de la philosophie n'obéira qu'à un ordre, ne se soulèvera qu'à une voix...

— Taï-ping croit-il donc que je puisse lever ici le drapeau de l'insurrection, l'étendard de la révolte? Les descendants de Confucius ne se sont jamais mêlés aux divisions qui ont déchiré la Chine. Que ferait une pauvre fille comme moi?

— Tout. Votre nom est une toute-puissance. Si Ien-ché appartenait aux Ming, les Ming seraient certains du triomphe.

La jeune fille en son âme avait toujours gardé pour la dynastie tombée une pieuse vénération. La mort héroïque du dernier de ses rois éveillait sa sympathie, les excès des derniers Mantchous blessaient son orgueil patriotique. Pour elle il n'était point de douleur comparable à celle de voir humiliée la patrie de Confucius. Elle reprit donc:

— La petite-fille du philosophe souffre et ne peut rien; son cœur est déchiré sans qu'il sorte de sa blessure une chose utile à son pays. Elle voit le mal et n'y peut apporter de remède. Le T'ien, en donnant la puissance aux Tartares avait peut-être à punir les Ming; si les Ming aujourd'hui se sentent assez purs pour faire cesser l'épreuve, qu'ils marchent avec confiance au secours de l'empire, le devoir les y appelle; le T'ien ne les abandonnera pas, et l'œil de Taï-ping sera clairvoyant pour marcher dans la voie droite qui lui sera ouverte.

— Mais, reprit l'envoyé, le Chan-toung à lui seul peut entraîner l'empire; et vous êtes les rois du Chan-toung.

— Le Chan-toung n'a qu'un maître; c'est Confucius. Qui suit le philosophe, sera suivi du Chan-toung.

— Et nul habitant du céleste empire n'hésiterait à suivre la bannière des Ming, si cette bannière abritait la petite fille de Confucius.

— Que voulez-vous dire? demanda le duc avec vivacité, tandis que Ien-ché qui avait compris, souriait tranquillement de son sourire calme de l'autre vie.

— Et qui donc, s'écria l'étranger avec enthousiasme, qui donc serait digne de partager le trône impérial avec le descendant des Ming, sinon la vertueuse fille du saint duc, la belle, la savante, l'incomparable Ien-ché?

A-luh joignit les mains avec une expression de bonheur indescriptible; la gloire de sa sœur l'enivrait. L'orgueil paternel resplendissait sur le front du saint duc qui regardait sa fille, attendant sa réponse comme un oracle.

— Ien-ché n'a pas de dédain pour un si grand honneur, dit la jeune fille, mais elle ne peut, mais elle ne doit pas l'accepter. Le T'ien la destine à une autre mission... D'ailleurs Taï-ping vient, et Taï-ping l'entendra lui-même de sa bouche. Dites à l'ami de Taï-ping, votre fils d'adoption, ajouta-t-elle, celui qui vous accompagne et n'a pas osé pénétrer jusqu'ici, que nous n'avons point dédaigné sa présence, que la maison de Confucius est ouverte à tous ceux qui pensent bien, et que nous l'attendrons chaque jour dès le retour du soleil dans la chambre des réceptions.

S'appuyant au bras d'A-luh pour se soutenir, elle se dirigea lentement vers la porte après avoir embrassé avec tendresse la main de son aïeul. Sa longue robe de soie brodée d'or traînait derrière elle, répandant ses parfums

asiatiques ; l'émeraude de son bandeau noir avait moins d'éclat que la flamme de ses yeux animés d'un feu sombre ; son sourire démentait seul par sa placide tranquillité l'exaltation d'un visage dont les rayonnements devaient jeter à ses pieds ou des croyants ou des esclaves.

Le front de Ien-ché était fait pour porter une couronne ; le conspirateur voulait y poser le diadème impérial, comme le père Ambroise avait espéré y voir resplendir l'auréole des saints.

En soulevant la portière, les deux sœurs rencontrèrent ce dernier qui venait offrir ses respects au saint duc.

— Entrez, maître, dit Ien-ché ; vous trouverez auprès de mon aïeul un Européen qu'il vous sera peut-être agréable de rencontrer.

Introduit dans le salon, le père eut un mouvement de surprise à la vue de l'étranger, et ses lèvres murmurèrent un nom intelligible pour lui seul :

— Gutzlaff, dit-il.

De son côté l'envoyé de Taï-ping avait eu le même mouvement et la même parole aux lèvres ; le nom du père Ambroise lui était échappé. Mais tous les deux, habitués sans doute à une longue dissimulation sur cette terre étrangère et hostile aux Européens, furent maîtres d'eux-mêmes, et se saluèrent comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

VI

LES MYSTÈRES DE IEN-CHÉ.

Entre ces trois hommes la conversation roula constamment sur Ien-ché. Celui que le père Ambroise avait nommé Gutzlaff s'étonna franchement de ce don de divination ou de pressentiment qui lui avait fait annoncer la présence d'un ami au dehors.

— Elle a toujours été ainsi, dit le duc. Toute petite enfant, elle sentait l'approche de ceux qu'elle aimait ou qu'elle craignait; ce prodige a étonné beaucoup de savants, mais aucun d'eux n'a pu l'expliquer.

— C'est que sans doute, reprit Gutzlaff avec une légère ironie, la science de Mesmer est encore inconnue dans l'empire du milieu.

— Détrompez-vous, répondit le duc sérieusement. Ma fille a voulu se rendre compte de cet état étrange dans lequel elle tombe parfois pour nous soulever quelque voile de l'avenir. Elle a étudié cette science que vous appelez magnétisme et qu'elle connaît peut-être mieux que vous. Elle a lu Mesmer, Gall, Lavater, et je lui ai entendu dire une fois : si j'avais la force, si je pouvais vivre quelques années encore j'irais plus loin, je découvrirais le secret de cette science annoncée, mais inconnue.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas tenté?

— Les épreuves la tuent; je l'ai suppliée de vivre et d'abandonner ses recherches; elle a obéi.

— Vous avez agi en père, dit Gutzlaff; mais vous avez oublié l'intérêt de l'humanité.

— A quoi bon, répliqua le père Ambroise, vouloir sonder ainsi les secrets de Dieu? on y épuise sa vie comme a fait cette pauvre enfant, et l'on meurt sans avoir éclairci ces mystères insondables.

Ces deux hommes venaient de se révéler : l'un sceptique, croyait à la puissance de la raison humaine et à la découverte des mystères par l'intelligence; l'autre, croyant jusqu'au fanatisme, avait fait de Dieu une puissance fatale qu'on pouvait fléchir par la soumission mais qu'il fallait subir.

— Vous n'avez pas d'enfant, leur répondit le duc; vous croyez que cet amour ou cette ambition qui vous fait missionnaires peut remplir le cœur; vous vous trompez.

On aime l'humanité, on aime la patrie; mais l'amour de la famille est tout autre. On peut sacrifier le dernier aux premiers quand le devoir l'ordonne; mais le devoir accompli, la vertu satisfaite, l'orgueil triomphant, tout cela ne ferme point la blessure du cœur. La mort est le seul remède à cet amour brisé qui n'a pas de consolation en ce monde et qu'attend le néant peut-être dans l'autre.

— Je vous pensais croyant, dit Gutzlaff. N'êtes-vous pas un ardent disciple de votre aïeul?

— Demandez au maître, répondit le vieillard avec un peu d'amertume en désignant le père Ambroise. Sa doctrine a tué ma foi; j'ai voulu comme ma fille le suivre dans les hautes sphères de la théologie, je n'ai appris qu'à douter de tout.

Les deux pères eurent un même mouvement pour ré-

pondre, et tous les deux s'abstinrent. Ils ne pouvaient parler de religion sans se heurter et par conséquent se condamner; ils sentirent qu'il valait mieux se taire.

— La naissance de Ien-ché, reprit le duc, fut marquée par des prodiges. J'ai cru longtemps à l'influence sainte d'un esprit protecteur, et j'en ai remercié le T'ien. Le maître appelle cela les rêves d'une imagination surexcitée; mais pourquoi refuser de croire à nos miracles, si vous attestez les vôtres. Nous sommes plus modérés : nous voulons accepter les uns et les autres ou les refuser tous.

Le père Ambroise ouvrit les lèvres; mais le révérend Gutzlaff qui voulait éviter toute espèce de polémique demanda au saint duc de lui raconter l'histoire merveilleuse de la naissance de sa petite fille.

— Elle est fort simple, dit le vieillard; c'est presque en tout point celle de notre célèbre ancêtre Confucius : la femme de mon fils touchait au terme de sa grossesse; c'était une belle-fille sage, vertueuse et douce; elle faisait notre joie. Malgré son jeune âge nous l'aimions à l'égal de notre enfant. Un soir qu'elle se promenait dans les jardins, elle vit venir à elle le Ki-hi, animal mystérieux qui annonce ordinairement le bonheur. Je ne l'ai jamais vu, ajouta le duc, peut-être parce que le bonheur n'a jamais passé le seuil de ma demeure; mais des gens sages m'ont assuré l'avoir contemplé et touché; Hoa-siu n'était pas non plus une rêveuse de chimères, je ne l'ai jamais surprise en état de mensonge et elle m'a affirmé cette histoire. Le Ki-hi s'arrêta à quelques pas d'elle; à la vue de cet animal inconnu, son premier mouvement fut de s'enfuir, mais ayant remarqué la pierre de Iu qu'il tenait entre ses dents,

elle se souvint de la naissance de Confucius, et courut à lui pour la lui prendre. L'animal se laissa faire et disparut dès que la pierre fut dans les mains d'Hoa-siu qui lut ces mots : « Vous donnerez à l'enfant le nom de la mère du philosophe dont la vertu et la sagesse formèrent son fils. Car elle sera grande entre toutes les femmes et portera une couronne. »

— Celle des Ming! s'écria Gutzlaff.

— Celle du martyre! murmura le père Ambroise.

— J'ai peur que vous ayez raison, maître, reprit le duc.

Et il ajouta :

— Trois ans plus tard naissait A-luh. Le Ki-hi revint; Hoa-siu recueillit la pierre comme la première fois; « L'enfant qui va naître, disait-elle, sera la joie et la gloire de la maison de Confucius; l'esprit qui a visité sa sœur passera en elle. Que sa sœur l'instruise et l'élève. »

Quelques mois après, le père et la mère étaient couchés dans le tombeau, les petites seules me restaient : le Ki-hi n'était venu dans la maison de mon fils que pour annoncer le malheur. Cependant Ien-ché avait déjà la connaissance qui étonnait tant de savants; elle sentait l'approche de ceux qu'elle aimait ou qu'elle craignait; elle protégeait contre toute espèce de danger sa petite sœur qu'elle ne quittait pas. Une nuit, en rêve, elle vit un serpent qui mordait A-luh. Aussitôt elle se leva, courut au berceau en appelant du secours. Il était temps. Un reptile enlaçait le pied du lit et levait déjà sur l'enfant sa tête hideuse; il s'enfuit au bruit que firent les serviteurs, et l'un de ceux-ci eut le bonheur de le tuer. Dès sa plus tendre enfance, Ien-ché eut la connaissance des astres sans qu'on pût savoir qui l'avait

initiée à cette science; elle passait des nuits entières à consulter le ciel; les habitants du Chan-toung venaient l'interroger; jamais elle ne s'est trompée dans ses prédictions.

— Depuis quand souffre-t-elle? demanda encore Gutzlaff.

— Elle n'a jamais souffert; seulement, l'esprit domine tellement le corps chez elle qu'il le brise. Elle mourra jeune pour avoir trop pensé.

Le père Ambroise étouffa un soupir.

Lorsque le duc eut quitté ses hôtes, les deux vieillards gardèrent un instant le silence; ils se recueillaient, semblables à deux athlètes qui mesurent leurs forces avant de commencer la lutte. Le père Ambroise, douloureusement atteint par la maladie de Ien-ché, restait sombre; le père Gutzlaff semblait inquiet. Ce missionnaire protestant, homme actif, remuant, ambitieux surtout, s'était tellement identifié avec la nation qu'il voulait convertir que lui-même était en quelque sorte devenu Chinois. Il avait élevé et instruit un jeune Français orphelin, Julien de Caïla, nature ardente et enthousiaste, auquel il avait fait entrevoir dans un avenir prochain la régénération de la Chine par le christianisme. Ce jeune homme l'accompagnait dans tous ses voyages; la longue expérience de l'un, l'éloquence un peu fiévreuse de l'autre, entraînaient les masses. Ils formèrent des sociétés secrètes dont le but était la conversion des Chinois par les Chinois eux-mêmes. Au premier bruit d'insurrection dans le Kouang-Si, ils y coururent, régularisèrent la révolte, lui donnèrent un chef dans la personne de Taï-ping-Wang, et mirent au service de ce chef les membres nombreux de leurs sociétés. *L'Union chinoise*, d'abord formée paisiblement, devint

active et forte; la *Triade* et quelques autres sociétés, œuvre également de Gutzlaff, s'organisèrent. La Chine eut des clubs armés, alors que l'Europe la croyait encore en pleine paix. En levant l'étendard des Ming, on proclama l'unité de Dieu; la religion se mêla aux haines des deux dynasties; les insurgés, mélangés de Chinois fidèles, de protestants et d'un nombre moins grand de catholiques finirent par se confondre en une religion commune au nom de laquelle ils soulevaient les provinces. C'était un amalgame de croyances chrétiennes et de doctrines de Confucius. Les prêtres bondhistes ayant irrité le peuple par leurs fraudes, on attira les populations par la destruction des temples, des idoles, et la promesse d'une juste réparation de toutes ces erreurs. Le Kouang-si appartenait tout entier à l'insurrection, les Mia-otze, tribu forte, nombreuse et toujours insoumise se joignirent à l'armée de Taï-ping et en furent les meilleurs soldats. C'est alors que Gutzlaff songea à gagner le Chan-Toung. Le hasard le servit en lui faisant rencontrer à Pékin le saint duc humilié et découragé. Le conspirateur combla le vieillard d'hommages et de respects, exagéra à dessein les injures des courtisans, les railleries de l'empereur et, le ramenant dans ses foyers, se montra pour lui l'admirateur le plus enthousiaste, et l'ami le plus zélé. Il put juger pendant ce voyage de l'amour des populations pour la famille de Confucius; il recueillit les éloges prodigués à la belle Ien-ché, et il se dit, comme s'était dit avant lui le père Ambroise, que la conquête de la jeune fille à ses idées entraînerait celle de la province entière. Sans consulter Taï-ping, sur lequel il exerçait une influence complète, il demanda pour lui la perle de Chan-

Toung, dût-il ne la posséder qu'un jour. Le refus de la jeune fille ne le découragea point; il songea immédiatement aux moyens de la posséder quand même, puisqu'elle était nécessaire au succès de son entreprise. La rencontre du père Ambroise lui fut assez désagréable; mais il pensa avec raison que son antagoniste religieux pourrait bien être son allié politique.

Ces deux hommes venus en Chine dans le même but : la conversion de l'Orient, étaient divisés par leur croyance même. Catholiques et protestants se disputaient la prépondérance sur l'empire du milieu; leur rivalité les avait fait ennemis. Les querelles surtout du père Ambroise et du père Gutzlaff rappelèrent plusieurs néophytes au sein de la croyance chinoise; chacun des deux faisait peser sur l'autre la peine de ses propres fautes, et les missionnaires d'un Dieu de charité, se haïssaient tout fraternellement sur le sol étranger où l'union seule pouvait les rendre forts. Leur conférence fut longue cependant ce soir-là; le jour les retrouva où il les avait laissés, et la conclusion de leur entrevue fut celle-ci : être alliés, sinon amis; s'emparer de l'empire, quitte à le déchirer après s'il le faut pour s'en tirailler les lambeaux; lui faire adopter la croix que le plus fort fera pencher ensuite d'un côté ou de l'autre des deux camps.

Le soleil était à peine levé que Gutzlaff reçut d'un messager le sceau des Ming et la nouvelle que Taï-ping n'était plus qu'à quelques lieues de Kien-fou-hien, désirant voir par lui-même la merveille des merveilles, la descendante directe de Confucius.

VII

L'ENLÈVEMENT.

La soirée était tiède et parfumée; c'était une de ces nuits d'Asie dont nous ne pouvons nous faire une idée en Europe, même au mois de juillet, quand des milliers d'étoiles scintillent au-dessus de nous dans un firmament gros bleu. Ien-ché, étendue sur un banc de mousse, aspirait les parfums que lui apportait de toutes parts une brise chaude et fortifiante. A-luh, assise auprès d'elle, écartait de son visage les feuilles de roses qui tombaient du berceau, et chassait les insectes dont le bourdonnement eût pu la gêner. L'âme des deux jeunes filles chantait à l'unisson de ces bruits mystérieux et tristes qui naissent du silence; dans la maison de Confucius tout reposait; dans le parc où rêvaient les deux sœurs tout était solitaire. La joyeuse A-luh paraissait bien triste ce soir-là; depuis quelques jours, elle suivait avec effroi les progrès d'un mal invisible qu'on ne pouvait juger que par ses ravages : Ien-ché n'avait plus de voix; sa respiration, à peine sensible, semblait à chaque instant lui échapper; son teint devenait blanc et opaque comme le marbre; le carmin de ses lèvres avait disparu; son regard et son sourire restaient seuls vivants. Elle ne se plaignait pas cependant, affirmait ne point souffrir; et le duc et A-luh

n'osaient se communiquer l'horrible inquiétude qui les torturait.

Le prétendant avait annoncé son arrivée à Kien-fou-hien et n'était pas venu ; on se perdait en suppositions ; l'opinion de Gutzlaff, plus vraisemblable en effet, était qu'un engagement sérieux, ou une révolte de chefs avait rappelé subitement Taï-ping à la tête de son armée. Le bruit de l'arrivée des conspirateurs chez le saint duc s'était répandu ; le Chan-Toung était en fermentation ; un mot de Ien-ché ou de son aïeul pouvait le soulever. Mais Ien-ché, qui avait refusé de recevoir aucun étranger, semblait absorbée dans une apathie causée par la pensée de sa mort prochaine, et le duc n'était plus qu'à son désespoir.

La malade, si l'on peut appeler maladie un état de langueur sans souffrance, ne voyait plus que son aïeul et sa sœur ; il semblait qu'elle fût jalouse des instants à passer auprès d'eux, et ne voulût point les partager. En présence du duc, à part sa faiblesse, elle était la même qu'autrefois ; son calme sourire, son regard plein d'amour eussent fait croire à une vie qui n'existait plus. Seule avec A-luh au contraire, elle disposait l'enfant dont elle avait fait l'âme forte à la séparation.

A-luh dont l'âme droite et bien dirigée n'avait pas connu le doute, était pleine d'énergie et d'empire sur elle-même. Elle devait souffrir beaucoup parce qu'elle aimait fortement, mais la douleur ne pouvait la briser parce qu'elle savait regarder au delà. Et Ien-ché, dont cette intelligence était l'œuvre, la connaissait bien.

Plus faible encore que de coutume, ce soir-là, la malade avait cessé de parler et recevait de sa jeune sœur ces

mille petits soins qui font tant de bien quand c'est le cœur qui les donne. Elles avaient changé de rôle; A-luh s'était chargée de celui de mère et le remplissait avec amour.

Tout à coup, la jeune fille se leva avec sa vivacité des anciens jours.

— Qu'as-tu donc, sœur? demanda l'enfant.

— N'as-tu rien vu? n'as-tu rien entendu? fit Ien-ché à voix basse.

— Rien, répondit A-luh. Repose en paix, sœur; tu rêvais peut-être...

— Tu ne vois pas, reprit la malade plus bas encore, une grande ombre noire, là-bas, se glisser contre le mur extérieur?

— Quand elle y serait, sœur, pourrions-nous la voir à travers ce massif de roses?

— Je l'ai vue, moi; et j'ai entendu sur le sol de la première enceinte des piétinements étranges.

A-luh tressaillit cette fois en songeant que sa sœur ne s'était jamais trompée.

— N'est-ce pas, dit-elle cependant encore, quelque serviteur attardé dans son travail?

Mais les deux sœurs étaient si bien saisies de pressentiments que leurs paroles ne sortaient plus de leurs lèvres que comme un souffle.

— Endors-moi, A-luh! vite; endors-moi!.... nous courons un danger, je ne sais lequel. Interroge-moi s'il en est temps encore; le danger est proche et certain.

— Oh! non, non, sœur, pas ce moyen! tu n'y résisterais pas. J'aime mieux affronter tous les dangers.

— Je le veux, A-luh, dit Ien-ché. C'est pour notre salut et celui de notre aïeul.

A-luh se leva, la mort dans l'âme; il lui sembla qu'elle allait tuer sa sœur à qui elle donna pourtant l'ordre habituel en appelant à son secours toute sa force de volonté.

Mais au moment où ses lèvres s'entr'ouvraient pour interroger sur le danger pressenti, un bruit rapide dans le feuillage lui fit tourner la tête : elle était en face d'une ombre noire de taille gigantesque, dont le visage se cachait sous un masque, et le corps dans une longue robe traînante.

— Réveille-toi, Ien-ché, dit-elle.

— Silence ! murmura l'ombre comme un souffle.

Un faible gémissement sortit de la poitrine de Ien-ché; puis, par un effort de volonté incroyable, elle se releva sur sa couche de gazon.

— Qui ose, demanda-t-elle, troubler le repos de la maison de Confucius ?

L'ombre ne répondit pas. Avait-elle peur d'être reconnue? était-elle un serviteur ou un faux ami ?

A-luh s'était placée devant sa sœur, prête à la défendre de son corps; Ien-ché debout la repoussa doucement.

— Celui qui cache ainsi son visage, dit-elle, ne peut être qu'un bandit ou un traître.

L'homme masqué tressaillit, mais garda le silence; sur un geste de lui, quatre hommes sortirent d'un massif voisin.

— Tant de malfaiteurs, dit Ien-ché contre une mourante et une enfant, est-ce assez lâche ?

— On ne vous fera pas de mal, répondit l'un des nouveaux venus ; suivez-nous sans résistance ; vous serez traitée avec tous les égards...

— Qui vous envoie ? interrompit Ien-ché.

— Celui que le T'ien a choisi pour vous apprendre sa volonté et que vous bénirez plus tard. Quand le jour se fera sur le mystère de cette nuit, la fille de Confucius ne pourra que l'approuver.

— La fille de Confucius, dit Ien-ché avec dédain, condamne et condamnera toujours la fausseté, le mensonge et le rapt.

— Nos instants sont précieux, l'heure presse... suivez-nous.

— Jamais ! dit la jeune fille avec force.

Un nouveau geste de celui qui paraissait être le chef rapprocha les quatre hommes de la jeune fille dont ils voulurent s'emparer. Mais A-luh se précipita au cou de sa sœur, et, se retournant, le regard enflammé, la lèvre ironique, la poitrine haletante :

— Essayez de me la prendre ! dit-elle.

Les malfaiteurs hésitaient. Dans le silence qui suivit, il sembla à tous entendre un léger bruit dans les arbres. Etait-ce la brise, la chute de quelque fruit, ou le passage d'un animal de nuit ?

— Exécutez ! dit l'ombre toujours tout bas.

Mais les bras d'A-luh étaient rivés au cou de sa sœur ; on ne put les en détacher.

— Emportez-les toutes les deux, commanda encore l'ombre noire.

Et aussitôt, avec leur léger fardeau, les quatre hommes

coururent vers le mur d'enceinte qui fermait le parc du côté opposé aux bâtiments.

— Ama, cria tout à coup A-luh d'une voix retentissante dans le silence de la nuit. On enlève tes filles !

Elle n'acheva point. Une large main, se posant sur ses lèvres, étouffa sa voix.

Mais presque aussitôt, au détour d'une allée, un homme armé et menaçant barra le passage aux auteurs de ce rapt odieux. Un cri étouffé sortit de la poitrine de celui qui dirigeait les malfaiteurs, et il commanda à ses hommes de passer outre. A cet ordre, deux coups de feu partirent et deux hommes tombèrent. Les deux sœurs roulèrent sur le sable. Leur défenseur avait déjà rechargé ses armes; mais les deux bandits, abandonnant les cadavres des leurs, s'enfuirent à toutes jambes.

Alors, le nouveau venu se précipita sur l'espèce de géant qui cherchait encore à l'effrayer, et le fit rouler sous lui sur la terre.

Les jeunes filles qui se tenaient enlacées, après s'être relevées, virent alors une chose étrange : leur défenseur mystérieux qui avait l'avantage sur le ravisseur plus mystérieux encore, se releva tout à coup et s'éloigna de son adversaire, comme s'il eût craint de lui quelque surprise inévitable. L'autre se leva à son tour, en secouant tranquillement le sable qui couvrait ses vêtements, et se retira assez lentement pour que les filles du saint duc fussent témoins d'un prodige qui les jeta dans la stupeur : le géant n'était plus qu'un homme de petite taille. Leurs regards surpris cherchèrent alors leur sauveur; il était appuyé contre un arbre

et chancelait. Toutes les deux, le croyant blessé, coururent à lui.

En même temps, le parc et l'habitation s'illuminaient de torches et se couvraient de serviteurs. Le cri d'A-luh avait surpris le duc dans son sommeil, et il venait seul vers ses filles quand les coups de feu de l'étranger mirent toute la maison en émoi.

Le vieillard arrivait au moment où les deux sœurs inquiètes allaient interroger l'inconnu ; il fut un peu surpris, mais A-luh courant au-devant de lui :

— Ama, dit-elle, des malfaiteurs ont pénétré dans ta maison pour te ravir tes filles. Voilà leur sauveur. Il est blessé peut-être... Qu'il soit ton fils et qu'il accepte nos soins comme ceux de deux sœurs dévouées.

L'étranger à son tour s'approcha du saint duc et, s'inclinant respectueusement devant lui :

— Dieu, dit-il, m'a mis sur le chemin de gens qui voulaient du mal à votre maison ; je le bénis pour le bonheur qui m'a été donné de rendre vos filles à votre amour.

Le duc ne pouvait parler ; il saisit les deux mains de l'inconnu, les serra dans les siennes. Les serviteurs, arrivés de toutes parts, entouraient leurs maîtres avec des exclamations de joie et des témoignages de reconnaissance pour l'hôte inconnu. Ien-ché, trop faible pour traverser les jardins, après tant d'émotions, fut ramenée en palanquin. A-luh prit place auprès d'elle, et quand toutes les deux furent retirées dans leur appartement sous la garde de plusieurs serviteurs dévoués, le duc fit servir à l'ami étranger des rafraîchissements et lui demanda son aide pour chercher à découvrir l'auteur de cet abominable complot.

VIII

LE DISCIPLE DE GUTZLAFF.

Je suis d'origine française, quoique j'habite la Chine depuis l'enfance, dit le nouvel hôte du saint duc pour répondre à ses questions; élevé par un missionnaire protestant, je partage sa foi et ses travaux. Appelé par lui à Kien-fou-hien il y a quelques jours, j'arrivai dans cette ville en même temps que vous et lui. Il ne m'introduisit pas dans votre maison, parce que la discrétion est chez lui, non pas seulement une vertu, mais un calcul. Il ne met au jour lui et les siens que lorsqu'il y a nécessité de le faire. C'est du reste un homme courageux, dévoué, actif dont le grand âge n'a pu arrêter les travaux; la mort le surprendra sur la brèche. Il est à la fois mon modèle et mon père; je le suis parce que je l'admire, mais aussi parce que je l'aime.

L'étranger parlait avec un enthousiasme un peu fiévreux; sa voix était saccadée, sa parole rapide; on eût dit qu'il cherchait à s'étourdir en faisant l'éloge de son maître.

— J'ai eu l'occasion, dit le duc, d'apprécier les qualités du révérend père Gutzlaff, votre ami et votre maître, à ce que je vois.

— Depuis quelques jours, reprit le jeune homme qui paraissait à peine âgé de trente ans, j'attends dans cette ville les ordres du maître, et je passe mes heures en pro-

menades qui ne sont pas inutiles, puisqu'elles me permettent d'étudier l'esprit des habitants; hier soir, j'errais seul et sans autre but que celui de respirer l'air pur de cette belle nuit, je suivais le mur qui entoure votre habitation du côté des jardins, lorsque mon attention fut attirée par deux voix basses qui semblaient craindre de se faire entendre. Un angle du mur projetait une ombre assez étendue pour me cacher; j'eus le pressentiment que ces deux hommes étaient des malfaiteurs, et je fus plus convaincu encore, lorsque j'en aperçus deux autres qui rejoignirent les premiers en cherchant à éteindre le bruit de leurs pas. Ce qu'ils se dirent, je ne pus l'entendre; mais je les vis mesurer la hauteur du mur, je les vis jeter des cordes qui furent attachées de l'autre côté par une main invisible; je les vis grimper à la haute muraille, et disparaître dans les jardins. Je n'eus plus de doutes. Les cordes laissées pour le retour servirent mon projet. J'étais armé, je n'hésitai pas. Vous savez le reste.

— Mais un cinquième malfaiteur, dit le duc, semblait conduire les autres.

Un léger tressaillement décela l'embarras de l'étranger.

— Celui-là, dit-il, n'était point dans la rue; je ne l'ai vu qu'au moment où il donnait ordre de passer outre.

— Et vous l'avez terrassé, après avoir tué deux de ces scélérats et mis les autres en fuite.

— Oui, fit l'étranger avec un malaise visible.

Le duc entrevit un nouveau mystère.

— Quand vous vous êtes relevé, le laissant fuir à son tour, mes filles vous ont cru blessé.

— Je l'étais, répondit tristement l'inconnu.

Puis, comme le duc faisait un mouvement de surprise et d'intérêt, il ajouta :

— J'étais blessé au cœur. Il y a là un mystère que je ne puis éclaircir encore, mais que, Dieu aidant, je découvrirai. Duc, l'homme qui dirigeait l'enlèvement de vos filles n'est pas un bandit; il m'a dit son nom et je l'ai laissé vivre. Si je suis coupable, je me soumettrai au châtiment. Mais l'on ne frappe pas son frère... il y a plus; on garde son secret.

— Jeune homme, dit le duc touché de tant de franchise, vous êtes brave comme un lion et droit comme la justice; le secret d'un autre ne vous appartient pas; et s'il est utile de l'ignorer, vous devez l'oublier. En attendant, vous êtes mon hôte; mon habitation sera la vôtre pendant votre séjour à Kien-fou-hien : ma reconnaissance a besoin de cette preuve de confiance, me la donnez-vous ?

Il était difficile de refuser une hospitalité offerte si gracieusement; le jeune missionnaire se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée à la hâte, et se jeta sur le lit de repos pour songer aux mystérieux événements de cette nuit. L'insomnie ne lui apporta point la lumière; il se perdit en suppositions plus ou moins vraisemblables sur l'enlèvement des deux jeunes filles par Gutzlaff; le but du maître lui échappait complétement; et, quoiqu'il n'accusât pas son ami, il éprouvait une souffrance, un serrement de cœur qu'il ne pouvait vaincre.

Et puis, à la clarté de cette belle lune resplendissante, il avait aperçu Ien-ché, la petite fille de Confucius, cette jeune savante dont le nom était sur toutes les lèvres, la pensée dans tous les cœurs ; cette femme à la vaste intel-

ligence, au cœur fort, lui était apparue avec son étrange beauté mille fois plus belle qu'il ne l'avait rêvée. Au clair de lune, cette ombre de mort répandue sur ce doux visage lui avait fait une impression si profonde qu'elle ne devait plus s'effacer. Il le sentait et en était troublé. Jamais le pauvre missionnaire n'avait aimé, non qu'on lui eût fait comme aux fils de Loyola un ordre de l'indifférence, mais son enthousiasme pour la cause de l'humanité avait pris toute la place dans son âme; où peut-être les trésors d'amour renfermés en lui n'avaient pas trouvé l'occasion de se répandre. Les hommes doués de grands sentiments ne les prodiguent pas.

Mais voilà que subitement la fille de Confucius s'est emparée de tout son être. C'est une idée, c'est un rêve; il n'en espère rien puisque la jeune fille se penche fatalement vers la tombe. Mais cet esclavage nouveau du cœur lui donne des voluptés infinies et des joies d'enfant. Ien-ché est là devant ses yeux et dans son âme; c'est l'apparition de l'ange dans l'extase; peut-être le jour de sa mort terminera-t-il sa propre vie, mais s'il lui survit ce sera pour s'abîmer à jamais dans son souvenir.

La première personne qu'il vit après cette nuit terrible, ce fut Gutzlaff; il se sentit à la fois heureux et triste de cette activité matinale; car, sans avoir de doute offensant sur la conduite de son ami, il désirait vivement l'explication de ce mystère.

Le missionnaire avait la figure sévère, la démarche grave, l'air imposant. Son disciple comprit qu'il allait recevoir une réprimande; mais sa conscience ne lui reprocha rien.

— Si je m'attendais, dit le père Gutzlaff, à voir ma tentative avorter, ce n'était point par toi, Julien.

— Maître, répondit le jeune homme, vous ne m'aviez pas confié vos projets ; je ne pouvais les deviner.

— Et si je ne m'étais pas nommé, tu me frappais.

Le jeune homme frissonna.

— Si ce malheur m'était arrivé, je ne vous aurais pas survécu, maître.

— Tu aurais eu tort, répondit sèchement le missionnaire. Quelque douloureuse que soit la vie, on doit en porter le fardeau. Crois-tu donc notre œuvre achevée, notre tâche accomplie ?

— J'irai partout où vous m'enverrez, maître ; je suis prêt, mais sans vous, que puis-je ?

— Ton éloquence et ta foi ont attiré à nous autant d'âmes que ma prudence ; mais il est des heures où la foi ne peut rien, où l'enthousiasme ne réveille point les peuples. Crois-tu donc que pour arriver au but on doive reculer devant un moyen quelconque ?

— Non, maître ; quand le but est la justice, tous les moyens peuvent être employés.

— Eh ! bien, l'enlèvement de Ien-ché nous livrait le Chan-toung ; ton imprudence a tout perdu.

— Le Chan-toung est parfaitement disposé, maître ; je ne m'explique pas ce moyen étrange.

— Ien-ché, épouse de Taï-ping, entraînait après elle sa province et le reste de la Chine.

— Taï-ping ne peut-il épouser Ien-ché d'une manière plus simple et plus légitime ?

— Elle refuse Taï-ping et la couronne d'impératrice.

Le jeune homme tressaillit.

— Mais, dit-il en cherchant à cacher son émotion, le prétendant ne repoussera-t-il pas un hymen forcé dont le premier acte aura été la trahison et le rapt?... je ne soupçonne point vos intentions, maître, mais alors même que Taï-ping consentirait, il n'épouserait la petite fille de Confucius que pour la voir mourir.

— Qu'importe? le principal est qu'il l'épouse, dit Gutzlaff avec impatience. Sans ta folle escapade, elle serait demain la femme de Taï-ping, et l'on cacherait sa mort aux populations enthousiastes qui suivraient l'insurrection au bout du monde à la suite de Ien-ché.

— Mais le consentement de Taï-ping?...

— Ai-je donc besoin de son consentement pour le servir? crois-tu que, jeune et ardent, il fût resté insensible aux charmes de Ien-ché? cette petite Chinoise, il faut bien l'avouer, renferme en elle toutes les perfections de beauté physique et morale. C'est la plus parfaite créature qui soit jamais sortie des mains de Dieu.

— Trop parfaite pour vivre peut-être, dit le jeune homme; la sainteté n'est pas de ce monde. Maître, votre dévouement à Taï-ping a égaré cette fois votre sagesse; le prétendant eût refusé ce service, je vous le jure. J'ai échangé les dons de l'amitié avec Taï-ping; son sang est mêlé à mon sang; nous pensons, nous agissons de même; nous n'avons plus qu'un cœur et qu'une volonté; eh bien, bénissez le T'ien du hasard qui m'a conduit vers vous, car le crime consommé ne pouvait être pardonné par Taï-ping.

Gutzlaff ne fut pas, ou ne voulut pas être convaincu.

— Maître, demanda Julien de Caïla, resterons-nous encore longtemps immobiles et inoccupés dans cette ville?

— Immobiles et inoccupés! répéta le missionnaire en haussant les épaules. Crois-tu donc que je resterais là si je n'y avais rien à faire? Où vous ne trouvez ni à prêcher, ni à combattre, vous autres, vous croyez que tout est fini.

— Mais la province entière est prête au soulèvement. Qu'attendez-vous?

— La province, un moment entraînée, peut rentrer dans l'ordre et la soumission au Tartare. En m'assurant de son idole, je m'assurais de sa fidélité.

— Et si au contraire l'indignation du saint duc eût soulevé contre vous le pays qui se montre aujourd'hui partisan des Ming?

— Ien-ché eût détourné l'orage. J'ai lu dans son âme un profond amour pour l'ancienne dynastie, un grand mépris des Mantchous tyrans et débauchés. Elle eût compris qu'il fallait sauver l'empire, et aurait elle-même calmé les ressentiments de son aïeul.

— La petite fille de Confucius eût frappé la fraude d'anathème?

— Tais-toi, insensé, s'écria Gutzlaff pâle et irrité en se levant. Qui t'a permis ce blâme de mes actes? ai-je réchauffé et nourri un serpent dans mon sein? songes-tu à me trahir?

— Oh! maître, maître! dit Julien avec un accent de douleur si profond qu'il toucha Gutzlaff, vous n'avez pas pensé cela!... demandez-moi ma vie; mais ma conscience, maître, c'est vous qui m'avez appris à ne la relever que de Dieu.

— Si Taï-ping succombe, ta conscience te reprochera d'avoir négligé les moyens pour arriver au but.

— Si Taï-ping succombe, je combattrai avec lui jusqu'à la dernière heure; je lui donnerai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je ne puis rien de plus.

— C'est cela. Voilà bien le caractère de cette race, de ces Français qui croient être des braves parce qu'ils donnent leur vie et ne sont que des fous. Et après? ton sang versé, ta vie donnée, Taï-ping n'en sera pas moins vaincu, la Chine idolâtre et ses empereurs tyrans.

— Maître, il y a au-dessus de tout cela, l'œil de Dieu qui juge, et la Providence qui veille.

Le missionnaire eut un sourire qui épouvanta son disciple. Leur conversation fut interrompue par un grand bruit dans l'habitation.

— Qu'est-ce que cela? demanda Gutzlaff.

— Je vais le savoir, maître, et je viendrai vous le dire.

Resté seul, le missionnaire eut un mouvement de colère et de dédain. Mais son attention fut aussitôt appelée vers la cour extérieure dans laquelle il lui sembla entendre é péter le nom de Taï-ping. Il se précipita à une fenêtre... le prétendant était entré dans la maison de Confucius. Déjà, il a passé le premier corridor; il traverse la cour... Julien de Caïla vient tomber dans ses bras. Le jeune Français se livre sans détour à la joie de retrouver son ami, mais Taï-ping reste grave et triste.

Cet homme, à peine âgé de vingt-cinq ans en paraît trente; on sent que la fatigue et les veilles l'ont déjà vieilli; sa physionomie exprime une grande douceur qui n'exclut pas une certaine fermeté; son front, développé en hauteur

surtout, semble appartenir à une nature croyante, et peut-être un peu ascétique, son teint est safrané, sa taille élevée, mais peu robuste ; son regard seul décèle la force de son âme ; il est impassible et commande plus que sa parole. Une grande réserve silencieuse annonce qu'il doit réfléchir longtemps avant de s'ouvrir à quelqu'un sur ses projets. Son attitude est noble, peut-être un peu hautaine, sa démarche lente, son geste énergique, mais il ne le prodigue pas.

Connaître un tel homme et espérer le conduire, c'est de la folie ou de l'audace ; le révérend père Gutzlaff en était seul capable ; il fallait, pour être ainsi aveugle, son excessif orgueil, sa longue habitude de chance heureuse non interrompue, et l'exemple d'un passé pendant lequel Taï-ping n'avait pas essayé la moindre révolte contre son autorité.

Quoique l'arrivée inattendue du prétendant lui paraisse au moins bizarre, il va à sa rencontre ; le saint duc arrive en même temps que lui auprès de Taï-ping. Une profonde tristesse est empreinte sur le visage du vieillard ; ses yeux sont rougis par des larmes récentes, les rides de son visage sont creusées depuis la veille, sa haute taille s'est courbée sous la fatigue d'une douleur poignante. A sa vue, le prétendant est saisi de respect ; il croit voir la grande figure du philosophe se dresser devant lui pour l'introduire dans son temple ; il s'incline profondément et baise la main du vieillard.

— Que le T'ien, dit-il, console votre vieillesse, et charme vos derniers jours par toutes les félicités terrestres.

Un soupir étouffé répond à ce vœu.

— Je suis soumis, dit de sa voix brisée le saint duc, à la volonté du T'ien.

Taï-ping pressent un malheur dans cette maison qu'il vient visiter. Gutzlaff se rapproche de lui, pendant que Julien l'interroge du regard.

— Je ne vous attendais plus, dit le révérend.

— Je le sais, répond froidement Taï-ping. Mais la justice réclame l'œil de l'empereur dans tout le royaume. Quand ses ministres oublient de la rendre, il doit veiller pour réparer les fautes de ses ministres.

Puis, se tournant vers le duc :

— Vénérable vieillard, dit-il, le descendant des Ming est venu jusqu'à vous pour puiser la sagesse à la source de votre haute vertu. Ien-ché, votre fille a été visitée par l'esprit; sa sainteté seule est comparable à sa science, voulez-vous accorder à votre serviteur un entretien avec cette merveille des merveilles?

— Hélas! dit le duc, ma fille se meurt! Cependant, ajouta-t-il, elle vous attend.

— Qui donc lui a déjà fait connaître mon arrivée?

— Oh! l'esprit qui est en elle lui dit les choses que les hommes lui cachent; elle nous a appris votre départ du Hou-Nan, votre retard pendant le voyage. Puis, enfin tout à l'heure, elle a dit : va au-devant de lui, mon père; le voilà.

On ne pouvait douter de la parole de cet homme austère; le prétendant était impressionné.

— Permettez-moi, dit-il, quelques instants de repos; tout à l'heure, je réclamerai l'honneur de m'asseoir un instant au chevet de votre fille aimée du T'ien.

Le duc se retira, et le prétendant fut introduit dans le salon de réception. On étendit le tapis rouge brodé d'or

qui servait aux grandes cérémonies sous les pieds du futur empereur; on servit le thé dans des coupes d'or incrustées de pierres fines sur des plateaux massifs que portaient des serviteurs.

Puis, les trois conspirateurs restèrent seuls.

— Maître, dit sévèrement Taï-ping à Gutzlaff, que signifie ce costume? c'est celui de la trahison.

Dès leur début, les insurgés avaient adopté le costume de la dynastie des Ming; ils coupaient leur queue, ce qui était le plus grand signe de révolte contre les Tartares, laissaient croître leur chevelure, et au lieu du *Chang* boutonné sur le côté, portaient des tuniques ouvertes sur le devant.

Surpris du ton sévère de Taï-ping qu'il avait toujours vu soumis à sa domination, Gutzlaff fut un instant interdit.

— Mon fils, dit-il ensuite, a-t-il pu soupçonner son père?

— Ne le croyez pas! s'écria l'ardent Julien. Un doute n'est pas entré dans l'âme de mon frère.

— Suis-je donc obligé de me justifier? ai-je atteint quatre-vingts ans pour subir un pareil outrage?

— Maître, répondit le prétendant avec calme, nous avons juré de ne plus quitter le costume des Ming. Il est notre drapeau; l'abandonner, c'est lâche. Il est notre signe de ralliement; y renoncer, c'est trahir.

— Mais à Pékin, aurais-je pu sans cela cacher ma présence?

— Soit; mais nous ne sommes pas ici à Pékin, maître!

Le révérend père se souciait fort peu de porter en voyage ce costume des Ming si compromettant; celui qui

coupait sa queue risquait sa tête, et il avait vu dans la capitale l'exécution de cent individus dont le seul crime était celui-là.

— Si mon fils, dit-il avec un peu d'ironie, attache tant d'importance à un signe extérieur, nous lui donnnerons cette satisfaction. Mais qu'il prenne garde ! si le costume des Ming est le signe de la révolte, il peut être aussi le masque de la trahison.

Et il sortit, laissant Julien de Caïla en proie à une agitation profonde ; ce jeune homme aimant et loyal voyait avec peine naître l'inimitié entre son père et son ami.

— Nous n'avons pas un instant à perdre, dit Taï-ping dès qu'ils furent seuls ; mes heures sont comptées. Dis-moi, ami, quels événements se sont passés ici depuis ton arrivée. Raconte en quelques mots ce que j'ai besoin de savoir.

La voix du prétendant tout à l'heure sévère était devenue douce comme une caresse ; il serrait dans une pression affectueuse la main de Julien dont il semblait comprendre la douleur et l'embarras. En effet le serment du sang avait lié le jeune Français à Taï-ping ; tous les deux s'étaient juré une amitié qu'aucune passion humaine ne pouvait vaincre, qu'aucun événement ne pouvait détruire. Il lui devait la vérité, et cette vérité accablait Gutzlaff.

Lorsque le prétendant entendit raconter la tentative d'enlèvement sur les filles de Confucius, malgré la couleur de dévouement que cherchait à y donner son ami, ses noirs sourcils se contractèrent, son regard eut un éclair terrible.

— Il est temps, dit-il, que nous soyons notre maître ; cet homme nous perdrait.

Gutzlaff ne rentra point. Blessé dans son orgueil, le révérend ne pouvait pardonner ; humilié devant Julien qui l'aimait, le respectait comme son père, et sur lequel il avait fondé toutes ses espérances, il éprouvait le besoin de se venger. C'était facile. N'était-il pas le grand maître de l'*Union Chinoise,* et Taï-ping-Wang un simple instrument, utile, mais non absolument nécessaire à ses projets ? Un prétendant est chose facile à retrouver.

IX

LA DERNIÈRE HEURE.

Quand les jeunes gens entrèrent chez la malade, celle-ci, couchée sur un divan, la tête appuyée sur un riche coussin, et couverte d'une longue tunique dont sa sœur s'était plu à la parer, semblait plutôt reposer que souffrir ; une lourde cordelière mêlée d'or pendait, serrant un peu la taille, de son lit jusqu'à terre. Son front était serein, son regard calme, son sourire céleste ; ses longs cheveux noirs dénoués tombaient en désordre sur ses épaules. Le soleil, à travers les vitraux de couleur et les stores, était pâle ; mais autour de la malade, il y avait comme un scintillement de lumière ; elle semblait rayonner dans un nimbe d'opale.

Taï-ping et son ami, arrêtés sur le seuil de la porte, y fussent restés dans une extase d'admiration si le duc, quittant le lit de sa fille, n'était venu à eux :

— Approchez-vous, dit-il ; elle vous attend.

A-luh, pâle et sombre, était debout, le regard attaché sur sa sœur comme si quelque force magnétique l'y eût retenue ; elle ne tourna pas la tête quand on annonça les deux étrangers ; rien ne pouvait la distraire désormais de sa pensée unique. Son âme était tout entière suspendue aux lèvres de Ien-ché.

Dans le coin le plus retiré de la chambre, le père Ambroise, agenouillé, courbait la tête ; on n'eût pu dire s'il priait ou s'il pleurait.

Les deux amis s'avancèrent en s'inclinant devant la malade ; ils étaient saisis d'un respect indéfinissable.

Ien-ché les enveloppa tous les deux ensemble de son regard triste et maternel.

— Soyez les bienvenus, dit-elle.

Puis, à Julien seul, elle ajouta :

— Je vous dois plus que la vie ; je vous dois de pouvoir mourir au milieu de tous ceux que j'aime. Soyez béni, dit-elle encore en offrant au jeune homme sa main pâle et moite, pour mon père, pour ma sœur et pour moi. Que le T'ien vous récompense !

— Dieu m'a conduit sur les pas des ravisseurs, répondit le jeune missionnaire ; c'est à lui seul que nous devons nos actions de grâces.

— J'avais pressenti un ami, reprit la malade, avant que vous entriez dans la maison ; je le savais près de moi ; mais je ne croyais pas le danger si proche.

S'adressant alors à Taï-ping.

— Pardonnez, dit-elle, à une pauvre fille de penser à son sauveur avant de vous offrir ses respects.

— C'est à moi, répondit le prétendant, de m'incliner devant vous et d'attendre votre bon plaisir. Ne sais-je pas que l'esprit est en vous et que la sagesse de Confucius a pénétré votre âme dès l'enfance? ne suis-je pas venu du Hou-Nan pour m'éclairer de vos conseils?

— Ne craignez-vous pas que ma réputation, dit Ien-ché souriante, ait plus d'éclat que je ne le mérite? J'ai consacré à l'étude, il est vrai, les années si courtes de ma jeunesse; mais, que sais-je?... le doute a déchiré mon âme, ma vie s'est épuisée à chercher la vérité.

— Cette vie si chère, le T'ien peut vous la rendre; n'est-il pas tout-puissant?

— Il ne le fera pas... Et gardez-vous de l'accuser d'impuissance ou d'injustice, vous ici présents. Cela doit être pour le bien de tous.

— Que dis-tu, s'écria le duc qui jusque-là était resté silencieux et l'œil sec; le bien peut-il sortir du désespoir? as-tu vu la douleur enfanter la joie? la mort donner la vie?

— Oui, répondit Ien-ché d'une voix forte qui pouvait faire supposer la mort loin d'elle encore; oui, Ama. C'est l'épreuve qui vous a fait saint. C'est la douleur qui nous détache de la terre, et nous porte à regarder le ciel. Fils des Mings, dit-elle ensuite en tournant vers Taï-ping son regard calme et profond, que vouliez-vous de moi?

— La lumière.

Elle se recueillit un instant; puis, demanda:

— Où marchez-vous? est-ce l'appât du trône, est-ce l'amour du peuple qui vous guide?

— J'ai juré par le T'ien de délivrer le peuple de la ser-

vitude, de secouer le joug de la tyrannie au prix de ma propre vie s'il le faut, de chasser le Tartare débauché et féroce, de suivre en tout point la doctrine de Confucius.

— La sagesse tout entière est là, répondit Ien-ché. Pourquoi la chercher ailleurs? les livres saints sont les livres de vie. Dans l'enfance des mondes, tous les peuples avaient une croyance unique, un seul Dieu, une seule loi; ils se sont pervertis, pour leur enseignement peut-être; ils se sont divisés en religions diverses. Ces religions, n'ayant pas la logique pour base, ont été en butte à des troubles de toutes sortes, à des protestations, soit pour leur réforme, soit pour leur perte. Il en est sorti des sectes nombreuses. Dans l'empire du milieu, les institutions primitives, grâce à Confucius, sont restées intactes; nous n'avons qu'une doctrine, celle des patriarches, celle que Dieu a écrite dans le cœur de l'homme dès sa naissance; la loi naturelle. Comment la nation chinoise s'est-elle conservée immobile dans un univers si mouvant? Ses premiers législateurs avaient-ils une force inconnue aux hommes des autres peuples pour leur imprimer cette forme indélébile? Ce qu'il y a de certain, c'est que nos lois sont les seules qui aient conservé quelque vestige des lois éternelles qui gouvernent le monde; c'est que notre civilisation est la plus ancienne de la terre. Nous nous sommes arrêtés, il est vrai, dans la voie du progrès, grâce à notre égoïste orgueil; nous nous cachions pour rester la première nation de la terre. Et voilà l'Occident qui vient à nous, et nous dit : comparez. L'Occident rayonne et nous sommes dans l'ombre. Est-ce à dire que nos institutions valent moins que les siennes? l'Inde nous a jeté, avec son

Boudha stupide, les superstitions qui endorment et perdent les peuples en leur ôtant la raison, les prêtres qui spéculent sur l'ignorance et la peur. Les catholiques nous ont apporté la croix, symbole douloureux qui entraîne ceux qui souffrent et ceux qui aiment, mais qui ne sera pas la régénération du monde parce qu'un symbole d'amour ne saurait être l'étendard de la justice. Ce qu'il y a d'étrange, ce sont les rapports de ces deux religions dans le culte extérieur : cérémonies, costumes, prêtres se ressemblent. En Europe comme en Asie, ils cherchent à remplacer la foi par la pratique : là-bas, ils veulent anéantir la loi d'amour du Christ; ici, la doctrine raisonnée de Confucius. Mais l'Occident a eu sa révélation nouvelle; l'esprit a parlé par la voix de plusieurs. C'est de l'Occident que renaîtra la foi; rien n'arrêtera désormais l'essor de la pensée humaine.

Il faut croire, car la foi, quoi qu'en disent certains hommes qu'on appelle esprits forts, est en accord parfait avec la philosophie. Il faut croire, mais sans sortir des bornes de la raison; croire avec son cœur, croire avec sa pensée. Croire, c'est sentir, croire, c'est aimer; la croyance mène à la lumière, et la lumière c'est l'unité, c'est la solidarité des peuples. Quand toutes les nations auront la même foi, il n'y aura plus qu'un peuple, et ce sera un peuple de frères. Il n'y a qu'une loi qui puisse devenir universelle; c'est la loi naturelle; il n'y a qu'une religion vraie; cette religion n'a qu'un Dieu et qu'un guide; le Dieu, c'est l'être suprême, l'essence de toutes choses, l'éternelle justice; le guide, c'est la conscience. Avec ce flambeau, nul ne peut se tromper de route involontairement.

Le christianisme a fait faire à l'humanité un pas vers la lumière; le mosaïsme avait eu sa grandeur, mais il s'était perdu par la superstition; l'égalité première avait disparu; c'était le règne du riche, du fourbe, du tyran; le pharisien avait la puissance, les peuples gémissaient. D'un côté le judaïsme repoussait l'esprit de Dieu par la matière; de l'autre le paganisme épuisé râlait sous l'impuissance de ses dieux stupides. Les peuples d'Occident étaient dans l'attente; comme à toutes les époques de misère, l'humanité enfantait un sauveur. Jean parut, et après lui Jésus de Nazareth; la loi d'égalité fut de nouveau prêchée et comprise par quelques-uns; les autres la firent expier au Nazaréen. L'Europe a cela d'étrange que tous ses grands hommes ont payé par le martyre leur courage et leur génie. Pendant que nous honorons les nôtres, ils persécutent les leurs. L'Orient fit de même cette fois.

Tant que la croix fut dans l'ombre, elle eut de fidèles disciples, d'ardents défenseurs, des croyants capables de communiquer leur foi au monde, des frères. Mais ceux qui en craignaient le triomphe s'en emparèrent et en firent un étendard. Protégés par ce symbole qu'ils surent rendre éblouissant, il dirent : voilà la lumière ! De leur philosophe ils firent un Dieu, de sa sagesse l'infaillibilité, de ses actes des miracles.

Le catholicisme était né. Les catholiques sont les pharisiens du christianisme; ils l'ont perdu. Et voilà pourquoi l'Occident éclairé enfante de nouveau. Il n'est point sceptique parce qu'il marche à la recherche de la vérité; il ne veut pas tuer la foi parce qu'il cherche à détruire l'ignorance.

Par le miracle, on entraîne les simples d'esprit; par la pratique, on amuse les faibles. Ce n'est plus l'heure du miracle et de la pratique. La philosophie doit triompher. La philosophie, c'est l'alliance de la foi et de la raison. Elle a été jusqu'à ce jour le partage de quelques-uns, les lettrés, les privilégiés de la science; il faut qu'elle soit à tous. Les peuples, fatigués de mensonges, ont besoin de lumière. L'Occident, par l'effort surhumain de quelques-uns, a écarté les ténèbres qui entravaient sa marche. Le catholicisme agonise. Jésus de Nazareth, le grand précurseur, sera bientôt rétabli sur le trône qui convient à sa grande ombre. L'avenir le vengera du passé. L'Europe a déchiré le voile qu'avait jeté sur elle la superstition. Secouons notre léthargie, et marchons avec elle. Détruisons les temples et les idoles, éclairons les peuples pour qu'ils ne les relèvent point. Et l'Empire du milieu aura encore son jour de gloire. Et la philosophie de l'Europe, se confondant avec la doctrine de Confucius, sera le lien solide qui doit unir à jamais l'Orient et l'Occident.

Un faible gémissement interrompit Ien-ché; elle tourna la tête, et vit le père Ambroise, toujours à genoux, abîmé dans une douleur si profonde que son âme en fut pénétrée. Cette légère plainte était-elle une protestation ou un regret? personne ne le sut; la malade le devina peut-être.

— Maître, dit-elle, voulez-vous m'entendre?

— Parlez, répondit le révérend d'une voix brisée.

— Maître, votre science a aidé la lumière à pénétrer dans mon esprit, et si le doute a torturé mon âme, si mon corps n'a pas eu la force de résister aux combats intérieurs, maître, le T'ien le voulait ainsi pour mon bien,

pour le vôtre, pour l'enseignement de tous. Vous n'en êtes pas responsable.

— Oh! s'écria le père Ambroise dans un élan de désespoir, le doute est une chose horrible; je l'ai jeté dans votre âme, et il vous a tuée. Mais votre vengeance est venue, Ien-ché : je doute, moi aussi à cette heure, et je comprends enfin ce que vous avez souffert.

— Maître, reprit la malade avec un céleste sourire, ne repoussez pas la souffrance. Le doute est la voie douloureuse qui mène à la lumière. Acceptez le combat; il suffit de savoir lutter pour vaincre. Ah! quand la mort approche, quand l'esprit se détache de la matière, si vous saviez comme il devient lumineux! On s'étonne de n'avoir pas compris plus tôt les grands mystères primitifs, de n'avoir pas su employer pour le bien de tous, ces deux toutes-puissances que le T'ien nous a données : l'intelligence et l'amour. Vous aviez l'intelligence, maître; mais vous n'avez pas aimé; de là votre impuissance. Ces deux dons du ciel, il faut les posséder pour être complet. Vous avez développé en moi le premier, maître; mais vous avez voulu tuer le second; de là ma lutte et ma souffrance. Ce n'est pas l'amour d'un symbole, l'amour idéal d'un Dieu impossible qu'il faut apprendre aux hommes; il n'y a qu'un amour vrai, saint, indestructible; c'est l'amour de l'humanité. Celui-là ne détruit rien, au contraire; il donne plus de force aux autres affections. L'amour de la famille, l'amour de l'homme et de la femme sont des sentiments sacrés, des parcelles détachées du grand amour universel, et indissolubles comme lui quand elles viennent de lui. Votre amour idéal, impossible, déraisonnable d'un Dieu

qui serait absurde, s'il était ce qu'on vous l'a fait, détache de l'homme et enfante par conséquent l'égoïsme. Vos dévouements en ce monde ne sont, d'après vos préceptes, que des garanties de bonheur pour l'autre.

L'orgueil du père Ambroise eut un mouvement de révolte.

— Maître, dit Ien-ché avec sa douceur triste qui allait à l'âme, maître, pardonnez-moi de vous dire la vérité; demain, je ne le pourrai plus.

— Tais-toi! s'écria le malheureux duc dont le désespoir tuait l'admiration, le T'ien ne sera pas impitoyable; tu ne mourras pas!

— N'accusez pas le T'ien, Ama, parce qu'il a marqué le terme de mon épreuve. La vie nouvelle rayonne quand la vie passée a été pure. Et si j'étais encore attachée par la matière aux choses de ce monde, l'esprit de vérité ne m'éclairerait pas à cette heure peut-être pour l'enseignement de ceux qui m'entourent.

Taï-ping écoutait, grave et recueilli, la jeune inspirée : Julien de Caïla laissait lire sur son visage mobile l'enthousiasme qui débordait de son âme; il avait oublié son père adoptif absent; les impressions pénibles du matin et de la nuit s'étaient effacées; tout son être était suspendu aux lèvres de Ien-ché qu'il embrassait dans un amour pur, ardent, inavoué, le premier de sa vie, qui ne devait vivre que pour mourir, à moins qu'il ne fût assez fort pour survivre à la mort.

A-luh, sombre et livide plus que la mourante, toujours debout, toujours penchée sur elle comme si elle eût eu à la défendre, semblait dire à ces hommes qui entouraient

son lit : elle est à moi. Et à la mort : tu ne passeras pas !

Quand le père Ambroise se rapprocha, appelé par un geste de Ien-ché, A-luh eut un mouvement de répulsion et de mépris qu'on ne saurait rendre. Puis quand sa sœur parla d'amour, son visage exprima une haine si profonde, une énergie si puissante qu'elle sembla transfigurée. Sa grâce d'enfant avait fait place à une grandeur hautaine; son sourcil s'était plissé d'une manière terrible; elle avait eu un de ces sourires ironiques qui ne peuvent sortir que d'une âme broyée.

Elle était belle ainsi, d'une beauté qui attirait et fesait trembler. Ce n'était plus l'ange d'amour cherchant à recueillir le dernier souffle d'une âme aimée; c'était l'ange de la justice prêt à saisir ce souffle pour en frapper ceux qui l'avaient arraché.

— Vous ne croyez pas aux prodiges ? demanda Taï-ping à la jeune fille, après quelques instants de repos.

— Je crois, répondit Ien-ché au plus grand des miracles, au miracle social, à l'inspiration qui donne à l'homme une puissance parfois surnaturelle dont le vulgaire peut être frappé. Je crois à l'esprit qui éclaire certains êtres plus que les autres, en raison de la pureté de leur vie et de leurs efforts vers la perfection qui n'est en réalité que l'état spirituel. N'était-ce pas un miracle de courage que Moïse revenant en Égypte après trente ans d'absence pour mener Israël à la conquête de l'avenir ? N'était-ce pas un miracle d'inspiration que Socrate proclamant l'unité de Dieu au sein du paganisme, sans que rien le lui ait révélé que son génie et la pureté de son âme ? N'était-ce pas un miracle de persévérance que Confucius, fouillant

à travers le passé et faisant renaître de la loi primitive la doctrine des générations futures? N'était-ce pas un miracle d'amour que Jésus proclamant seul, au milieu de nations livrées au matérialisme, la loi de charité qui fit tant de martyrs? n'est-ce pas encore, et celui-là est le plus récent de tous, un miracle de raison que Voltaire, sous des rois despotes, entouré de nations catholiques, affranchissant l'âme des liens extérieurs, arrachant l'esprit à la forme qui l'étouffait!

— Mais certains prodiges n'ont-ils pas annoncé votre naissance?

— Je ne nierai pas, répondit Ien-ché, parce qu'au-dessus de nous il est une puissance dont le but échappe à l'intelligence humaine. Mais je ne m'explique pas quel besoin peut avoir le T'ien de ces signes extérieurs pour conduire les hommes, et, pour ma part, je n'ai jamais vu de miracles que ceux que tout le monde voit, et qui attestent la grandeur et l'amour du T'ien. Les peuples aiment les spectacles et les prodiges; c'est pourquoi tous les despotes les amusent avec ces hochets. Où les a-t-on menés jusqu'à ce jour par ces mensonges? La vérité seule est lumineuse; éclairez les peuples, mais ne les trompez plus. Tout l'avenir est là.

Ien-ché ferma les yeux. Le duc fit éloigner le prétendant et son ami, et les accompagna à l'autre extrémité de la pièce. Le vieillard chancelait en marchant, son désespoir muet était navrant. Julien de Caïla pleurait penché sur l'épaule de Taï-ping qui respectait ces deux douleurs entre lesquelles il était placé.

Le père Ambroise s'était retiré depuis longtemps à sa place première. A-luh, restée seule auprès de sa sœur,

perdit aussitôt l'expression terrible et désespérée qui bouleversait son charmant visage ; elle redevint instantanément l'ange de l'amour fraternel, et embrassa le front de Ien-ché qui sourit sous l'impression de cette haleine pure et douce.

— Croyez-vous qu'elle meure ? demanda tout à coup le saint duc qui voulait douter encore. Regardez-la donc ! Est-ce là le visage d'une mourante ? Je vous dis qu'elle ne mourra pas.

Les jeunes gens gardèrent le silence ; ils n'osaient donner au duc une espérance qu'ils ne partageaient pas ; ils ne voulaient pas non plus désespérer le vieillard.

Le pauvre père s'éloigna d'eux avec un geste d'impatience, et revint près de Ien-ché qui dormait toujours. Il se mit à genoux, s'appuya sur le lit et prit une des mains de la malade dans les siennes.

— Je ne veux plus te quitter, murmura-t-il.

Dès que le prétendant fut seul avec son ami :

— Pleure, dit-il, et ne crains pas que j'accuse ta faiblesse.

Le jeune Français releva la tête ; son visage était inondé de larmes...

— Tu l'aimes, ami ! dit Taï-ping à voix basse.

Ien-ché cependant rouvrit les yeux et sourit ; son visage avait repris les roses de ses plus beaux jours ; son regard brillait. Si le duc avait relevé la tête en ce moment, il aurait cru à la résurrection de sa petite-fille. De sa main restée libre, la malade rappela les jeunes gens auprès d'elle.

— Je le savais, dit-elle, en s'adressant à Julien de Caïla.

Ne vous étonnez pas trop ; à l'approche de la mort, les facultés doublent. Et d'ailleurs, moi aussi, depuis cette nuit heureuse où vous m'avez sauvée, moi aussi je vous aime.

Le jeune homme eut un cri de joie qu'on ne saurait rendre. A-luh pâlit. Le duc serra la main de sa fille dans une plus forte étreinte.

— Vous voyez bien, reprit Ien-ché qu'il est bon que je quitte la vie.

Les jeunes gens ne la comprirent point.

— La petite-fille de Confucius, reprit-elle, ne peut choisir un époux parmi les Fo-lan-si. (Français). Ah ! je n'ai point le sot préjugé des races ; il m'importe peu qu'un homme soit blanc ou noir, qu'il naisse sur la Terre des fleurs ou dans le pays des neiges ; c'est la vertu qui doit unir les hommes, non le pays qu'ils habitent ; mais le peuple jugerait mal l'alliance d'une Confucius avec un ennemi, nous nous devons aux exigences des peuples tant que nous ne les aurons pas éclairés.

C'était hier, ajouta la jeune fille dont la voix était résonnante et douce, le visage radieux ; et il me semble que cette nuit est loin, bien loin dans le passé. Le T'ien a envoyé cette consolation à ma dernière heure ; qu'il soit béni. Ami, la mort ne sépare point les âmes, je vous attendrai. Voulez-vous nous unir ?

Le jeune homme se précipita aux pieds de Ien-ché ; le duc se releva pour les bénir et l'auréole de bonheur qui couvrait le front de sa fille lui fit croire un instant au miracle désiré.

— Ami, dit encore la malade, je vous laisse tout ce que j'aime.

— Elle vivra ! s'écria le duc. Le T'ien le veut ! elle a choisi son époux ; mes petits-enfants fermeront ma tombe.

— Ama, supplia Ien-ché, Ama, vous êtes la sagesse et la force ! ne m'ôtez point mon courage ; ils ont besoin que je parle encore.

— Eh ! que m'importe l'Empire? dit le duc avec force. Que m'importent les peuples ? que me fait l'avenir ? C'est mon enfant que je veux ! ma gloire, ma force, ma vertu !... le reste n'est rien.

Une pâleur mortelle se répandit de nouveau sur le visage de la malade.

— Ama, dit-elle, est-ce au descendant de Confucius d'oublier la sagesse et la résignation ?

Devant la douleur de Ien-ché, A-luh la quitta. Entourant le vieillard de ses deux bras enlacés :

— Et moi, dit-elle, Ama, ne suis-je plus ton enfant ? Un sanglot calma le duc qui retomba sur le lit de sa fille.

— Taï-ping, dit alors la mourante, à vous mes dernières paroles ; j'ai lu dans l'avenir ; la douleur a brisé mes forces. Ecoutez, et n'oubliez pas. Le Mantchou est sur le trône par la volonté du T'ien ; il en descendra ; mais votre mission n'est pas encore de l'en chasser. L'étranger est à nos portes ; la trahison et la faiblesse les lui ouvriront ; il entrera triomphant dans Pékin, l'empereur fuira devant lui ; l'Empire du milieu est appelé à cette honte.

Le prétendant voulut parler.

— Écoutez jusqu'à la fin, dit l'inspirée. L'incendie de Huyen-mi-nu-hien éclairera la fuite du Fils du ciel. Hien-foun gne vendra pas sa vie aux barbares ; il préfèrera leur

abandonner l'Empire, ses richesses, et même sa famille. Hien-foung sera l'opprobre éternel du trône et la honte des peuples.

— Qu'il périsse donc ! s'écria Taï-ping, ne pouvant résister à son indignation, qu'il périsse et que l'Empire soit sauvé.

— Oui, murmura le duc d'une voix éteinte, que l'Empire soit sauvé ; mais que mon enfant le soit aussi !

— Ama, dit Ien-ché, votre douleur fera taire l'esprit qui parle en moi.

Un faible gémissement répondit à ce reproche; Ien-ché reprit :

— Taï-ping, fils des Ming, vous ne sauverez pas l'Empire de l'invasion européenne. Les Fo-lan-si et les hommes rouges seront avant vous dans la capitale céleste.

— Nous nous hâterons, dit le prétendant.

— Vous ne marcherez pas contre la volonté du T'ien. Fils des Ming, ajouta-t-elle d'un ton solennel, accomplissez-vous un devoir ?

— Je le crois.

— Vous n'avez encore eu que des triomphes; l'heure des revers sonnera. Comment l'accueillerez-vous?

— Sans défaillance, parce que je combats pour la justice qui doit triompher tôt ou tard.

— Et si vous ne devez rien recueillir de votre œuvre?...

— Je m'inclinerai devant la volonté toute-puissante du T'ien, et je mourrai satisfait si les peuples recueillent le fruit de mes travaux.

— Marchez donc, Taï-Ping. Vous êtes bien le descendant de la vieille dynastie dont nos cœurs gardent le sou-

venir, quoique nous eussions obéi au Tartare s'il fût resté digne de notre soumission. Vous ne porterez désormais d'autre nom que celui de T'ien-té (Vertu céleste); ils vous est dû ; c'est sous ce nom que vous béniront les générations futures; c'est lui qui passera à la postérité. Marchez sur Nankin; cette ville était la résidence de vos pères, elle sera la vôtre; faites-en le siége de votre gouvernement. Après cela... que le T'ien vous garde! il y aura des périls et des épreuves dans votre vie ! marchez quand même où vous guidera votre conscience. Vous êtes pour les peuples l'expression du progrès, l'espoir de l'avenir; ne mentez pas à votre mission. Si vous délivrez notre malheureux pays de la tyrannie, si vous rétablissez la bonne foi, si vous exterminez la superstition, si vous fondez la liberté en garantissant les droits de tous, vous aurez fait assez pour mourir en paix et glorieux, que vous soyez heureux ou non.

Dans cette lutte terrible, sanglante, vous ne marcherez pas seul, Taï-ping; le T'ien en sa bonté vous a réservé deux joies en ce monde, les plus douces et les plus rares: un ami et une compagne dévouée. Je le sais, ma réputation vous a amené ici, et vous vous berciez de l'espoir que la petite-fille de Confucius vous aiderait à ébranler le trône des Mantchoux. D'autres l'espéraient comme vous, puisqu'ils employaient pour arriver à leur but la ruse et la trahison.

— Ce lâche attentat sera puni! s'écria Taï-ping.

Julien de Caïla eut au cœur une souffrance aiguë : son ami condamnait son père.

— Ce sera justice, répondit Ien-ché sans faiblesse et sans haine; mais prenez garde que la vengeance se mêle jamais à votre justice. Si j'avais vécu, ajouta-t-elle, je ne

serais pas devenue votre épouse sans déchirer le cœur d'un ami; je meurs, et l'amour de cette âme que je pressens aussi fort que la mort va s'ensevelir dans mon tombeau. Le cœur de Julien ne sera désormais rempli que par l'amitié. L'esprit est en moi, c'est vrai; je l'ai cherché dans l'étude et dans la vertu; mon aïeul m'a communiqué son intelligence. Mais je n'étais pas assez forte pour tant de fatigue; votre compagne eût été faible pour la lutte active que vous entreprenez. Je rends grâce au T'ien de m'avoir laissé la vie jusqu'à ce jour. L'épouse que je vous destine a toutes les vertus et possède toutes les sciences. Son corps est robuste, quoique peu développé; son âme renferme la tendresse d'une femme et la vaillance d'un héros. Le saint duc ne mettra point d'obstacle à l'union que je vous propose, et ma sœur obéira.

Il y eut un silence solennel après ces paroles; tous les témoins de cette scène inattendue étaient dans un étonnement profond. Le prétendant leva les yeux sur la jeune fille qu'il n'avait pas remarquée encore. Elle était debout toujours, sombre et belle, ardente et désespérée; son sein était soulevé par des soupirs inégaux, sa lèvre avait des tressaillements; son regard enveloppait Ien-ché de ses noirs rayons comme s'il eût voulu la protéger contre la mort.

— Sœur, dit-elle, pourquoi parler d'union quand nos cœurs ne sont remplis que de ta pensée et de ton amour?

— Parce que bientôt je ne le pourrai plus. Si tous vous m'aimez, si tous vous voulez que mon âme vous quitte en paix, faites-moi cette consolante promesse.

— Ma fille, dit le duc qu'on entendait à peine, ce que tu veux, je le veux. Tu es la sagesse.

Le prétendant s'inclina.

— Si le T'ien me donne ce bonheur, dit-il, la petite-fille de Confucius sera la plus respectée et la plus aimée des impératrices.

— Elle sera ma sœur, ajouta Julien de Caïla.

— J'obéirai, dit à son tour A-luh d'une voix ferme.

On avait oublié le père Ambroise; anéanti dans une prière ou dans une extase, il ne leva point la tête; il parut ne rien entendre.

— Le repos éternel arrive, reprit Ien-ché. Je meurs en paix. Descendant des Ming, l'épreuve sera rude, le sentier de votre vie sera glissant; prenez garde! le vrai triomphe, c'est la vertu et non la gloire.

— Par le T'ien, et par votre sagesse, je jure de ne pas m'écarter de la justice.

— Et toi, fille de Confucius, ce n'est pas la joie que je t'offre dans l'union du descendant des rois; c'est le dévouement à la cause des peuples. Tes roses de fiancée seront le deuil et l'isolement; ta couche nuptiale sera teinte du sang de la guerre civile; tes joies d'épouse seront tes sacrifices à ton époux. Acceptes-tu librement, sœur, l'union que te propose Ien-ché mourante? c'est la seule immolation que je puisse faire. Que le T'ien te compte les douleurs qu'elle me cause! à l'empire en danger, à son défenseur, je donne l'enfant de mon amour, ma fille autant que ma sœur.

— J'accepte, dit encore A-luh.

Le père Ambroise releva la tête; il avait pleuré.

— Oh! murmura-t-il, la foi chrétienne ferait-elle naître plus de vertu?

— Ama, dit Ien-ché en attirant à elle la tête du vieillard, Ama, nous nous reverrons. Ne veux-tu pas me croire ?

— Je te crois, enfant de mon amour, je te crois. Je le sens comme toi à cette heure : ne pas croire, c'est ne pas aimer. Fille de mon fils, je ne te quitterai pas en ce monde, et je te retrouverai dans l'autre.

Un sourire céleste illumina le pâle visage de Ien-ché.

— Encore une fois, murmura-t-elle ; ce sera la dernière... il le faut.

Et elle ferma les yeux.

Un silence recueilli régnait parmi les assistants ; la douleur était peinte sur tous les visages, une douleur profonde, mais calme, fière, résignée que la sainte ne pouvait condamner. Le sommeil de la jeune fille était bien pareil à la mort ; aucun souffle ne sortait de ses lèvres entr'ouvertes, aucun battement ne trahissait son cœur, aucun tressaillement n'agitait sa paupière ; son front pâle restait lisse et froid comme le marbre. Tout-à-coup, il s'illumina ; le visage de la mourante reprit son expression de vie et d'amour ; il était si resplendissant des grandeurs de l'autre vie que les assistants se prosternèrent devant ce mystérieux éclat.

— Que le T'ien soit loué ! dit la jeune fille en ouvrant à demi son regard voilé par ses longs cils comme si elle eût craint d'en laisser sortir trop de rayons. L'avenir resplendit. Le sang des martyrs n'a pas coulé en vain ; la voix des persécutés a été entendue dans les régions supérieures ; les efforts des vrais croyants, les travaux des législateurs, les études des sages, rien n'est perdu, rien n'est inutile. L'humanité

semble ingrate, mais la lumière se fait; et tous ceux-là qui ont souffert, qui ont travaillé, qui ont aimé, ont allumé le grand phare de l'avenir. Courage donc, vous qui devez lutter encore! souvenez-vous que dans la lutte éternelle du bien contre le mal, de la vérité contre l'erreur, il n'y a de vaincus que les inconstants et les pervers. La douleur est une gloire, la mort est un triomphe. L'ignominie du présent se change en rayons pour l'auréole future. La Chine est arrivée à une grande époque de crise politique et religieuse; l'heure du combat a sonné, la lutte sera longue, mais la vérité vaincra. Pauvre patrie! ajouta la mourante avec tristesse; que de douleurs vont déchirer ton sein pour te conduire au progrès que tu as dédaigné! que d'humiliations pour racheter ton fol orgueil! que d'efforts pour te fermer ce passé que tu as aimé trop exclusivement! que de persécutions pour te forcer à regarder l'avenir!... l'étranger foulera de son pied orgueilleux la Terre des fleurs ensanglantée; il effacera nos souvenirs, détruira nos palais, appuiera sur nos fronts courbés sa main de fer impitoyable, mais imprudente.

Taï-ping eut le frissonnement du coursier sauvage que retient le mors pour la première fois.

— Courage, fils des rois, reprit Ien-ché en attachant sur lui son regard éblouissant. Courage! un titre plus beau t'attend; une gloire plus durable que celle du trône t'est réservée. Que tu sois martyr ou vainqueur, l'avenir écrira ton nom sur ses tablettes impérissables parmi ceux des défenseurs de l'humanité. T'ien-té, le T'ien, en te donnant par ma bouche ce nom qui t'oblige, te défend d'en porter un autre.

Puis s'adressant de nouveau à tous ceux qui l'entouraient :

— L'aurore se lève resplendissante, dit-elle avec une expression de joie divine. Je vois s'ouvrir une ère nouvelle; c'est l'ère universelle de la fraternité. L'Occident et l'Orient unis ne font plus qu'un peuple; la guerre est impossible, et les rois inutiles!... plus de nuage à l'horizon, plus de point noir dans le ciel!... l'élément chrétien, dépouillé de la superstition catholique, Confucius débarrassé de Boudha, se comprennent et se confondent. Il n'y a plus qu'un Dieu, une religion, un lien parmi les peuples; la terre entière est une grande nation; la vérité plane au-dessus d'elle, et l'éclaire; la philosophie guide les hommes, et l'amour les unit... On n'achète pas trop cher le bonheur des générations futures. Aimons pour savoir souffrir. Espérons pour savoir nous dévouer. Croyons pour savoir triompher.

La jeune fille cessa de parler; mais son âme prête à s'échapper semblait avoir communiqué sa flamme à celle des assistants. Tous s'étaient levés à cette voix de la mort, et tous, animés de ce courage que donne l'abnégation eussent été, à cette heure, aussi heureux de marcher au martyre qu'au triomphe. Le saint duc avait perdu son expression désespérée, le père Ambroise lui-même ressentait la commotion de ce choc électrique des âmes; A-luh, rayonnante, semblait l'ange qui plane au-dessus des dévouements pour les couronner. Dans cette petite chambre de jeune fille, l'esprit de Confucius triomphait, et Loyola était vaincu par la logique du cœur.

Retombée sur son oreiller, pâle et sans souffle, Ien-ché conservait dans cette douce mort sans agonie l'expression

heureuse d'espérance qu'elle venait de communiquer à ses amis.

— Mon père, fit-elle faiblement.

Le duc se souleva avec peine, s'inclina sur sa fille et l'embrassa. Cette caresse parut la ranimer.

— Mon enfant! dit le vieillard en retombant à genoux et collant de nouveau ses lèvres froides sur la main plus froide de la mourante.

— Oh! murmura A-luh, sans les émotions de cette nuit affreuse, elle aurait pu vivre quelque temps encore.

Taï-ping, désormais T'ien-té, prit la main de la jeune fille et la serra en silence. C'était une promesse.

— Peut-être, répondit Ien-ché de sa voix éteinte. L'heure de la séparation est bien douloureuse... mon père, du courage! l'autre vie est belle... je la vois resplendir. Mais, quitter ceux qu'on aime!.. A-luh, tu fermeras nos tombeaux. Sois forte... tu es le seul espoir de notre famille.., c'est à toi de faire revivre, honorer, respecter le nom de Confucius... c'est à toi d'ajouter une gloire à sa gloire. Ah! que je vous aimais!.. mon âme était trop remplie d'amour, mon corps trop faible. Maître, je vous pardonne!.. vous tous, je vous aime... Sœur, viens près de moi... plus près... encore.

Si la mort dévoila son secret à l'enfant, nul ne le sut. Mais aussitôt un dernier baiser, A-luh jeta un grand cri et se releva roide et froide comme la morte. Le prétendant et Julien de Caïla, oubliant Ien-ché, se précipitèrent et unirent leurs mains pour la soutenir. Alors la sainte rouvrit les yeux, et fixant de ce dernier regard qui laisse dans l'âme une impression si profonde, les trois jeunes gens,

on entendit comme un souffle, passer dans l'air au-dessus d'eux cette dernière prédiction : l'avenir !... la triade !

Ils étaient trois en effet, unis par la force de l'amour et du dévouement, unis à jamais pour souffrir, pour aimer et pour mourir ensemble.

Le saint duc ne fit pas un mouvement et garda jusqu'à la nuit sur ses lèvres la main glacée de sa petite-fille. Mais quand on voulut l'arracher du lit de mort, on s'aperçut qu'il y avait deux cadavres à coucher dans le tombeau.

T'ien-té et Julien de Caïla veillèrent avec A-luh; la pauvre enfant n'était pas abandonnée dans son désespoir; il lui restait un époux et un ami.

Quand le père Ambroise voulut se rapprocher des morts pour veiller avec les autres, la jeune fille se releva fière et hautaine. Le désespoir donnait à son courroux quelque chose de terrible.

— Le bourreau, dit-elle, ne veille point ses victimes. Vous l'avez tuée !.. que voulez-vous encore ?

En face de cette accusation, le vieillard se recula terrifié. Il venait de mentir à son passé, de manquer à son vœu de mort ; son cœur pétrifié s'était fondu au contact d'une âme ardente ; il voulait aimer pour la première fois ; et il était repoussé.

— Elle vous a pardonné, reprit A-luh, parce que son âme toute d'amour ne pouvait haïr. Mais la justice ne vous pardonnera pas. Retirez-vous.

Le père Ambroise eut un cri de désespoir.

— Mais je t'aurais aimée toi ! j'aurais été ton père !..

— Et j'aurais accepté pour père celui qui a tué ma sœur !

Un sanglot arrêta les paroles aux lèvres de l'enfant; mais d'un geste impérieux, elle montrait la porte au révérend père.

C'était justice. Le malheureux était puni comme il avait péché. Quand il fut plus calme, ce n'est pas la mort de Ien-ché qu'il se reprocha le plus, ce fut son inconstance d'une heure aux lois de Loyola. Le vieil orgueil jésuitique, se réveillant, fut implacable; il embrassa de sa haine la famille de Confucius, morts et vivants ; il eut une malédiction terrible contre tous les défenseurs de la justice, un cri de rage contre l'humanité entière... et il s'enfuit.

Pendant que Ien-ché mourait quelques jours plus tôt par suite des émotions de la nuit précédente, Gutzlaff, blessé lui aussi dans son orgueil par le prétendant, préparait sa vengeance. Le moyen était simple, l'exécution facile : le missionnaire conspirateur se rendit auprès du mandarin inspecteur de la ville et lui découvrit la présence de Taï-ping dans la maison de Confucius. La nouvelle de la mort du saint duc et de sa fille avait frappé la ville entière de consternation; et tel est le respect des populations pour cette famille que le mandarin, même dans un cas aussi grave, n'osa pas violer le domicile du mort.

Quand les tombeaux furent fermés et que la police chinoise voulut faire son devoir, le peuple connaissait la présence du prétendant dans l'habitation et s'y était porté pour la défendre : le saint duc, disait-on, protégeait le prétendant; l'hôte du saint duc est sacré. La ville de Kien-fou-hien était tout entière dans les rues; c'était un vacarme, un tohubohu sans nom ; il s'était formé deux partis parmi la foule; l'un pour le mandarin et sa police, eût été sans force

si Gutzlaff qui l'excitait, n'eût ramené à lui peu à peu les membres, habitués à l'obéissance, de *l'Union chinoise;* l'autre pour le prétendant, n'aurait pas eu même à s'occuper de son ennemi, si la population avait suivi ses instincts. Mais une influence occulte agissait parmi ces hommes, des combats partiels s'engageaient de toutes parts ; la maison de Confucius était attaquée et défendue au dehors comme une véritable forteresse par le peuple divisé; à l'intérieur au contraire tout paraissait silencieux et calme.

Gutzlaff répandait le bruit qu'un ennemi européen, caché sous le nom du prétendant, avait trompé la confiance du saint duc pour s'introduire chez lui : ce bruit ramenait la foule crédule au parti de la police qui allait triompher, lorsque, tout-à-coup, la porte de l'habitation s'ouvrit d'elle-même, et quatre serviteurs du duc, en grand deuil, parurent sur le seuil. Un cinquième s'avança : c'était un homme d'un siècle; il était bien connu à Kien-fou-hien, et honoré presque à l'égal des maîtres qu'il servait; il avait vu naître et mourir tous les enfants de la famille, et venait de fermer le tombeau de son maître. Un profond désespoir se lisait sur son visage ; la foule à sa vue s'écarta et fit silence.

— Entrez donc, dit le vieillard de sa voix cassée que l'indignation parvint à rendre vibrante. Entrez !... les tombeaux sont encore ouverts, mais les yeux du saint duc et de sa fille ne se rouvriront pas pour les voir profaner.

Il y eut alors un murmure parmi le peuple incertain.

— Silence! reprit le vieillard. L'empereur Tien-té, le descendant des Ming vient à vous. Respect à l'empereur!

Aussitôt, sur le balcon extérieur de l'habitation, revêtu

du costume de grande cérémonie des Ming, le prétendant parut avec Julien de Caïla qui conduisait un groupe de femmes, au milieu desquelles une jeune fille vêtue de blanc à cause de son grand deuil et couverte d'un long voile de même couleur, s'avança appuyée sur le bras d'une de ses compagnes.

Il y eut un grand tumulte dans la rue. Mais le vieux serviteur réclama et obtint le silence.

Alors T'ien-té, prenant par la main A-luh chancelante, l'amena jusqu'au milieu du balcon à la vue de tout le peuple. Elle releva son voile.

— Le T'ien protége la petite-fille de Confucius, cria-t-on de toutes parts.

— Peuple du Chan-toung, dit le prétendant de sa voix forte et sonore qui dominait tous les bruits, je vous présente votre impératrice !

Un hourra dont les échos eurent leur retentissement jusqu'au pied du trône dans la ville céleste, suivit ces paroles inattendues ; le mandarin et sa police s'enfuirent effrayés ; la population se rallia tout entière aux amis du prétendant et devint sourde à l'appel de Gutzlaff.

Lorsque T'ien-té eut obtenu un peu de silence, il reprit :

— Peuple du Chan-toung, votre duc a béni l'union de sa fille avant de fermer les yeux ; et cette union est l'œuvre d'Ien-ché la sainte.

— Confucius et Tien-té ! Tien-té et Confucius ! répétèrent mille voix.

— Peuple du Chan-toung, voulez-vous suivre celui qui jure de vous défendre ou de mourir avec vous à la conquête de l'indépendance ?

— Nous vous suivrons ! s'écria toute la foule dans un élan d'enthousiasme.

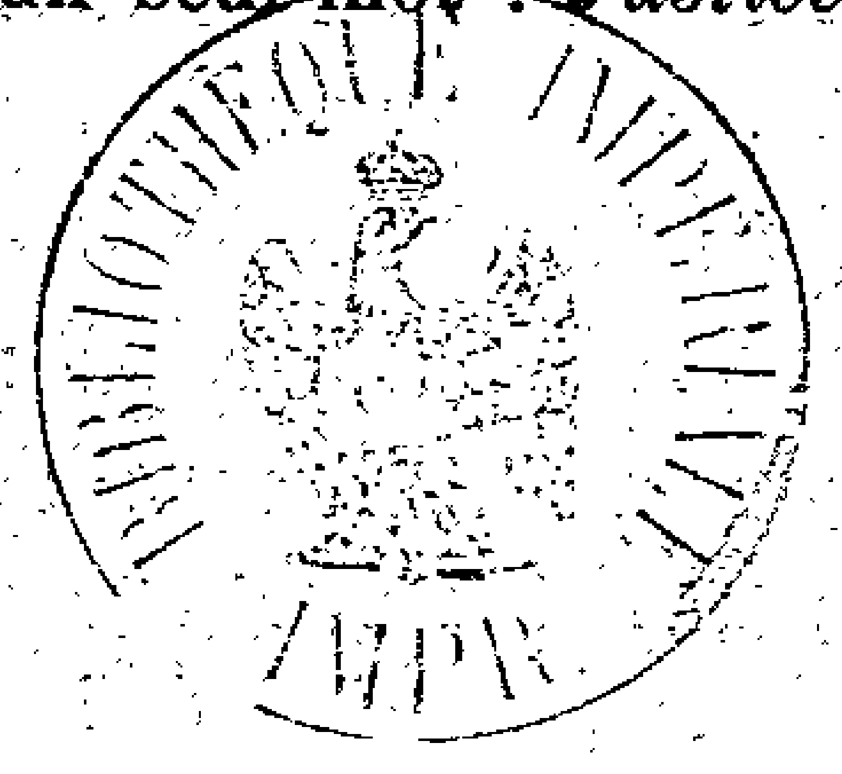
— Et vous, habitants de Kien-fou-hien, je laisse à votre honneur la garde de l'impératrice. La petite-fille de Confucius entrera à Nankin lorsque j'aurai préparé son trône dans cette antique demeure de vos rois.

Les cris, les hourras devinrent de la frénésie.

Au moment où le prétendant victorieux allait se retirer, on entendit dans l'air un sifflement, et une balle vint le frapper en pleine poitrine. T'ien-té soutint le choc sans chanceler; puis, écartant son vêtement déchiré, il prit la balle arrêtée à la place du cœur par le manche de son poignard, et la montra au peuple qui cria au miracle.

Quelques heures plus tard tout était calme à Kien-fou-hien. La police chinoise venait de ramasser aux abords de la maison de Confucius le corps d'un vieillard. Il avait le cœur transpercé d'un poignard qu'on n'avait pas pris la peine d'enlever de la blessure. Sur ce poignard était écrit un seul mot : *Justice*.

CAMILLE BIAS.



CLICHY. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

CLICHY. — TYP. DE MAURICE LOIGNON ET Cie, RUE DU BAC-D'ASNIÈRES, 12